

LE FIL CONDUCTEUR

DIANE DE WATTEVILLE-BERCKHEIM

LE FIL CONDUCTEUR

*« Ce qui est le plus intéressant,
je crois, à travers toutes vos
histoires, c'est d'y déceler le
fil conducteur de votre vie. »*

(Lettre d'un
de mes petits-fils)

CAUX ÉDITION

1824 Caux (Suisse)

Ce livre ne serait pas né sans l'aide de plusieurs amis mentionnés ou non dans cet ouvrage, notamment Mlle Marielle THIÉBAUD, M. Philippe SCHWEISGUTH et M. Michel SENTIS. Qu'ils soient tous ici remerciés.

D. de W.-B.

PROLOGUE

De nombreux amis, aujourd'hui répartis dans le monde, m'ont demandé de rassembler quelques souvenirs liés à notre maison de Boulogne. Ils voulaient que d'autres puissent connaître les événements mêlés à l'histoire de notre temps dont elle a été le théâtre.

Quand mon mari et moi avons acheté cette maison en 1928, nous étions loin d'entrevoir sa destinée. C'était pourtant le commencement d'une grande aventure dont le développement imprévisible allait transformer toute notre existence.

Mon mari n'étant plus là pour le faire, c'est à moi d'essayer de raconter comment nous avons été amenés à acheter cette maison, d'abord pour nous et notre famille, et ensuite, au cours d'une époque si bouleversée, à en faire un instrument au service de Dieu et du monde.

D. de W.-B.

POST SCRIPTUM : J'aimerais ici rendre hommage à la mémoire d'un fidèle ami, M. Gabriel Marcel, qui m'a apporté pendant la rédaction de ces pages un conseil réfléchi et un précieux encouragement. Il attendait les épreuves d'imprimeur pour mieux lire ces souvenirs et en écrire la préface quand, subitement, la mort l'emporta le 8 octobre 1973.

*à la mémoire de Robert, mon mari,
à Christiane, ma fille,
à mes petits-enfants,
... au lecteur inconnu*

CHAPITRE PREMIER

SOUVENIRS D'ENFANCE

Robert de Watteville, qui allait devenir mon mari, est né le 19 août 1881 à Croissy, 10, avenue du Vésinet, dans la maison de sa bisaïeule maternelle, Mme Ehrmann, née Zimmer.

La naissance de l'enfant fut difficile. Le médecin, tout occupé à sauver la mère qui était en danger, dit à la sage-femme qu'il n'y avait rien à faire pour l'enfant, né avant terme à sept mois. Mais celle-ci, ne perdant pas tout espoir, l'enveloppa de couvertures chaudes et le plaça dans un panier à linge devant un feu qu'elle alluma et entretint pendant huit jours. Ainsi fut sauvé l'enfant.

La famille de Watteville (ou Wattenwyl) est bernoise d'origine. Elle était l'une des maisons féodales qui fondèrent et gouvernèrent la ville de Berne vers 1226.

Le père de Robert, Alfred de Watteville, était le fils de Frédéric de Watteville (de Jolimont) et de Mathilde de Pourtalès (de La Lance, au bord du lac de Neuchâtel).

Ma famille est d'Alsace ; les Berckheim, branche de la Maison d'Andlau, y étaient établis au début du XIII^e siècle.

Je suis la dernière du nom en France et mon père demandera à mon mari d'ajouter à son nom patronymique celui de Berckheim, après l'autorisation de la famille de Watteville à Berne ¹⁾).

¹⁾ Décret du Garde des Sceaux, 22 avril 1931.

Je m'appelle Diane, fille de Christian Eguenolphe Baron de Berckheim, et petite-fille du Général Sigismond de Berckheim, directeur général de l'Artillerie, qui avait épousé Elisabeth de Jaucourt. Ma mère était Elisabeth de Pourtalès, fille du Comte Edmond de Pourtalès et de Mélanie de Bussierre, de la Robertsau près Strasbourg.

Mon père était officier, selon la tradition militaire de la famille. L'Alsace étant sous la domination allemande depuis 1871, mes parents ne pouvaient résider dans leurs terres. C'est ainsi que, le 31 juillet 1887, je suis née à Fontainebleau, charmante petite ville à l'orée d'une des plus belles forêts de France. Ce voisinage m'a valu mon prénom de Diane.

Le célèbre château avait toujours été habité par les rois de France qui, de siècle et siècle, y avaient ajouté des appartements décorés par les plus fameux artistes de leur époque. Contrairement à Versailles, le château était encore habité sous le Second Empire et la Cour y donnait de grandes séries de chasses ; aussi ma grand-mère Pourtalès, grande amie de l'Impératrice Eugénie, y avait-elle bien des souvenirs, qu'elle nous racontait parfois.

Fontainebleau était une garnison brillante et très gaie. Mon père, artilleur comme son père, y commandait une batterie à cheval.

Au retour de la campagne de deux ans menée au Tonkin contre les Pavillons Noirs, en 1886, il avait épousé Elisabeth de Pourtalès, qu'on appelait Elly, fille de la belle Comtesse Edmond de Pourtalès. Ma mère n'en avait pas hérité la beauté, mais elle était pleine de charme et d'esprit, et mon père en était éperdument amoureux. Avant de partir pour le Tonkin et avec l'autorisation de ses futurs beaux-parents, il avait demandé sa main. Mais, d'un commun accord entre les familles, les fiançailles furent tenues secrètes. Mon père

considérait de son devoir de ne pas demander d'engagement à une jeune fille de dix-sept ans, alors qu'il risquait de revenir estropié ou infirme.

Quand ils furent mariés, ils s'installèrent à Fontainebleau, rue Béranger, où je vis le jour. Trois ans plus tard, ils se fixèrent rue de la Cloche dans une maison avec un grand jardin.

Ma mère adorait les chiens : elle en avait dix. Mon père se faisait une joie, paraît-il, quand je jouais sur l'herbe, de lâcher les chiens qui sortaient en trombe pendant que je me protégeais la figure de mes bras. Il y en avait de toutes les tailles : *Snob*, le petit loulou de Poméranie que j'habillais de ma chemise de nuit et promenais dans mes bras; *Flora*, le Yorkshire terrier, aux longs poils qui lui cachaient les yeux, avec un nœud bleu ciel sur la tête; *Bob*, le beau grand colley un peu distant et hautain; *Dash*, le chien de chasse et tous les autres... C'étaient mes camarades de jeu, que je préférais aux poupées. Les chiens les plus turbulents sont pleins d'égards pour les tout-petits.

Je me souviens vaguement d'avoir été, à trois ans, emmenée au cirque. Mes parents avaient pris des places au premier rang, près de la piste. Les chevaux, les écuyères qui sautaient à travers les cerceaux de papier firent ma joie ainsi que les acrobates. Arrivèrent *Footitt et Chocolat*, les clowns classiques de l'époque, annoncés par un roulement de tambour. J'avais une poupée noire en papier mâché appelée Chocolat, que j'aimais beaucoup et dont j'avais sucé les pieds et les mains à la rendre manchotte, mais je n'avais jamais vu de nègre vivant. Il me fit très peur et en un instant je sautai par-dessus la rampe de velours, traversai la piste à toutes jambes pour gagner la sortie, à la grande joie du public qui ne s'attendait pas à ce numéro.

J'avais quatre ans quand notre famille quitta la joyeuse

vie de Fontainebleau, mon père étant nommé attaché militaire à Vienne.

Dans l'appartement que nous occupions dans la Heugasse près du Schwarzenberg-Platz, j'avais une chambre donnant sur une grande cour d'où on voyait le ciel et les étoiles. Mais il y avait au mur une image que je détestais, prise sans doute dans un journal illustré supposé amuser les enfants : elle représentait un nègre ou un ramoneur aux dents très blanches qui mordait dans une orange. Il me faisait peur et quand ma nurse avait enlevé la lampe de la chambre (il n'y avait pas d'électricité), je sortais de mon lit et me glissais derrière les gros rideaux pour regarder par la fenêtre.

Je scrutais les étoiles de tous mes yeux, imaginant le Ciel là-haut et voyant dans les étoiles les fentes du parquet de la maison du Bon Dieu. Les étoiles clignotaient et je pensais que c'était dû au piétinement de tous les petits anges. Par endroits, de grandes étoiles brillaient sans bouger. La foule des anges ne passait sans doute pas par là, mais peut-être, si j'avais eu la patience, j'aurais pu voir passer le Seigneur Jésus lui-même... Comme cela n'arrivait pas, il fallait bien que j'aie me recoucher.

La Princesse Metternich, la grande amie de ma grand-mère Pourtalès, avait été ambassadrice d'Autriche à Paris au moment de la guerre de 1870. Grâce à elle mes parents furent admirablement reçus à Vienne. Ils n'étaient pas traités en étrangers et ils eurent une position rarement obtenue par des diplomates. Ils passèrent en Autriche huit années parmi les plus heureuses de leur vie.

Comme à cette époque, on dînait très tôt en Autriche, j'avais la permission, le soir, d'assister à la toilette de ma

mère. J'aimais la voir se coiffer, s'habiller et partir avec tous ses bijoux pour les grands dîners et les bals de Cour.

Mon père, excellent fusil, adorait la chasse. En octobre, à l'époque du brame, nous allions en Hongrie à Bajna, chez le Prince et la Princesse Metternich, pour tirer le cerf. Au retour de la chasse, mon père venait souvent me dire bonsoir et, me prenant sur ses genoux, me faisait le récit de toutes ses aventures, que je partageais le cœur battant. Ses visites faisaient ma joie.

Chaque cerf de la forêt était connu des gardes-chasse qui cherchaient à faire tirer les plus beaux dix-cors ; certains avaient jusqu'à seize et même vingt andouillers. Ces rois de la forêt étaient très méfiants et difficiles à approcher. Il fallait suivre le garde pendant des heures sans le moindre bruit, à bon vent ; et quand on approchait, pensant être à portée pour tirer le cerf d'une balle au cœur, une biche ou un oiseau de la forêt donnait l'alarme. Ce sont toutes ces émotions que mon père racontait si bien.

Quand un cerf avait été abattu, le garde présentait au chasseur une petite branche de chêne trempée dans le sang de la bête pour mettre au chapeau, et à ce signe on voyait dès la descente de voiture au retour que la journée avait été bonne. Quand l'animal était exceptionnellement beau, on le ramenait le soir au château et il y avait fête.

Le corps du cerf arrivait sur un long char garni de branches de chêne, tiré par de beaux chevaux hongrois et escorté de porteurs de torches. La tête était bien soutenue et on pouvait admirer sa magnifique ramure. Le cortège passait sous la voûte de la cour du château, précédé des tziganes jouant de la musique populaire hongroise comme eux seuls savent le faire. La lueur des torches éclairait toute la scène et ensuite on dansait des czardas endiablées. Exceptionnelle-

ment, il me fut permis une fois de rester réveillée pour me joindre à la foule des spectateurs du château et du village.

J'aimais beaucoup le vieux Prince Richard. Il avait été ambassadeur d'Autriche en France jusqu'à la guerre de 1870. C'est lui qui avait fait le moins de fautes dans la fameuse dictée de Mérimée, battant tous les Français. Tous les matins, accompagné de son secrétaire, il m'emmenait avec lui pour faire son petit tour de promenade. Nous allions voir les chevaux dans les écuries admirablement tenues. Le pansage et le changement de litière terminés, les valets d'écurie traçaient dans le passage central des dessins au pochoir avec des sables de couleur ; cela me semblait le comble de l'art.

Les impressions d'enfant vous marquent pour la vie et je garde encore la nostalgie des espaces sans fin de la Puszta avec ses troupeaux de chevaux sauvages et les magnifiques bœufs dont les cornes mesuraient près de trois mètres d'une pointe à l'autre. Le soir, au coucher du soleil, les troupeaux en galopant soulevaient des tourbillons de poussière et toute la plaine semblait embrasée par un immense incendie.

A la fin du jour, on entendait au loin dans le village la musique des tziganes, dont les improvisations passionnées exprimaient l'âme de tout un peuple épris de liberté.

J'aimais cette atmosphère si naturellement cordiale de l'Autriche. Mes parents avaient soin, quand cela leur était possible, de me faire voir de belles cérémonies officielles comme l'enterrement d'un archiduc, une grande revue militaire ou des processions auxquelles participait l'Empereur.

Quand j'eus environ dix ans, ils m'emmenèrent à l'office du jeudi saint, où l'Empereur François-Joseph lavait les pieds des douze vieillards, comme le Christ l'avait fait aux apôtres.

Chaque année, les divers quartiers de Vienne désignaient les vieillards les plus méritants. Les voitures de la Cour

venaient les chercher avec leurs familles. C'était un grand événement.

L'office religieux, dans le cadre de la liturgie de la Semaine sainte, se déroulait dans l'église de la Hofburg, grande chapelle du XVIII^e siècle, avec des tribunes sur le côté.

Pour cette cérémonie, on édifiait dans la nef une longue estrade surélevée de trois marches, avec les sièges où prenaient place les douze vieillards, revêtus de robes noires. Les familles, la Cour, le Corps diplomatique se tenaient en face dans les tribunes. Après l'office religieux, l'Empereur sortant du chœur s'avancait vers l'estrade où étaient assis les vieillards pieds nus. L'Empereur passait à genoux, trempant un linge dans une bassine d'or que le clergé déplaçait à mesure devant lui. Il lavait les pieds de chaque vieillard, les essuyait soigneusement et passait ainsi à genoux tout le long de l'estrade, ce qui devait être bien fatigant pour un homme de son âge. On sentait qu'il y mettait tout son cœur et le faisait avec ferveur dans un esprit de prière.

En face, sous la tribune, étaient alignés la garde impériale aux casques garnis de crins noirs, et les hussards de la garde royale hongroise, la peau de léopard sur l'épaule et la plume d'aigle sur la toque de fourrure.

A un ordre donné, les soldats apportaient une longue table recouverte d'une nappe blanche et la plaçaient devant les vieillards.

Douze archiducs se rangeaient au pied des marches, au garde-à-vous. Les soldats apportaient les plats et les remettaient aux archiducs qui, montant les trois marches, les déposaient devant les vieillards.

Sur un autre ordre, la garde hongroise venait les enlever, et ainsi de suite. Les vieillards ne touchaient pas aux plats, mais les voitures de la Cour qui les ramenaient à leurs domiciles emportaient dans de grands coffres la nourriture, les

gobelets et les brocs d'étain, gravés aux armes impériales. Ces objets restaient la propriété de la famille, et tout le quartier était en liesse quand parents et amis étaient invités à partager avec les vieillards les plats qui leur avaient été présentés à l'église.

Quand mes parents retournaient en permission à Paris, nous logions chez ma grand-mère Berckheim, au second étage de son hôtel rue de Berri. C'était un quartier de jardins et d'hôtels particuliers datant de l'époque de la Restauration. L'eau courante aux étages était peu commune et quand ma mère voulait un bain chaud, on le commandait en ville : des Auvergnats apportaient une baignoire en cuivre avec un grand drap qui en tapissait le fond et les bords, et ils montaient sur leur dos des baquets d'eau bouillante chauffée dans la cour.

J'avais douze ans quand mes parents rentrèrent en France, d'abord en garnison à Compiègne, puis à Toulouse. Enfin, mon père prit le commandement du 40^e d'artillerie à Saint-Mihiel en Lorraine. C'est la garnison que j'ai préférée à cause de l'esprit qui y régnait. On y vivait vraiment pour défendre le pays. On sentait la frontière toute proche et, de l'autre côté l'Alsace que, dans des rêves qui semblaient insensés, on espérait libérer un jour.

Cette jolie petite ville au bord de la Meuse avait l'air de contenir plus de militaires que de civils. La proximité de la frontière avait habitué la population et l'armée à être toujours sur le qui-vive. Parfois, au milieu de la nuit, on procédait à un exercice d'alerte : le canon tonnait du haut du Fort des Romains, les fenêtres s'ouvraient dans toutes les maisons, les portes claquaient dans les rues et les officiers, au pas de

course, se précipitaient vers les quartiers et les casernes pour rejoindre leurs régiments. Mon père dégringolait les escaliers pour avaler un bol de café pendant que l'ordonnance courait seller le cheval, et bientôt toute la ville retentissait du pas des hommes et des chevaux. – Bien au chaud dans mon lit, je me sentais en sécurité sous mes couvertures, sans pouvoir imaginer que tout cela deviendrait un jour une terrible réalité.

Le climat était rude. Ma mère, très délicate de la poitrine, le supportait mal. Elle avait failli mourir d'une pneumonie ; car on ne connaissait évidemment pas la pénicilline à cette époque.

Je passais mes vacances en Ile-de-France, au Saussay chez mon oncle le Général de Colbert ou auprès de ma grand-mère Berckheim, qui habitait une autre aile du château. D'autres fois, j'allais en Alsace, soit chez mon oncle Bussière à Schoppenwihr près de Colmar, ce domaine qui allait plus tard revenir à ma mère, soit chez ma grand-mère Portalès à la Robertsau près de Strasbourg.

Quand mes parents s'absentaient, je logeais parfois chez elle à Paris, dans son bel hôtel de la rue Tronchet. Il y avait toujours quelques personnes intéressantes à déjeuner et parfois un parent, M. de Watteville, qui avait des quantités de bonnes histoires à raconter. Un jour, il vint déjeuner avec son fils Robert, qui avait vingt ans...

Lors d'un de ces séjours rue Tronchet, j'avais alors dix-sept ans, ma grand-mère me dit de mettre ma robe du soir pour aller voir l'Impératrice Eugénie afin que je lui sois présentée.

Dans les rares occasions où après la chute de l'Empire, celle-ci venait à Paris, elle descendait à l'hôtel Continental ;

un appartement lui était réservé, face au jardin des Tuileries. Ma grand-mère m'avait appris à faire les trois révérences d'usage en arrivant dans le salon où se tenait l'Impératrice : une à la porte, une autre en approchant de Sa Majesté, et la dernière au moment de lui baiser la main. L'Impératrice se leva de son fauteuil, embrassa ma grand-mère avec affection et, à ma surprise, esquissa un baiser sur mon épaule gauche. C'était, me dit-elle, la manière d'embrasser les jeunes filles en Espagne.

Au cours de la soirée, discrètement, j'examinai ces deux célèbres beautés de leur temps : chez l'Impératrice, il n'en restait que son magnifique port de tête. Ses traits espagnols s'étaient durcis et rien ne révélait la beauté qui avait décidé l'Empereur à ce mariage. Ma grand-mère était plus jeune et encore bien jolie, éclairée par ce sourire qui lui donnait tant de charme. Le visage de l'Impératrice, ravagé par les malheurs, contrastait avec celui de ma grand-mère sur lequel la vie n'avait pas laissé ses traces. J'observais avec l'étonnement de mes dix-sept ans les marques de ce contraste entre une destinée tragique et le cours d'une vie heureuse.

« Ah ! que j'aime, au réveil, entendre les oiseaux des Tuileries comme jadis, et regarder les arbres se détacher sur le ciel de Paris ! » disait l'Impératrice.

Pourquoi après des événements si douloureux, recherchait-elle tout ce qui pouvait lui rappeler le passé ? Il me semblait que j'aurais fui au loin pour oublier. C'était là, peut-être une réaction de jeune. Avec l'âge, on recherche sans doute le passé, même douloureux.

Elle avait auprès d'elle le Comte Pietri, son chambellan, qui l'accompagnait dans ses sorties. Un jour, dans une promenade au Parc de Saint-Cloud, elle se rendit sur la terrasse à l'emplacement du château détruit en 1871, pour admirer la vue sur Paris. Elle se promenait au milieu du parterre et de-

manda au Comte Pietri de lui couper une rose. Comme il s'apprêtait à le faire, un gardien s'approcha vivement pour lui dire qu'il n'était pas permis de couper des fleurs! M. Pietri lui glissa à l'oreille : « C'est l'Impératrice »... et le gardien lui coupa les roses qu'elle aimait.

Soucieux de la santé de ma mère, mon père demanda des garnisons plus proches de Paris et nous installa d'abord à Saint-Cloud, sur la hauteur, où ma mère fit une longue convalescence, puis à Neuilly, 3, boulevard Richard Wallace, face à la grande prairie de Bagatelle. Tous les matins, Mlle Dietz, ma chère institutrice alsacienne, et moi, sortions les chiens en nous promenant le long de ce grand terrain qui bordait le parc de Bagatelle.

Il y avait là un monsieur brésilien, de petite taille, appelé Santos-Dumont, qui s'affairait avec ses mécaniciens autour d'un curieux appareil destiné à voler, non comme un ballon, mais avec un moteur.

Mes parents avaient justement fait une ascension en ballon libre avec M. Balsan, président de l'Aéroclub, et avaient atterri près de Compiègne. M. Santos-Dumont avait construit une fois un ballon allongé propulsé par un moteur et avait contourné la Tour Eiffel. Maintenant, il prétendait pouvoir voler sans ballon gonflable, avec une sorte d'auto munie de grandes ailes capables de s'appuyer sur l'air comme les oiseaux. L'idée semblait une utopie et, en tout cas, de peu d'usage. Tous les jours, on voyait la machine ronflante et pétaradante parcourir à toute vitesse la longue pelouse en bordure de la Seine.

Tout d'un coup, nous étions justement là, on vit l'appareil s'élever, les roues quittèrent le sol et, presque à hauteur des arbres, il survola toute la longueur du terrain.

Au comble de l'enthousiasme, je racontai cela à table...

« Et vous verrez qu'un jour on pourra aller jusqu'en Amérique !

– Tu es toujours si exagérée », me dit-on.

Mes parents ne pouvaient évidemment imaginer que j'irais cinq fois en Amérique et plus loin encore en « auto volante ».

CHAPITRE 2

JOURS HEUREUX AVEC ROBERT

Quand j'eus dix-huit ans, ma grand-mère Pourtalès donna un grand bal chez elle pour mon entrée dans le monde. Le jeune cousin Robert de Watteville, qui était venu déjeuner une fois, m'invitait à danser dès que j'étais libre et nous devînmes très bons amis. L'été suivant, en revenant de Russie où il avait passé une année, il passa comme par hasard par Strasbourg et s'arrêta à la Robertsau. L'hiver, je le retrouvai dans de nombreux bals.

Plusieurs jeunes gens s'occupaient de moi, mais j'aimais beaucoup mieux causer avec Robert car nous nous entendions très bien, sans doute parce qu'il était comme moi enfant unique. Ma mère me fit remarquer qu'il songeait peut-être à moi, mais je ne pensais pas beaucoup au mariage.

Le 31 mars 1907, le jour de Pâques, après une longue promenade dans le jardin de notre maison de Neuilly, il me demanda de l'épouser. Ce fut le début d'un grand bonheur. Depuis, chaque 31 mars, où qu'il fût, même pendant la guerre, il trouvait moyen de me faire parvenir des fleurs. Il y pensa même la semaine de sa mort. Notre mariage eut lieu le 1^{er} juillet. Nous nous installâmes en automne 3, rue des Frères Périer, petite rue tranquille qui reliait l'avenue du Trocadéro aujourd'hui Président Wilson, au quai de la Seine. Là devaient naître nos deux fils, Jean en 1908 et François en 1912.

L'année 1910 fut marquée par les fameuses inondations, que l'on a peine à imaginer aujourd'hui. La Seine ne cessait

de monter, le grand hall de la gare d'Orsay était devenu un lac au bord duquel s'installaient les pêcheurs à la ligne. On circulait en barque dans le quartier des Invalides. La place de la gare Saint-Lazare était sous l'eau et les habitants de l'avenue Montaigne accédaient à leurs maisons en bateau. En réalité, c'était l'eau des égouts et des rivières souterraines qui inondait Paris, car les parapets des quais tenaient encore ; mais les troncs d'arbres et les poutres charriés par la Seine risquaient d'obstruer les arches des ponts et on envisageait de faire sauter le pont de l'Alma, à côté de chez nous, pour éviter que le torrent furieux ne déborde les parapets, transformant les lacs de l'Opéra, de la place Saint-Lazare et toute une partie de Paris en un courant incontrôlable. Les Parisiens venaient observer la montée des eaux sur la poitrine du zouave du Pont de l'Alma. Le Préfet de Police avait ordonné aux riverains de laisser les fenêtres ouvertes la nuit pour le cas où l'on ferait sauter le pont. Au grand soulagement de tout le monde, l'eau s'arrêta au cou du zouave, dont la popularité remonte à ce temps-là.

En dehors de ces événements exceptionnels et de nombreuses crises politiques, la vie semblait devoir s'écouler calmement. A cette époque, un jeune ménage de notre milieu avait un nombreux personnel : cuisinier, maître d'hôtel, chauffeur et valet de pied. La vie d'une jeune femme consistait à faire des visites, poser des cartes de remerciements après des invitations à dîner et aller au jour de réception des dames importantes.

J'allais servir le thé les lundis, mercredis et vendredis chez ma grand-mère Pourtalès, et j'admirais son art de recevoir. Elle mettait chacun à l'aise, allait au-devant des personnes intimidées par les ambassadeurs, les académiciens, les artistes. Ses petites-filles étaient chargées, à partir de dix-huit ans, de « faire des frais », c'est-à-dire causer avec des invités, ins-

taller les gens par affinités et s'occuper des vieilles cousines de province perdues dans la foule.

Le lundi, on se rendait à l'Opéra. Les jeunes ménages étaient toujours invités dans les grandes loges – Doudeauville, Hottinguer, Rothschild, etc... L'auto entrait sous la voûte, le valet de pied s'emparait des manteaux et vous les remettait au pied de l'ascenseur, à la sortie. Ainsi je n'avais jamais vu le grand escalier et n'ai pu l'admirer qu'après la guerre de 1914.

On n'écoutait guère la musique ; on causait. Les jeunes femmes, parées d'un diadème et de bijoux de famille, assises au premier rang de la loge, étaient destinées à orner la salle. Les messieurs venaient faire des visites d'une loge à l'autre pendant les entractes. L'ensemble était d'ailleurs d'une grande élégance.

Comme on n'allait à l'Opéra qu'après dîner, on n'arrivait guère qu'au début du second acte et je n'ai vu le commencement d'aucun opéra. On regardait surtout le ballet, on discutait tel ténor ou telle danseuse, mais au fond le spectacle offrait peu d'intérêt.

Tout devint très différent avec l'arrivée des Ballets Russes au théâtre des Champs-Élysées avec Nijinsky et l'Opéra de Moscou. Nous rentrions à la maison ivres de musique et de rythme et bondissions dans le corridor.

Après notre mariage, nous étions parfois admis aux grands dîners que ma grand-mère Pourtalès donnait en son hôtel de la rue Tronchet en l'honneur de grands-ducs russes ou du Prince de Galles, lors de leurs passages à Paris. Elle y invitait les personnalités intéressantes françaises et étrangères.

Nous allions à toutes ces soirées « en cure-dents », comme on disait. Le monde affluait à ces réceptions, sûr de passer une soirée agréable avec les brillants causeurs mondains, qui

ont l'art de faire du champagne avec de l'eau et qui constituent un des attraits des salons parisiens.

Nous sortions pas mal, mais nous ne menions pas ce qu'on appelait une vie très mondaine. Nous aimions surtout le théâtre et la musique.

Le théâtre des Boulevards connaissait sa grande époque. Chaque année, Flers et Caillavet faisaient courir tout Paris avec *Le Roi*, *L'Habit vert*, etc..., satires étincelantes d'esprit et jamais grossières. Eve Lavallière, la grande vedette du moment, faisait par la finesse de son jeu et sa drôlerie si expressive pleurer de rire toute la salle.

Je vois encore Guitry père dans *Samson* de Bernstein, donner le frisson à son auditoire par la façon dont il ruinait son ennemi à la Bourse, jouant avec lui comme un chat avec une souris. Quelques années auparavant, il avait créé, avec Sarah Bernhardt dans *L'Aiglon*, le rôle de Flambeau, incarnant toute la grandeur des grognards de la Garde impériale. La guerre devait marquer la fin de cette époque.

La vie s'écoulait pour moi calme, heureuse - et futile. Je participais à une ou deux ventes de charité et assistais aux séances du comité de l'orphelinat alsacien des Billettes, dont ma grand-mère était présidente, après sa mère. Les discussions me paraissaient longues et fastidieuses. Je n'en retiens aujourd'hui que le souvenir d'une vitrine ornant le salon du comité et pleine de ravissants oiseaux des îles empaillés.

Là s'arrêtait mon intérêt pour les questions sociales ou religieuses. J'avais laissé s'éteindre ma foi et il ne restait presque plus rien de mon instruction religieuse, sinon un certain regret de la vie spirituelle. J'avais essayé de ranimer celle-ci en allant à l'église le dimanche ; mais les sermons me semblaient en général si abstraits et peu en rapport avec l'existence que j'abandonnai toute pratique en dehors des grandes fêtes d'usage ; je blâmais l'Eglise, que j'accusais de

tous les torts. Je gardais cependant une place dans mon cœur pour saint François d'Assise, auquel j'avais voué une fidèle affection – d'ailleurs plus sentimentale que spirituelle.

Vers 1911, j'eus une forte crise d'appendicite et on décida de m'opérer. A cette époque, on vous laissait au lit à jeun et à l'eau avant de vous transporter à la clinique. J'en profitai pour ranger mes papiers, faire mes comptes, détruire le fatras inutile des invitations passées, des programmes de concerts ou d'expositions qui s'accumulent au cours d'une saison parisienne.

J'en étais là, mon lit couvert de tous ces tas de papiers, lorsque j'entendis sonner à la porte, et on annonça la visite... d'un pasteur ! C'était M. Schaffner, un Alsacien très dynamique et sympathique avec lequel j'avais déjeuné une fois chez ma grand-mère Pourtalès. Il était pasteur d'une paroisse populaire à Saint-Denis et venait me demander je ne sais plus quel renseignement.

Je le priai de me faire le plaisir de s'asseoir et m'excusai de tout le désordre que j'avais sur mon lit.

« Vous comprenez, on ne sait jamais avec une opération... Alors, je mets mes affaires en ordre.

– Et vos affaires spirituelles, les mettez-vous aussi en ordre ? »

Piquée au vif, je lui répondis : « Cela ne regarde que moi. » Et j'ajoutai : « D'ailleurs, je ne crois à rien. Je n'ai pas la foi. » Il eut un air amusé. Cela me rendit furieuse, et très dépitée j'ajoutai :

« Mais c'est sérieux. Je n'y peux rien. D'ailleurs, qu'est-ce que la religion ? C'est une affaire de climat et de région. Tenez, si j'étais tibétaine, j'aurais quatre maris, et si j'étais turque, je serais une des quatre femmes du harem ! »

Il continua à sourire, visiblement ironique, et moi je me débattais, de plus en plus irritée.

Il m'arrêta et me dit :

« Cela doit être très mauvais de vous fatiguer. Permettez que je m'en aille. »

Il se leva, me serra la main et ajouta :

« Le jour où vous penserez sérieusement à ces questions, je serai toujours à votre disposition. »

Au moment où il mettait la main sur la poignée de la porte, je vis, comme de mes yeux, un poteau indicateur à la croisée des chemins d'une forêt, et en une seconde je sentis que c'était l'heure du choix et que je jouais ma destinée.

Sans avoir le temps de réfléchir :

« Pardon, dis-je. Pourriez-vous rester ? Que dois-je faire ? »

Il se rassit.

« Il m'est impossible de vous prouver l'existence de Dieu. Je ne pourrais vous donner que des explications humaines. C'est à vous de trouver par vous-même.

– Mais comment ?

– Donnez votre vie à Dieu, en qui vous ne croyez pas. Cela n'a pas d'importance. Donnez-Lui votre volonté. Donnez-vous à Lui sans comprendre. Ne lâchez pas – pas un jour. Il vous répondra. »

Il fit une courte prière et s'en alla, me laissant me débattre comme dans un naufrage.

Ma température ne cessait de monter, sans que les médecins puissent en deviner la cause. Je n'en dormais pas. J'étais comme un animal traqué qui ne trouve pas d'issue. Je n'arrivais pas à croire en ce Dieu insaisissable, mais je me souvins de l'ami de toujours, saint François d'Assise, et un peu de paix et de lumière vint éclairer mon désarroi. Finalement, deux jours après, je donnai résolument ma vie à Dieu – sans croire. Et je le fis tous les jours sans me lasser. Parfois, quand j'étais à genoux au pied de mon lit, appelant ce Dieu auquel je ne croyais pas, il me semblait entendre à côté de moi une

voix ironique qui chuchotait : « Bien sûr que, quand tu te seras monté le bourrichon, tu finiras par croire ! Mais ce ne sera que de l'autosuggestion. » Je regardais devant moi le chemin sans écouter, sans discuter.

Et puis, un beau jour, deux ans plus tard, il y eut comme un peu de lumière sur le sentier et je commençai à voir plus clair. Il me semblait sentir la réalité de l'Amour de Dieu. Peu à peu quelque chose grandit en moi et Robert, qui était croyant, m'aida par la simplicité de sa foi.

Mais la vie devait m'apprendre que Dieu ne se révèle que dans la mesure où nous Lui servons de passage vers les autres.

En 1912, après la naissance de François, notre foyer se transporta rue Greuze, dans un plus grand appartement. Nous étions heureux, très heureux, et pensions que cela durerait toujours.

Robert, cependant, n'avait pas de satisfactions professionnelles, n'ayant pas pu suivre la carrière de son choix.

Il avait préparé la diplomatie à l'Ecole des Sciences politiques, et après son droit et trois années de russe aux Langues Orientales, il avait passé un an en Russie, pays qu'il aimait beaucoup. Au moment de se présenter au concours d'entrée au Quai, on lui avait fait savoir qu'il n'était pas *persona grata* et qu'il était inutile de faire la tournée des visites habituelles.

C'étaient les années qui suivaient l'affaire Dreyfus, l'époque de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'époque des « fiches » et des « inventaires » sous les ministères Combes et André, où l'on écartait de l'avancement les noms à particule comme les militaires vus à la messe. Le pays était profondément divisé.

Pour mon mari, le coup fut douloureux, car il avait le goût

des pays étrangers et un grand intérêt pour les relations internationales. Il lui avait donc fallu changer son fusil d'épaule et renoncer à la diplomatie.

Après notre mariage, on lui avait conseillé d'entrer dans les affaires, par lesquelles il n'était pas attiré. Il était allé au Crédit Lyonnais faire un apprentissage de trois ans et avait failli y perdre la santé tellement cette vie était contraire à sa nature. Sa tendresse pour moi était son seul rayon de soleil... et également son piano Bechstein car il était excellent musicien.

En rentrant de son travail le soir, il s'asseyait au piano, le journal *Le Temps* déployé sur le pupitre. Tout en parcourant le journal, il se mettait à improviser. C'était sa manière à lui de lire ! Il donnait libre cours à sa fantaisie, laissant les doigts courir sur le clavier. Il ne se souvenait pas de ce qu'il avait joué, quand je le lui demandais. C'était une musique vivante qui coulait comme une source, et dont je n'ai malheureusement pas gardé de trace, car il n'y avait pas de magnétophones à cette époque. Au retour de la guerre de 14, il n'improvisa plus guère : la source avait tari.

Le père de Robert, lui non plus, n'avait pu suivre ses aspirations. Alfred de Watteville était Bernois et aurait voulu faire la carrière des armes comme ses ancêtres dans les régiments suisses à l'étranger. Mais le temps avaient changé, et d'ailleurs il n'avait pas une fortune suffisante. Ayant dû renoncer à ses goûts, il était venu à Paris et mon grand-père Edmond de Pourtalès, son parent, lui avait mis le pied à l'étrier. Entré dans la banque, il y fit une belle carrière.

Il avait épousé Claire Mannberger de Strasbourg, née à Grafenstaden, dans cette charmante propriété des bords de l'Ill transformée plus tard en une maison de retraite. Délicate de la poitrine, elle avait pris froid à Menton pendant le fa-

meux tremblement de terre de 1885, en s'enfuyant de nuit vers la plage, avec Robert alors âgé de quatre ans. Deux ans plus tard, elle devait être emportée par la tuberculose.

Robert se souvenait très bien de sa mère. Celle-ci, sachant que ses jours étaient comptés, élevait avec amour son fils, qu'elle appelait Lolly, et le préparait déjà à un avenir d'orphelin. « Je veux que *Madame Lolly* soit heureuse, » lui disait-elle. C'est à elle que je dois d'avoir connu tant de bonheur.

Pour Robert, la vie avait pris une tout autre tournure après ses trois années au Crédit Lyonnais. On lui avait proposé d'entrer comme secrétaire dans une affaire franco-russe : l'urbanisation des immenses terrains des Comtes Cheremetieff à Moscou. Là, il se trouvait vraiment dans son élément ; sa parfaite connaissance du russe, les relations de ma grand-mère Pourtalès avec le Grand-Duc et la Grande-Duchesse Wladimir, la Cour et la haute noblesse de Pétersbourg ouvraient toutes les portes et facilitaient bien la tâche du Président de la Société et des Français un peu dépaysés dans ces milieux et perdus dans les dédales de l'administration russe.

Dans ses lettres quotidiennes – que j'ai retrouvées et relues depuis – je me rends compte de l'incurie et du désordre de l'administration gouvernementale. Sous ses apparences de richesse fabuleuse, la Russie était en réalité un colosse aux pieds d'argile.

Robert faisait de nombreux voyages entre Paris, Moscou et Pétersbourg. Il me promettait toujours de m'emmener plus tard, et de revenir par Vienne et la Pologne pour voir mes amis d'enfance, ou même par Archangelsk ou Constantinople. En attendant, je travaillais le russe aux Langues Orientales pour pouvoir lire le nom des rues et circuler seule un jour dans Moscou. Hélas, aucun de ces beaux rêves ne devait se réaliser.

Robert se trouvait justement à Pétersbourg quand la flotte française et M. Poincaré vinrent fêter l'Alliance franco-russe dans un enthousiasme général. Les grandes manifestations militaires et patriotiques, en France et en Russie, l'Entente Cordiale avec l'Angleterre, tout semblait assurer une paix durable. L'assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand d'Autriche à Sarajevo arriva comme un coup de tonnerre.

C'était en juillet 1914...

Nous passions les vacances en Suisse avec les enfants, dans la propriété de mon beau-père au Seegarten près Thoune. Robert était venu nous y rejoindre à son retour de Russie, malgré les rumeurs alarmantes de la presse. Subitement, un télégramme de mon père nous convoqua d'urgence à la gare frontière de Bâle. Général en retraite, il prévoyait la mobilisation ; pour ne pas risquer d'être arrêté comme Français dans l'Alsace alors allemande, il avait quitté Schoppenwihr clandestinement le matin, par train. Ses chevaux avaient passé sans difficulté en France par le col de la Schlucht et ma mère, emportant les fusils de chasse, partit le lendemain pour Paris.

Mon père nous emmena à l'hôtel Euler, à côté de la gare. Là, il nous dit que la guerre lui paraissait inévitable depuis l'assassinat de l'archiduc. Je ne voulais pas le croire ; il me semblait penser comme un homme de son temps. Le monde avait évolué : au XX^e siècle, l'humanité ne pouvait revenir en arrière.

Mon père venait nous faire ses adieux et ses recommandations. Pour un militaire, tous les civils – femmes et enfants -- sont un encombrement en temps de guerre et il me dit de rester en Suisse jusqu'à nouvel ordre. Ma mère devait nous

y rejoindre à l'hôtel d'Oberhofen, près du Seegarten, où se trouvait ma grand-mère Berckheim, alors âgée de 89 ans.

Ce furent des adieux courts et déchirants. Nous nous y attendions si peu ! Mon père était très grave. « La guerre sera dure, dit-il, l'Allemagne l'a préparée depuis longtemps. » Il prit le train de France par Delémont afin de contourner l'Alsace, et nous le train pour Thoune, afin de préparer mon beau-père et ma grand-mère aux événements. Ma mère arriva le surlendemain.

En France, on commençait à mobiliser dans le calme et l'ordre.

En Suisse, tous les touristes, affolés à l'idée d'être bloqués, prenaient les trains d'assaut.

Robert était mobilisé comme fantassin à Caen. Il fit vite les courses urgentes, acheta une bonne paire de souliers de l'armée suisse et une ceinture de flanelle pour y coudre quelques louis d'or, monnaie courante à cette époque.

Le soir, je l'accompagnai à la gare. Nous ne pouvions plus parler et marchions en silence. Le train bondé entra en gare. Il me serra dans ses bras et sauta dans le train. Chacun de nous, instinctivement, fit un signe de croix. Les lumières rouges disparurent dans le lointain, si vite, si vite... C'était la fin d'une vie, la fin d'un monde, un saut dans l'inconnu à la grâce de Dieu.

CHAPITRE 3

JE « REMPLIE »

Le 2 août 1914, on déclarait la guerre. Les premiers jours étaient pleins d'espoir : on annonçait la prise de Mulhouse par les troupes françaises ! Déjà, on voyait l'Alsace libérée et rendue à la France. L'hebdomadaire *L'Illustration* publiait un grand dessin de Scott représentant un poteau frontière abattu et une Alsacienne se jetant dans les bras d'un soldat français.

Cependant on citait, sans donner de détails, des combats en Belgique, à Mons et à Charleroi, où Français et Anglais avaient subi de grosses pertes. Comme il n'y avait alors ni radio privée ni transistors, on s'arrachait les journaux pour lire les communiqués officiels des belligérants et les nouvelles qui leur arrivaient par télégrammes de presse. Un jour, un communiqué commença par ces mots : « De la Somme à la Meuse, rien à signaler. » On crut à une erreur. La Somme ? La frontière française était donc enfoncée ? L'invasion comme en 1870 ? On parlait de réfugiés sur les routes. Les communiqués allemands étaient triomphants : « L'armée marche sur Paris. »

A la maison, nous ne parlions guère, nous avions le cœur serré. Ma grand-mère restait calme, ce qui nous irritait presque. Elle en avait tant vu ! La guerre d'Italie, la guerre de Crimée, 1870, Sedan, la chute de l'Empire... Son courage ne fléchit jamais. On se réconfortait mutuellement, mais on montait pleurer dans sa chambre. Mon beau-père qui, dans les petits ennuis quotidiens, « mettait la main sur l'œil »,

comme nous disions dans la famille, silencieux dans son coin, tenait le coup sans broncher ; pourtant Robert était son unique enfant. Sa préoccupation principale était d'obtenir de l'argent de sa banque pour nous nourrir tous ; la Suisse connaissait de grandes restrictions car elle avait mobilisé et tous les hommes gardaient les frontières.

L'opinion publique dans le canton de Berne était plutôt pro-allemande. Nous évitions toute rencontre car cela nous faisait trop mal. Un contact cependant nous toucha beaucoup, ce fut avec la Comtesse Harrach, née Pourtalès.

Non loin du Seegarten, elle habitait le château d'Oberhofen, vieux château fort au bord du lac. Elle était parente à la fois de mon grand-père Edmond de Pourtalès et de mon beau-père, dont la mère était une Pourtalès de La Lance. près Neuchâtel.

Les Pourtalès, huguenots des Cévennes, avaient pu passer en Suisse après la révocation de l'Edit de Nantes et s'étaient réfugiés puis établis à Neuchâtel, canton qui resta sous la suzeraineté du roi de Prusse jusqu'à la révolution de 1848. La noblesse neuchâtoise servait à la Cour de Berlin. Jérémie devint une des personnalités marquantes de la région, et son fils eut trois descendants : Frédéric, Louis et James.

En 1848, quand la Prusse perdit la Principauté de Neuchâtel, Frédéric suivit le Roi de Prusse et devint allemand. Louis resta en Suisse, et James reprit la nationalité française qu'il avait de droit après la révolution de 1789. Il était grand amateur d'art et rassembla dans son hôtel, 7, rue Tronchet, la célèbre collection Pourtalès. Il était le père de mon grand-père Edmond.

La Comtesse Harrach descendait de la branche allemande (de Frédéric, qui avait épousé Mlle de Castellane). Elle était dame d'honneur de l'Impératrice Augusta d'Allemagne et

cousine du Comte Fritz de Pourtalès. Celui-ci, ambassadeur d'Allemagne en Russie, venait d'être chargé de porter la déclaration de guerre au gouvernement russe. On dit que, bouleversé par cette démarche qui lui déchirait le cœur, dans son émoi il se trompa d'enveloppe en remettant la déclaration de guerre au Ministre des Affaires Etrangères.

Quand la Comtesse Harrach apprit que ma mère était à Oberhofen, elle lui fit porter un petit mot plein de tact pour l'assurer de son affection et, au besoin, de son aide. Ma mère, qui était la plus jeune, alla lui rendre visite pour la remercier, et ensuite elles se quittèrent, chacune restant fidèle à ses loyautés.

Il y avait aussi à l'hôtel d'Oberhofen un vieux ménage d'Anglais, le Colonel et Mrs. Smart. Lui était colonel de l'armée des Indes. Il avait commandé un régiment de Gurkhas, tribu guerrière de l'Himalaya. Il les disait les meilleurs soldats du monde, qui se battaient comme des tigres. Personne ne résistait à leurs coutelas ! « Wait for the Gurkhas, wait for the Gurkhas ! » Il venait chaque jour nous reconforter et disait : « Dieu protège la France » en touchant le bord de son chapeau. En attendant, les Allemands n'étaient qu'à quelques kilomètres de Paris.

Soudain, comme un coup de tonnerre, la nouvelle éclata : « Recul des Allemands sur toute la ligne. »

On s'arrachait les journaux, les kiosques étaient pris d'assaut. Les vendeurs, d'heure en heure, criaient les dernières éditions. C'était la VICTOIRE ! une victoire éclatante sur la Marne. Le Général Joffre se révélait le chef tant espéré; Gallieni, en transportant par taxis de Paris jusqu'à la Marne ce qu'il y avait de réservistes dans la ville, avait sauvé la capitale. Après quelques jours, il y eut un arrêt, les Allemands s'étant retranchés sur l'Aisne. Sur les hauteurs, ils

avaient établi des lignes fortifiées et nos troupes n'arrivaient pas à forcer ce front. Il fallait s'attendre à une guerre de durée. Elle allait se prolonger quatre longues années.

Dès le 15 septembre, mon beau-père ferma le Seegarten et loua un petit appartement Avenue Brillantmont à Lausanne, où il nous logea tous. Nous attendions les instructions de mon père et le rétablissement normal des trains internationaux pour rentrer en France. Ma grand-mère venait de fêter ses quatre-vingt-dix ans, avec un gâteau de quatre-vingt-dix bougies, à la grande joie de mes garçons.

Ma mère avait pris du service à l'hôpital de la Croix-Rouge française de Divonne, sous les ordres de Mlle Lhomme. Mon père, général dans le cadre de réserve, avait été nommé à Epinal. Il nous écrivait que les troupes qui tenaient les crêtes des Vosges souffraient du froid et me chargea de lui faire parvenir des lainages. Je les passais de Lausanne à Thonon plus ou moins en contrebande, car les douanes suisses gardaient une stricte neutralité. Un jour, je fus « pincée » à la frontière suisse avec mes lainages. Je me mis alors à fabriquer des gilets en peau de lapin, que j'envoyais à l'Intendance de Lyon. Ce trafic de marchand de peaux donna lieu à bien des aventures qui mettaient mon pauvre beau-père dans de cruels embarras, et remplissait l'appartement d'odeurs épouvantables. On m'installa au sixième, où je dormais sous un baldaquin de peaux de lapins accrochées au plafond.

A la fin de l'année, une fois le front stabilisé, la vie civile redevint plus normale et le retour à Paris fut possible. Ma grand-mère retourna dans son hôtel 22, rue de Berri, avec son fils Théodore revenu de Berlin où il avait été en poste comme premier conseiller d'ambassade auprès de M. Jules Cambon. Ma mère nous recueillit, mes deux fils, leur gouvernante et moi, dans son appartement de l'avenue Henri-

Martin. Nous y resterons jusqu'à la fin de la guerre et c'est là que naîtra notre fille Christiane.

Arrivées à Paris, il nous fut possible, à ma mère et moi, de nous inscrire à la Croix-Rouge pour faire nos études d'infirmières de guerre. Dès son retour, ma mère avait été chargée de diriger la cantine et le poste de secours de la Croix-Rouge à la gare St-Lazare. Les militaires isolés, permissionnaires ou convalescents, passaient nuit et jour ; la cordialité, le soin et le tact de l'accueil avaient une influence réelle sur le moral. Malgré la charge de ce poste, ma mère prépara ses examens et je lui servais le soir de répétitrice. Ce travail en commun profita à l'une et à l'autre et après six mois, chacune reçut son livret et son diplôme avec mention.

Ayant de jeunes enfants, je n'avais pas de service régulier. Je faisais partie des équipes mobiles à Paris et aux environs dans les hôpitaux et les gares.

En février 1916, au début de la bataille de Verdun, je fus cependant envoyée en renfort à l'ambulance divisionnaire de Savonnières, petite localité près de Bar-le-Duc. Non loin de là, à Révigny, un zeppelin avait été abattu la veille, et un black-out total régnait naturellement dans la gare de Bar-le-Duc. Je me présentai au commissaire de gare, ne sachant comment atteindre Savonnières, mais il me refusa l'autorisation d'aller plus loin. Il n'y avait pas de moyen de transport, et dans cette région du front, on ne pouvait circuler sans le mot de passe.

Mes instructions étaient formelles : je devais atteindre l'hôpital au plus vite, l'infirmière-major, Mme Faure, ayant demandé d'urgence des renforts, des médicaments, et surtout, du chloroforme. Le commissaire militaire finit par trouver une carriole à cheval conduite par un militaire, qui passa sans difficulté les différents postes. Il faisait nuit noire, mais

l'horizon du côté de Verdun était rouge, embrasé par la cannonade, dont on entendait le grondement ininterrompu comme un orage lointain. Le cœur se serrait d'angoisse à la pensée que nuit et jour des hommes vivaient dans cet enfer.

Arrivée à l'hôpital, je me présentai à Mme Faure. Elle me dévisagea de la tête aux pieds.

« C'est vous, le renfort ? dit-elle, consternée. C'est tout ? Eh bien, autant aller dormir. »

Elle m'indiqua une sorte de corridor. Je me roulai par terre dans ma cape, nullement dérangée par le passage fréquenté. Un chien s'installa près de moi et je dormis, me disant que c'était toujours ça de gagné ! Mais jamais comme ce jour-là je n'eus autant conscience du peu de valeur de ma chétive personne.

De Bar-le-Duc partait la route qu'on a appelée la Voie Sacrée. Nuit et jour, les camions militaires, comme de gros éléphants à la queue leu-leu, montaient vers Verdun avec les renforts de munitions et refermaient la boucle en ramenant à Bar-le-Duc les blessés qu'on évacuait par trains vers l'arrière. Ceux qui n'étaient pas en état de supporter le voyage étaient chargés dans de petites autos Ford à quatre brancards, et transportés vers Savonnières par des étudiants américains volontaires, dont le dévouement ne se lassait pas.

On devait évacuer chaque jour le tiers des blessés pour faire de la place. Les baraquements contenaient 50 lits sans compter tous les brancards à terre. Les chirurgiens étaient débordés. On ne savait pas ce qui valait mieux : mourir là ou dans le train ? Le plus souvent, on ne pouvait donner qu'un mot de réconfort et prier pour que le massacre s'arrête ou que les renforts arrivent.

Une nuit, je fis une ronde dans le baraquement des tétaniques et des fous. Le Dante, dans son *Enfer*, n'avait pas imaginé cela. Mais il n'avait pas non plus imaginé la grandeur

du courage si simple de tous ces petits gars. Que se passait-il dans leur cœur ? Dans leur délire ou sur la table d'opération, ils se battaient encore : « Ils ne passeront pas ! » – « On les aura ! » D'autres, trop atteints, disaient simplement : « J'ai mon compte, Madame, ne vous occupez pas de moi », et se laissaient mourir sans une plainte, sans une demande. Je pensais à tous les soins et à l'affection dont un mourant est généralement entouré. Quel exemple quand notre dernier jour viendra ! Que Dieu m'accorde alors de me souvenir de la simplicité des soldats de Verdun !

Six semaines plus tard, on nous évacua. Nous étions à bout de forces. En arrivant à la maison, j'étais comme une somnambule. Paris, les enfants ? Était-ce un autre monde ? Lequel était le vrai ?

Peu à peu, je me réadaptai à une vie normale. Je m'occupais de mes deux fils et faisais chaque semaine la leçon de l'école du dimanche au groupe de la paroisse que M. Schaffner m'avait confié avant la guerre.

Tous les jeudis, je conduisais Jean, âgé de sept ans, à sa leçon de piano chez Mme Salmon, femme du grand violoncelliste avec lequel Robert avait fait de la musique d'ensemble avant la guerre et joué le Quatuor de Fauré chez ma grand-mère Berckheim.

Un jour, pendant sa leçon, j'ouvris un livre trouvé sur une table. C'était *Sagesse et Destinée*, de Maeterlinck, et une phrase me tomba sous les yeux : « Ce sont les prêtres et les médecins qui ont rendu la mort douloureuse. »

Je n'allai pas plus loin. C'était comme si la foudre était tombée à mes pieds.

Toute l'horreur de Savonnières revivait en moi. Je revoyais

tous ces brancards par terre et ces hommes, sans prêtre et pour ainsi dire sans médecins, mourant si simplement, sans une plainte.

La religion et la science n'étaient-elles que des efforts humains qui compliquent les lois de la nature à laquelle les animaux sauvages se soumettent si simplement ? Du coup, ma foi si péniblement acquise s'effondra. Rentrée à la maison, je ne pus que constater les ruines... mais en même temps, j'éprouvai un surprenant sentiment de délivrance, et une ivresse, une euphorie de liberté. Ces ruines n'étaient qu'une prison dont je m'évadais ! Rien ne pesait plus sur mes épaules, sur mon comportement, bref, sur ma vie. Je respirais à pleins poumons, comme grisée par cette liberté.

La semaine suivante, je me dis que je ne pouvais, en toute honnêteté, reprendre l'instruction religieuse à l'école du dimanche et je l'écrivis à M. Schaffner en lui en donnant la raison.

Le lendemain, je reçus un pneumatique : « J'ai la grippe, mais j'arrive. »

Et il arriva.

Je lui expliquai franchement ce qui s'était passé et m'empêchait d'enseigner ce en quoi je ne croyais plus ; et je lui dis en m'excusant à quel point je me sentais, non pas triste, mais heureuse et libérée. Il ne répondit rien.

Après un moment, il demanda :

« Est-ce la meilleure partie de vous-même qui est heureuse ? »

Je me tus. Il n'y avait rien à répondre. Et, après un long silence, je dis simplement :

« Je rempile. »

Ce fut tout – et à la porte je le remerciai d'être venu. Ce commencement de foi résista à toutes les tempêtes qui devaient encore venir.

Vers la fin du printemps, Jean et François attrapèrent la coqueluche et on me donna trois mois de congé. Comme le changement d'air et l'altitude étaient indiqués pour couper court à cette maladie d'enfants, je louai un petit chalet à Chamonix. J'avais la passion de la montagne et de l'alpinisme et j'en profitai pour faire l'ascension du Mont-Blanc. Cette escapade ne plut pas à mes parents qui trouvaient, avec raison, qu'il y avait mieux à faire en temps de guerre que de risquer de se casser la figure en montagne. Cependant ce séjour me rendit toutes mes forces et l'équilibre nerveux que j'avais besoin de retrouver après le cauchemar de Savonnières.

Pour dégager Verdun, on fit en automne 1916 une offensive de trois mois sur la Somme. Je fus envoyée à la gare de triage de Noisy-le-Sec ; dans une petite baraque, j'assurais la garde au milieu d'un horizon de rails et d'embranchements pour servir des soupes ou donner quelques soins. Dans les longues nuits, un petit ménage de rats venait me distraire entre deux trains et je me pris d'amitié pour eux. Le matin, j'allais directement à l'hôpital Necker, où je faisais les anesthésies pour le professeur Legueu.

En 1916, après plus d'un an de guerre, les soldats eurent leur première permission. Quand Robert était parti, les enfants avaient six et deux ans et, naturellement, tous les jours je leur parlais de leur père. Ils étaient presque aussi émus que moi en guettant son arrivée, sur le balcon. Quand Robert les vit, il eut peine à les reconnaître et François le regardait, muet d'étonnement.

« Est-ce que quelquefois tu penses à moi ? lui demanda Robert en le prenant sur ses genoux.

– Oh oui ! répondit François avec conviction.

– Et qu'est-ce que tu pensais ?

– Oh, p't-être ben que vous étiez mort ! »

Les souvenirs de guerre écrits par Robert donnent une idée de ce que furent ces années. En arrivant au front en août 1914, il avait vu brûler la cathédrale de Reims. Après la bataille de la Marne, comme tous les fantassins, il avait été terré dans les tranchées. Cela semble incroyable que des êtres humains habitués à vivre dans des maisons aient pu survivre en étant nuit et jour dans l'eau et la boue glacée, et cependant Robert trouvait le moyen de me griffonner un mot presque chaque jour.

Au repos, il m'écrivait de vraies lettres et jouissait intensément de tout ce qui était vivant : un arbre en fleurs, un jardin cultivé le remplissaient de joie. Si, dans un village, l'église n'était pas détruite, il allait y jouer de l'orgue et le dimanche accompagnait la messe. J'ai trouvé dans ces souvenirs ce mot : « Dieu m'a fait le don d'être reconnaissant de tout. » Je crois que c'est là ce qui lui a permis de tant supporter et de soutenir les autres.

Au printemps, une offensive malheureuse du Général Nivelle et l'effondrement de l'armée russe attaquèrent le moral des troupes. A la cantine de la gare Saint-Lazare, on voyait des déserteurs qui rentraient chez eux et incitaient les camarades à la révolte. Ma mère, fragile de la poitrine, avait fait une rechute de tuberculose. Son état était très sérieux et les médecins voulaient l'évacuer. Mais devant la gravité de la situation, elle refusa énergiquement de quitter son poste.

Son courage et son dévouement furent récompensés plus tard ; elle sera décorée de la Légion d'honneur le 24 novembre 1921 à Colmar par le Général Destremau devant le front des troupes.

Verdun tenait toujours, Pétain l'avait sauvé. Il avait la confiance des soldats. On le nomma généralissime, et il rétablit l'ordre et la confiance.

Mais, au printemps 1918, les Allemands qui avaient les

mains libres sur le front russe, déclenchèrent une nouvelle offensive générale avant que les Américains, qui avaient déclaré la guerre en 1917, ne puissent entrer en action. Ils attaquèrent en Picardie, sur la Marne et en Champagne. C'était une deuxième bataille de la Marne et Paris se trouva à nouveau menacé.

Mon père exigea que j'emmène les enfants, d'autant plus que j'étais enceinte. Avec la fidèle Mme Post, leur gouvernante, nous voilà en route pour St-Nectaire, où Jean devait faire une cure pour les reins.

Une fois le danger passé, ma mère accepta de quitter son poste et partit se soigner à la montagne, à Saint-Gervais. Je l'y rejoignis avec les enfants; mais, craignant la contagion, je les emmenai, sur l'avis du médecin, aux *Noisetiers*, home d'enfants dirigé par le Dr Rollier, près de Leysin. C'est pendant ce passage en Suisse que je compris, en lisant les journaux allemands, que nous approchions de la victoire.

Comme la vie redevenait normale et que ma mère, ayant retrouvé des forces, pouvait rentrer à Paris, je retournai chez elle, avenue Henri-Martin. Le recul allemand s'accélérait et au début de novembre on se mit à entrevoir des possibilités d'armistice, bien que le Nord, la Belgique, la Lorraine et l'Alsace fussent encore sous l'occupation allemande. Mais la continuation de la guerre aurait coûté encore des milliers de vies humaines.

Bien plus tard, un jour où le Maréchal Foch était venu déjeuner chez mes parents à Schoppenwihr, je l'entendis dire: « Comme chrétien, je ne pouvais accepter de faire encore tuer tant de gens. L'Histoire dira si j'ai eu tort. »

L'armistice fut signé, le 11 novembre 1918. L'Empereur Guillaume abdiqua. Le peuple allemand se crut trahi par ses chefs, et non vaincu. Ce fut là, peut-être, un des facteurs qui amenèrent Hindenburg, puis Hitler, à préparer la revanche.

C'est à Rethondes, en forêt de Compiègne, dans un wagon de chemin de fer, que l'armistice fut signé, à onze heures du matin. Au même moment, après que le clairon eut sonné le cessez-le-feu, toutes les églises de France carillonnèrent à toute volée. De l'avenue Henri-Martin, nous entendions le grand bourdon de Notre-Dame et la *Savoyarde* du Sacré-Cœur. Toute la population sortait dans les rues. On s'em brassait, on criait, on pleurait, on en perdait la tête. Dans mon état je ne pouvais évidemment pas me risquer dans cette foule. Place de la Concorde, ce fut un délire. La foule arracha les couronnes de deuil qui, depuis 1871, ornaient la statue de la Ville de Strasbourg.

De jour en jour, nous suivions l'avance de nos troupes vers les Vosges. Quand elles eurent franchi le col de Saverne, tous les villages les acclamèrent sur leur passage. Depuis plusieurs semaines, on ne trouvait plus en Alsace d'étoffe bleue, de quelque tissu que ce fût. On attendait la dernière minute pour improviser, sans risque de perquisition, des drapeaux tricolores.

Les Allemands avaient repassé le pont de Kehl. Le 22 novembre, l'armée entra à Strasbourg et les drapeaux tricolores préparés en cachette jaillirent de toutes les fenêtres. Dans les rues, jeunes et vieux pleuraient de joie. Beaucoup de personnes âgées se souvenaient de 1870, du bombardement de la cathédrale et de l'incendie de sa célèbre bibliothèque.

C'est ce jour-là que naquit notre petite Christiane-Victoire.

Chacun réclamait l'honneur de loger un Français. A Ribeaupillé, notre cousin Maurice de Waldner fut cantonné chez une vieille dame. En lui montrant sa chambre et son lit, elle lui dit : « Monsieur, les draps de votre lit sont mes plus beaux draps. Je les avais mis de côté en 1870 pour le premier officier français qui viendrait nous délivrer. »

Ma chère grand-mère Berckheim eut encore la joie de

voir la victoire. A 94 ans, elle avait gardé toutes ses facultés et nous nous réjouissions de l'emmener en Alsace en été. Mais elle secouait la tête et répondait : « J'ai vu l'Alsace rendue à la France. Je n'ai pas besoin d'y aller. Vous m'y enterrerrez. » Bientôt elle baissa et s'éteignit doucement en avril 1919. Elle fut déposée à Jebshheim, dans le caveau de famille, en présence d'une foule nombreuse venue de tous les coins d'Alsace.

A peine la guerre finie, un nouveau fléau s'abattit sur le monde, la fameuse « grippe espagnole ». Rappelant les grandes épidémies du Moyen Age, elle fit en Europe des millions de morts.

A Paris, devant chaque église, il y avait une file de corbillards pour les enterrements. Les attaques étaient foudroyantes. Des personnes qu'on avait vues le matin en parfaite santé étaient mortes le soir ou le lendemain matin, et bien des parents et amis furent emportés, dont mon oncle Jacques de Pourtalès, frère de ma mère.

Les négociations qui auraient dû édifier une « paix juste et durable » ne faisaient qu'accentuer les divisions entre Alliés. Les dommages de guerre donnaient lieu à des marchandages sordides.

En France, le désir de vengeance était plus fort que l'esprit de justice. « La Russie ? disait-on. Elle nous a lâchés pour faire la révolution, nous ne sommes donc pas responsables de sa misère. Quant à l'Allemagne et à l'Autriche, elles n'ont qu'à payer ! » Je partageais cette mentalité, sans me rendre compte des conséquences.

Je reçus mon premier choc lors d'un voyage que je fis en Autriche avec Edmond de Pourtalès et les Roger d'Hauteville

pour revoir notre cousine Edmée de Loys-Chandieu, qui avait épousé en 1913 le Comte Hoyos.

Je voyais pour la première fois le visage de la défaite et la misère de tout un peuple. A Vienne, des officiers mutilés, couchés au coin des rues, demandaient l'aumône. L'hôtel Impérial, donnant sur le *Ring*, avait gardé ses salons somptueux, mais devant les baies vitrées des salles à manger se dressaient des palissades de bois pour que les gens de la rue ne nous voient pas manger. Je me sentais honteuse. Mon cœur se serrait en voyant ce beau pays, où j'avais passé huit ans de mon enfance, tombé de la grandeur que je lui avais connue dans la misère, visible partout.

Les Viennois restaient ce peuple léger et charmant, toujours passionné de musique. Ils faisaient queue pour aller, avec les quelques schillings économisés, au concert et à l'Opéra, où l'on voyait des gens débballant un petit casse-croûte dans l'ancienne loge impériale. Mes amis d'enfance étaient toujours aussi fidèles et affectueux. Mais on avait mal de se trouver involontairement en vainqueur devant les vaincus.

Par contre, mes sentiments à l'égard de l'Allemagne étaient bien différents. Mes parents nous emmenèrent, Robert et moi, rendre visite au Général de Pouydraguin, en occupation sur la rive gauche du Rhin. La Rhénanie n'avait pas connu les dévastations de Gerbeviller ou des régions du Nord. Les cathédrales de Spire et de Mayence étaient intactes. Rien ne semblait avoir souffert de la guerre. Mais l'argent se dévaluait d'heure en heure : un matin, les liasses de billets échangés contre un billet français tenaient dans un sac à main, mais le lendemain il en fallait une pleine valise pour acheter le même objet. C'était grisant de faire des courses dans ces conditions et d'acheter pour deux francs des pinces à ongles en acier de Zollingen, ou un excellent manteau de loden pour quelques

francs. Je ne songeais qu'à faire de bonnes affaires, et j'étais fière de voir avec quel respect on saluait l'uniforme de mon père. Ici, il faisait bon être vainqueur.

Je pensais à la bataille de Verdun, où des centaines de blessés et de mourants passaient chaque jour par nos mains. Je revoyais les corps déposés dans les baraquements à même le sol, et les tronçons de bras et de jambes qui s'accumulaient dans les coins de la « salle d'opération » d'une ambulance divisionnaire. Je trouvais que les Allemands n'avaient que ce qu'ils méritaient.

On était bien loin d'imaginer que vingt ans plus tard des prisonniers et des déportés passeraient ici, par trains entiers, victimes d'un fou porté au pouvoir par le désespoir et la misère d'un peuple.

Robert fut démobilisé en été 1919, mais notre retour à la maison ne fut pas immédiat. Il fallait d'abord me remettre des fatigues de la guerre, de la naissance de Christiane et d'une attaque relativement bénigne de la grippe espagnole qui m'avait laissé des traces aux poumons. Mon mari loua un petit chalet en Suisse, à Leysin-Village, à une heure des *Noisetiers* où étaient les enfants. Jean, qui avait presque dix ans, s'y était fortifié et travaillait bien ; mais François, six ans, était encore très fragile et on était loin de le pousser au travail. Aussi disait-il d'un air désabusé : « On gronde Jean parce qu'il ne travaille pas assez, mais moi, mes parents me donnent une éducation au rabais... » ce qui ne devait pas l'empêcher, en 1935, de se classer premier au concours des Affaires étrangères !

L'hiver passa dans les meilleures conditions et les santés presque remises, on plia bagage pour le retour à la maison,

dans l'appartement de la rue Greuze. Nous l'avions quitté si joyeusement pour les vacances en juillet 1914, sans soupçonner le drame qui nous attendait et nous laisserait bien différents de ce que nous étions auparavant.

Se retrouver encore en vie, dans sa famille, était un miracle auquel, pendant ces quatre ans, on ne s'était jamais permis de rêver. Toutes les énergies avaient été tendues dans le seul but de sauver la France, de libérer l'Alsace et de faire de cette guerre la dernière des guerres.

Mais après cet immense effort, le ressort commença à se détendre dans le pays. Tous aspiraient à jouir de la vie et à gagner de l'argent. Ceux qui ne doubleraient pas leur fortune faisaient figure d'incapables. On avait vécu face à la mort, réalité constante à côté de laquelle les conventions n'avaient plus cours. Et puis, après un pareil massacre, que reste-t-il des barrières morales ? Les règles de jadis, très rigides, sauvaient les apparences... auxquelles on tenait peut-être plus qu'aux principes.

La guerre était terminée. Nous revenions, émus et reconnaissants de nous retrouver en vie dans ce foyer enrichi d'une petite fille, que nous avions tant désirée. Nous pensions que, maintenant, nous pourrions souffler.

Mais la révolution avait éclaté en Russie en 1917. Beaucoup de gens pensaient qu'elle n'aurait qu'un temps, qu'elle allait peut-être s'étendre en Russie ou en Asie, mais pas en Europe. On oubliait simplement l'Histoire : la chute de Rome, l'invasion des Barbares et la fin de toute une civilisation.

Les événements de Russie affectaient directement notre vie, car naturellement après la révolution il ne restait rien de l'affaire Cheremetieff. Les titres avaient perdu toute valeur et il n'y avait aucune indemnisation possible. Mon mari dut

se mettre pour la deuxième fois à la recherche d'une situation.

Ma santé donnait aussi de réelles inquiétudes. En 1921, des troubles thyroïdiens graves m'obligèrent à suivre un traitement de rayons, avec des semaines au lit et une année de grand repos.

Ce temps de maladie fut une bénédiction : il me permit d'approfondir ma foi, qui avait failli sombrer sous le choc de Verdun. Je me mis à étudier les religions d'Orient et d'Occident, les Pères de l'Eglise, Lecomte du Noüy, etc. Après avoir vu tant de gens mourir, je cherchais à mieux comprendre le sens de la vie. Il me semblait mieux percevoir la responsabilité de l'homme – donc la mienne – dans le déroulement de l'Histoire et l'évolution de l'humanité. Je voyais le passé avec d'autres yeux.

Durant ma convalescence à Bénéauville, chez mes cousins Roger et Béatrix d'Hauteville, une nuit je fis un rêve qui devait me marquer profondément.

Je rêvai que j'étais allée consulter un docteur doué de clairvoyance. A mes côtés se tenait une infirmière, tandis que le docteur se trouvait, invisible, dans son cabinet.

« Détendez-vous, Madame, ne pensez à rien, soyez toute naturelle pendant que le docteur examinera votre aura. »

J'avais lu que les humains émettaient une sorte de halo dont les couleurs varient suivant le caractère et les dispositions. Je me laissai aller, curieuse du résultat et espérant que, faute d'une couleur flatteuse, une certaine vivacité de caractère se décèlerait, avec quelques étincelles, peut-être.

« Merci, Madame, me dit l'infirmière. Le docteur a vu la couleur de votre aura.

– Ah, dis-je avec curiosité, et de quelle couleur est-elle ?

– Oh, brune, Madame, comme chez toutes les personnes ordinaires. »

Je fus très déçue, vexée même. Et pendant que je réfléchissais sans dire un mot, je vis une fumée qui sortait de mes pieds !

« Eh, Mademoiselle, qu'est-ce qui se passe ? D'où vient cette fumée ?

– N'ayez pas peur. C'est simplement les pensées que vous venez d'avoir. »

J'eus un choc.

« Comment, mes pensées ? Ce n'est rien, cela ne se voit pas.

– Mais si. Toute pensée est une réalité. Ça reste et va son chemin. »

Je fus atterrée. Comment était-ce possible ? Sommes-nous responsables même de pensées inexprimées ? Je me mis à pleurer sans rien dire. Que faire ? On n'est rien, on n'y peut rien, seulement pleurer sur ce qu'on ne peut changer.

L'infirmière mit fin à mes réflexions en me conduisant dans une pièce à côté.

« Venez, Madame, le docteur va vous nettoyer le cerveau. »

Elle m'installa devant une cuvette. Mes larmes y tombaient goutte à goutte pendant qu'elle me frottait vigoureusement le cerveau avec une brosse.

Mon crâne était ouvert et j'y voyais mon cerveau, dont les deux hémisphères ressemblaient à l'intérieur d'une noix brune et desséchée.

A mesure qu'on frottait et rinçait, des écailles brunes tombaient dans la cuvette en même temps que mes larmes. Tout m'était devenu indifférent. Je laissais faire.

« Voilà, dit-elle, le docteur a fini. Il a nettoyé votre cerveau de toutes les couches de vernis dont vous l'aviez recouvert. »

Ce rêve me bouleversa et me fit comprendre tout ce dont je devais me débarrasser pour pouvoir être utilisée. Le monde, lui aussi, avait ses couches de vernis que la guerre avait fait éclater ; mais je me demandais comment l'humanité pourrait acquérir une maturité spirituelle à la mesure des bouleversements que la guerre lui avait imposés.

Ces expériences si profondes me furent précieuses plus tard, dans la tourmente qui allait s'abattre sur le monde. Je ne les aurais jamais faites sans cette longue période de recueillement. J'ai remarqué depuis que toute maladie est une occasion de dépouillement et d'enrichissement qu'il ne faut pas laisser passer sans l'utiliser au maximum.

CHAPITRE 4

« QUE FAISONS-NOUS CE SOIR ? »

Mon beau-père était un homme très bon que j'aimais beaucoup, mais comme bien des goutteux il était devenu déprimé et pessimiste, malgré les marrons d'Inde qu'il avait toujours dans sa poche et qui étaient censés espacer les crises de goutte !

Les fluctuations de la Bourse lui causaient des hauts et des bas ; la fidèle Mlle Lanche, qui avait élevé mon mari, était toujours la victime de ces derniers. Il était banquier et économisait sou par sou pour laisser à son fils le résultat d'une vie de travail. Je me demandais pourquoi il thésaurisait ainsi et ne devais me rendre compte que bien plus tard combien cet argent servirait un jour un dessein qu'un homme de son âge et de son époque ne pouvait entrevoir. Avec quelle présomption on juge quand on est jeune ! Il me disait parfois : « Je voudrais vous voir moins assurée. » Il avait raison, et c'était dit si gentiment.

Les angoisses de la guerre l'avaient usé et il s'éteignit paisiblement le 19 octobre 1926, après quelques semaines de maladie. Il repose au cimetière de Montmartre à côté de sa femme Claire Mannberger.

Il avait vendu sa propriété du Seegarten près de Thoune, dont il avait finalement gardé mauvais souvenir, mais laissait à Robert une collection de douze portraits de famille, en pied, grandeur nature, datant des XVI^e et XVII^e siècles, qu'il avait sauvée de justesse en la rachetant au moment où elle allait être dispersée.

Les douze tableaux durent être hébergés dans notre appartement de la rue Greuze, et tous ces Watteville avaient envahi jusqu'aux salles de bains ! Pour loger des personnages aussi imposants, mon mari se mit à la recherche d'un hôtel particulier. La fortune laissée par mon beau-père nous facilitait la chose.

Après quelques semaines de recherches, une agence nous indiqua à Boulogne un « pavillon » dans le Parc des Princes. Cette forêt de pins, qui avait été détachée en 1860 du Bois de Boulogne, avait appartenu aux Princes d'Orléans, d'où son nom, puis transformée en quartier résidentiel habité par des artistes et des petits rentiers. Les autobus et le commerce y étaient interdits.

A cette époque, il y avait, comme dans toutes les grandes villes, des postes d'octroi aux portes de Paris. Il fallait descendre de voiture, mesurer la quantité d'essence et déclarer les marchandises taxables. Aussi y avait-il relativement peu de Parisiens s'installant en banlieue. Le charme et le calme de cette oasis nous séduisirent tout de suite. L'acte de vente fut signé le 2 mai 1928 dans ce qui devint notre salle à manger.

L'aménagement de la maison demandait d'importants travaux. Dans le jardin, le terrain d'un poulailler attenant à la maison permettait de construire une bibliothèque pour y installer les tableaux.

Une façade devait être démolie, et pendant plusieurs semaines une seule chambre, au second étage, était habitable ; on n'y accédait que par une échelle, car les modifications dans tout l'agencement du rez-de-chaussée avaient entraîné le déplacement de l'escalier.

La maison était ouverte à tous les vents. Malgré cela, mon mari et moi décidâmes de loger sur place afin de surveiller les progrès des travaux. Pour les noter, Robert acheta un

cahier, qu'il intitula pompeusement *Livre de Bord*. En voici quelques extraits :

NOVEMBRE 1928

- 14 – Nous quittons Schoppenwihr pour aller nous installer à Boulogne. Diane part seule en auto avec Cendrillon (notre chien) ; je la rejoins le soir même.
- 21 – Après un séjour au Saussay chez nos cousins Bourbon-Bussey, nous quittons à regret cette agréable et confortable demeure pour aller loger à l'Hôtel du Bois de Boulogne, à deux pas de notre nouvelle maison, encore inhabitable.
Arrivée des domestiques Pierre et Marguerite, Berthe, la cuisinière, Lina sa sœur, et Yvonne, qui logent au même hôtel.
- 22 – Premier déballage avec les déménageurs. La consternation est peinte sur le visage de notre personnel féminin. Elles ont l'air de naufragées recueillant des épaves. Berthe, surtout, s'abrite la joue derrière son col relevé et semble avoir « laissé toute espérance » devant cette maison sans portes ni fenêtres.
La cuisine, cependant, reluit de tout l'éclat de ses carrelages neufs de faïence blanche.
Rendez-vous l'après-midi avec Fagnen, l'architecte, toujours suivi de son peuple empressé et soumis, représentants des divers corps de métier.
- 23 – Les déballages continuent. Les casseroles apparaissent. Les femmes poussent des cris de joie comme si elles retrouvaient des enfants perdus à jamais. Vaisselle, verrerie.

24 – Installation des chambres. On met des armoires et des lits. Cela commence à prendre un air habité.

Quand je reviens le soir après avoir fait des courses dans Paris, j'ai une véritable et joyeuse stupéfaction de voir notre chambre provisoire au second étage si bien arrangée par Diane. Il y a du feu dans la cheminée, une lampe sur une table, un pot de cyclamen, un canapé, nos deux petits lits de cuivre côte à côte, un crucifix, le saint François. Aux fenêtres, les rideaux à œillets de la chambre de Christiane, rue Greuze. Le bon chien est là, couché à nos pieds. Il fait chaud et délicieux. C'est le nid, le home. Qu'importe si le vent souffle dans le reste de la maison ! Ici on est bien, on est chez nous ! Nous sommes envahis de bonheur et avons des impressions de jeunes mariés...

Première nuit sous notre toit. C'est une date, une étape, et nous en sommes bien reconnaissants.

25 – Premier petit déjeuner. – Déjeuner chez Prunier avec notre fils Jean. – Oncle Hubert de Pourtalès, tante Maggie et les d'Hauteville viennent nous voir. Ils sont un peu effarés des tourbillons de vent qui s'engouffrent dans les pièces béantes du rez-de-chaussée, et sont agréablement surpris de notre petit nid au deuxième étage.

26 – Déjeuner à Neauphle-le-Château, chez les Chabannes La Pallice, pour étudier chez eux le style Restauration. Nous passons une après-midi charmante chez ces gens aimables et intelligents, et faisons un tas de découvertes pour ma future chambre Restauration dans laquelle je veux placer le mobilier de citronnier, brodé par mon arrière-grand-mère.

27 – On commence à niveler le jardin. A 11 h 30, arrivée du paysagiste anglais Mr. Freemantle. Il propose un petit

bassin avec jet d'eau au milieu de la pelouse, afin que l'œil ne précise pas trop les limites du jardin. Il va nous faire un plan et reviendra...

Premier déjeuner à la maison, dans la cuisine. Visite de M. Maigret pour étudier la décoration de ma chambre...

30 – Les marches de pierre pour la base de l'escalier arrivent.

DÉCEMBRE

- 8 – Vitres aux fenêtres des deux salons. Braseros pour sécher les murs. La bibliothèque finie de plâtres. Pose du nouveau calorifère. On accroche la batterie de cuisine. La salle d'études nettoyée, tapissée.
La maison avance – trop lentement à notre gré !

JANVIER 1929

- 5 – On pose le carrelage de l'antichambre, les parquets des salons et du couloir du premier étage.
La corniche de ma chambre et la rosace au plafond sont enfin terminées.
On commence à piquer le jardin, sous la neige.
- 9 – Arrivée de notre fille Christiane et de Mlle Schutz, son institutrice, venant de Neuilly où elles avaient logé chez oncle Hubert de Pourtalès.
Nous descendons au premier étage. Diane et moi couchons pour la première fois dans ma chambre. Meubles disparates prélevés à droite et à gauche. Cela sent encore bien fort la peinture.
- 10 – Arrivée de Jean, venant de pension...

23 – Rendez-vous avec Freemantle pour décider le jardin. Près des pins il y aura un coin irrégulier avec une ro-caille. Les chemins seront pavés de briques.

Visite à Neuilly au jardin du couturier Molyneux exécuté par Freemantle et ses ouvriers, qui nous plaît énormément.

30 – Arrivée des maçons anglais, spécialistes des murets de briques sans ciment...

Suivent des notes et des observations sur le jardin, que Robert soignait lui-même avec amour.

Les travaux terminés, le pasteur Marc Boegner vint, en mai 1929, bénir la maison.

Les douze portraits Watteville avaient enfin trouvé leur place : sur le terrain de l'ancien poulailler, nous avons fait construire une grande bibliothèque, décorée par Cruchet, et Robert avait eu l'ingéniosité de faire alterner les tableaux avec des rayonnages de livres. Les boiseries furent peintes couleur *veau raciné* en harmonie avec les reliures anciennes. La collection était casée sans pour autant transformer notre maison en musée.

L'histoire de la Maison de Watteville remonte au Moyen Âge. Au moment de la Réforme, Berne adoptant la doctrine de Zwingli, deux Watteville, Gérard et Nicolas, fermement attachés à la foi catholique, durent quitter Berne, car le code du Moyen Âge (*Cujus regio, ejus religio*) exigeait que l'on suive la religion du prince. Ils furent escortés en grande pompe par le Grand Conseil, en carrosses drapés de deuil, jusqu'à la frontière de l'évêché de Soleure. Puis ils se fixèrent en Franche-Comté.

Ils sont à l'origine de la collection de portraits, à laquelle

l'abbé P. Brune a consacré une étude¹⁾. Cette collection se trouvait à l'abbaye de Château-Châlon, où se succédèrent cinq abbesses de Watteville.

Au moment de la Révolution, on croit que l'abbesse fit passer ces tableaux à la branche bernoise de la famille en la personne de l'avoyer Nicolas Rodolphe, qui les conserva pieusement au château de Landshut. Il demanda (probablement d'après les intentions de l'abbesse) que la collection n'en sorte pas. — Les numéros d'ordre marqués sur certains ont sans doute été peints au moment de leur transfert.

Le château de Landshut passa par alliance dans la famille de Sinner dont, bien plus tard, une fille épousa un officier allemand. Celui-ci se proposait de les disperser quand mon beau-père, ayant eu connaissance de son intention, put racheter les douze tableaux en pied à la veuve de M. de Sinner. Conformément aux dernières volontés de son père, Robert stipula qu'au cas où ils ne pourraient être assurés de rester ensemble, ces portraits devraient être mis à la disposition du musée historique de la Ville de Berne.

Un soir, mon mari, causant avec un ami dans la bibliothèque, lui dit en désignant les portraits : « Je ne sais trop ce que chacun valait de son vivant, mais maintenant ils créent l'atmosphère ! »

La vie s'écoulait calmement dans notre nouvelle maison. De jour en jour, nous étions plus heureux de notre acquisition. Dans la bibliothèque, l'acoustique était excellente et le Bechstein très en valeur. Après dîner, Robert jouait du Schumann. Elève d'un professeur de musique allemand, il interprétait les *Kinder Szenen* ou le *Carnaval de Venise*

¹⁾ Une collection de portraits historiques - Les Watteville de Franche-Comté. Voir à l'Annexe N° 1 quelques brefs extraits de cette étude.

comme je les ai rarement entendu jouer par un amateur. Nous passions des soirées merveilleuses, et cela fit la joie de la jeunesse de François et de Christiane. Les garçons, qui préparaient les Grandes Ecoles, travaillaient avec leurs camarades dans le jardin ; et, les soirs d'été, c'était un vrai repos de voir de la terrasse le soleil se coucher derrière les pins. Qu'on était loin du bruit de la ville et des soucis du monde, dans ce paisible jardin !

Quand le temps fut venu – un jour tout comme un autre – un événement très ordinaire déclencha une nouvelle orientation de notre vie.

Le 12 décembre 1932, je trouvai dans mon courrier une invitation pour une conférence du « Groupe d'Oxford ». Elle était imprimée avec soin sur du papier de bonne qualité, avec de beaux caractères, et contenait des citations d'horizons si divers que cela m'intrigua. Je la passai à Robert, qui me demanda : « Que faisons-nous ce soir ?

– Rien.

– Alors, allons-y. »

Dans les salons du Lyceum Club, rue de Bellechasse, se trouvaient trente à quarante invités de milieux divers. Nous étions arrivés un peu en retard et il ne restait de place qu'au premier rang. En face du public se groupaient une dizaine de personnes, hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, parlant anglais, dirigées par un Américain d'une trentaine d'années, John Roots, fort sympathique et vivant. Tous d'ailleurs avaient l'air si joyeux que je les pris pour des touristes en vacances. Chacun se présenta et raconta comment il s'était associé à ce « Groupe d'Oxford », ce qu'il y avait trouvé et ce qu'ensemble ils voulaient faire.

Puis John Roots s'adressa au public :

« Que pensez-vous de la situation mondiale ?

(– Ça va mal, pensai-je tout bas. Nous avons gagné la guerre, mais nous sommes en train de perdre la paix.)

– A votre avis, que pouvons-nous y faire ?

(– Rien. Je ne suis ni compétente, ni responsable, cela ne me regarde pas.)

– Et qui sont les responsables, pensez-vous ?

(– Evidemment, les Allemands et le gouvernement.)

– C'est notre responsabilité à tous, poursuit John Roots comme s'il avait pu lire mes pensées. Chacun d'entre nous peut contribuer à refaire le monde. Quand l'homme écoute, Dieu parle. Quand l'homme obéit, Dieu agit, et quand les hommes changent, les peuples changent. »

Il parlait de la valeur du silence, ce qui m'intéressa car j'en avais fait l'expérience pendant que j'étais malade. Ce silence intérieur avait approfondi ma vie spirituelle, mais il n'atteignait pas les mobiles qui régissent les relations entre les hommes et les peuples.

« Dieu a un plan pour chacun en vue de Son action dans le monde et nous avons décidé de mettre notre temps et notre vie à Sa disposition pour suivre Ses directives. Nous ne faisons pas de plans pour nous-mêmes et sommes toujours prêts à les modifier. Comment être disponibles si nous fixons tout d'avance selon nos convenances ?

« La vie devient une aventure merveilleuse quand elle est dirigée par Dieu. Tout homme peut en faire l'expérience s'il accepte chaque matin de se mettre à l'écoute de sa voix intérieure. »

Au moment de partir, Robert se trouva en face de John Roots.

« Tout ce que vous nous avez dit m'a beaucoup intéressé. Que faites-vous dans la vie ?

– J'ai été journaliste, j'ai voyagé partout : à Moscou, à Pékin... et demain, je vais à Genève.

– Ah, quel dommage ! dit mon mari. J'aurais voulu vous inviter à déjeuner. »

Il y eut un petit silence.

« Eh bien, je ne partirai pas et viendrai avec plaisir. »

J'en restai stupéfaite : ces gens faisaient vraiment ce qu'ils disaient ! Et je n'aurais pas cru que ce fût à ce point.

En rentrant, nous échangeâmes nos impressions. Robert semblait intéressé et moi, en m'endormant, je sentais mon christianisme bien insuffisant pour transformer le monde. Cette idée ne m'était d'ailleurs jamais venue.

Le lendemain, John Roots vint déjeuner. Il nous raconta des histoires passionnantes sur ses voyages et nous parla du fondateur du *Groupe d'Oxford*, Frank Buchman. Tout ce qu'il nous disait avait quelque chose de très nouveau et nous apportait comme un souffle du large. Après le café dans la bibliothèque, je montai dans ma chambre et laissai notre invité et mon mari en tête-à-tête. Je sentais qu'il se passait quelque chose d'important pour Robert. Il m'avait souvent dit que, malgré notre bonheur, il lui manquait l'essentiel : un but de vie assez grand pour satisfaire ce qu'il y a de plus profond dans les aspirations d'un homme. Une intuition me disait que cette rencontre pouvait transformer toute son existence.

Une heure plus tard, après qu'il eut accompagné John Roots à la grille, j'entendis Robert retraverser la cour. A son pas, je sentis que quelque chose avait changé en lui et quand il entra dans ma chambre, nous nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre, sans même parler.

Qu'était-il arrivé ? Robert avait simplement demandé comment « se mettre à l'écoute de Dieu ».

« Voulez-vous essayer tout de suite ? avait répondu John

Roots. Prenez de quoi écrire, faites silence en vous-même et notez les pensées qui vous viennent. »

C'est ce qu'il fit, sur un bout de papier que j'ai retrouvé dans sa Bible ; mais ce qui s'est passé dans son cœur, Dieu est seul à le savoir.

Comme entre amis, John Roots avait raconté ce qui lui était arrivé, n'exprimant pas une opinion, mais faisant part d'une expérience personnelle. Robert avait senti un appel pour lui-même et il y avait répondu sans chercher à savoir où cela le conduirait.

Je me rendais compte en voyant ces gens qu'ils avaient quelque chose que je n'avais pas. J'avais retrouvé la foi après la guerre et elle s'était approfondie ; j'avais une vie intérieure réelle ; mais je gardais toutes ces expériences pour moi et n'aurais jamais osé en parler – peut-être de peur d'être entraînée plus loin que je ne voulais.

John Roots et ses amis nous avaient parlé de quatre impératifs absolus : honnêteté, pureté, désintéressement et amour ; il nous les avaient présentés comme points de repère pour nous permettre de rectifier l'itinéraire de notre vie et celui de la vie des peuples. Je me mis à réfléchir.

L'Absolu était comme l'étoile polaire, qu'aucun homme ne peut atteindre mais dont tous les marins se servent pour trouver leur route. Moi, je me contentais de l'à-peu-près. Je me croyais absolument honnête (sauf peut-être à la douane), mais je me tirais des difficultés quotidiennes par des petits mensonges « qui ne font de mal à personne ».

Je n'avais que des amis et ne détestais personne... sauf tout un peuple, et jusqu'à présent il m'avait paru tout naturel, pour une Alsacienne, de détester les Allemands. Je n'avais jamais réfléchi aux conséquences que les amertumes et les ressentiments individuels peuvent avoir sur la vie d'un peuple et sur les relations entre pays.

L'atmosphère autour de Robert était devenue si différente que les gens, à commencer par le personnel de notre maison, en étaient frappés. La première conférence avait été suivie de rencontres chez ceux qui avaient été intéressés ; des amis de Suisse et d'Angleterre vinrent stimuler ces convictions naissantes. Moi, je me contentais de répondre aux objections et aux critiques, en particulier celles de ma famille ; je défendais Robert et en voulais à ceux qui l'attaquaient. Je ne convainquais personne ainsi.

John Roots revint une fois au cours de l'hiver pour nous donner des idées, du courage et des forces. Il proposa à Robert de venir le 15 février à un week-end fort intéressant aux environs de Londres.

« Oh, vous savez, dit Robert, je ne vais jamais à Londres. Mes affaires ne m'y appellent pas et cela coûte cher.

– On ne sait jamais, peut-être le Seigneur vous y enverrait-Il ? Prenez toujours l'adresse, la date, et surtout le numéro de téléphone. »

C'est ce que Robert fit, sans avoir sérieusement l'intention d'y aller. « Et puis, ajouta John en nous disant au revoir, n'oubliez pas, Robert, que vous avez la destinée de la France entre vos mains. »

Il fallait vraiment l'optimisme américain pour avoir des idées pareilles !

En dehors de nos simples devoirs de chrétiens et de citoyens, qu'aurions-nous pu faire ? Dans notre milieu, le « devoir d'état » était le mot d'ordre. C'était de tout repos et on ne cherchait pas plus loin.

Au début de février, mon père, qui était dans le Midi, demanda à mon mari de lui rendre le service d'aller à Londres pour régler une question d'affaires, le voyage lui étant naturellement payé. Malheureusement, Robert était obligé de rester à Paris jusqu'au 14, désolé qu'à un jour près

le voyage ne coïncidât pas avec le week-end. Il partit le soir du 14, arriva le 15 et, à son étonnement, régla toute l'affaire en une matinée, alors qu'il s'attendait à des formalités plus longues. Il était midi. Il regarda sa montre, feuilleta son carnet pour chercher le numéro de téléphone et eut John Roots au bout du fil.

« Magnifique, dépêchez-vous, vous avez juste le temps d'attraper le train. »

Robert se précipita, bouscula un passant dans la rue.

« Oh, pardon, Monsieur, savez-vous le chemin le plus court pour aller à la gare ?

– J'y vais justement. »

Et les voilà partis, arrivant quelques instants avant que le train ne démarre.

Robert fut joyeusement accueilli. On lui demanda d'aider à préparer la soirée et d'y prendre la parole. Il n'avait jamais parlé en public, et encore moins en anglais. Il y avait trois cents personnes et deux évêques. Il trouvait son expérience personnelle bien pauvre pour un tel public. Cela lui gâta tout son dîner, mais il se jeta à l'eau avec le courage du désespoir. Il parla sans peine et se rassit tout joyeux, avec le sentiment qu'il pourrait aller au bout du monde.

Moi, je trouvais que le Bon Dieu s'occupait peut-être d'un peu trop près de nos affaires.

Au retour de Robert, il y eut une réunion publique du *Groupe d'Oxford* à Saint-Germain. Après cette journée, les responsables se retrouvèrent pour étudier les projets d'avenir. A ma surprise, on ne discutait pas: on se contentait de mettre en commun les idées qui naissaient dans la réflexion silencieuse. « Que de temps, pensais-je, serait gagné dans les conseils et comités si, comme ici, on parlait moins et ne disait que ce qu'on avait pensé et noté. »

Avant de nous séparer, John Roots nous proposa de prier pour que Dieu nous prépare à la tâche qui nous attendait. « Mais, précisa-t-il, ne Lui demandons pas ce dont nous croyons avoir besoin ; écoutons plutôt ce qu'Il veut nous donner. Puis nous échangerons simplement les idées que nous aurons écrites, sans commentaires inutiles. »

Echanger, c'était justement ce que je n'aimais pas et ce que notre entourage reprochait le plus à nos nouveaux amis. Montrer ses sentiments, dire tout haut ce qu'on pense tout bas, c'est bon peut-être pour des Anglo-Saxons qui sont plus simples et naturels, mais pas pour des Latins ! Cela ne se faisait pas, c'était une affaire privée. Je décidai de jouer loyalement le jeu pour le moment, mais ensuite je comptais bien expliquer les particularités du caractère français à ces étrangers qui ne pouvaient nous comprendre.

On fit silence et, avant d'avoir eu le temps de réfléchir, presque malgré moi, j'avais écrit un seul mot : « Courage ».

Courage ? Pourquoi ? J'avais demandé sincèrement à Dieu de me donner ce dont j'avais besoin. Voilà qu'Il me promettait ce que je pensais avoir déjà, car je ne connaissais pas la peur. J'avais fait la guerre, l'ascension du Mont-Blanc : ce n'était pas l'audace qui me manquait ! On me reprochait même d'en avoir trop.

Je regardai autour de moi ces gens qui avaient le courage de dire honnêtement ce qui se passait dans leur cœur si cela pouvait aider autrui. Non, jamais, jamais je ne pourrais faire cela ! Que diraient ma famille, mon milieu si conventionnel et ce pays si impitoyablement critique et ironique, où le ridicule tue ? Je me sentis prise de vertige. Je regardai à nouveau ce mot : « Courage ». Jamais dans ma famille de militaires on n'avait avoué qu'on pouvait avoir peur. Aurais-je le courage d'affronter le qu'en dira-t-on ? Comment avoir le cœur assez grand pour penser aux besoins du monde et faire le

premier pas pour m'engager dans une aventure que je presentais ?

Mon tour de parler arriva. Je sentis un appel intérieur en même temps que la liberté de choisir et de décider. Je me trouvai debout comme malgré moi et dis simplement : « Dieu veut me donner du courage, le courage que je n'ai pas pour mener cette vie, qui me fait peur. »

Ce fut tout, mais je me sentis libre comme si des chaînes étaient tombées.

Le soir même, une des dames présentes me demanda ce qui m'était arrivé pour avoir l'air si joyeux. Je lui dis que Dieu m'avait promis du courage pour faire face à la peur.

« La peur, c'est mon problème, me dit-elle. Mais je ne crois pas en Dieu.

– Cela ne fait peut-être rien ; Lui croit sûrement en vous.»

En rentrant avec elle dans la maison où nous logions, à Saint-Germain, nous avons causé tard dans la nuit et finalement prié ensemble.

Alors, je me souvins du rêve que j'avais eu à Bénéauville.

CHAPITRE 5

AVEC MA VALISE

L'été 1933 nous amena, mon mari et moi, à Oxford; c'était ma première visite en Angleterre. Nous étions venus pour participer à une rencontre internationale du *Groupe d'Oxford*. J'étais impatiente de rencontrer son instigateur, Frank Buchman. Je mis plusieurs jours à le reconnaître dans la foule, car rien ne le distinguait à première vue ; il ne se mettait jamais en avant, dirigeait rarement les réunions et laissait plutôt parler les autres, Loudon Hamilton notamment.

Loudon avait fait ses études à Oxford immédiatement après la guerre. C'était lui qui en 1921 y avait invité Frank Buchman pour un débat philosophique d'étudiants. Ce soir-là, Buchman avait surtout écouté ces jeunes, dont plusieurs comme Hamilton revenaient de la guerre et cherchaient dans la fumée de leurs pipes à dégager des idées non moins fumées sur l'avenir du monde. Ce qu'on appela le *Groupe d'Oxford* était parti de cette chambre du Christ College douze ans auparavant.

« Il faut toujours du pain frais », disait de façon imagée celui que tout le monde appelait Frank. « Rien n'est accompli tant que l'on n'a pas formé dix hommes à faire mieux que soi. » Il ne tenait pas aux beaux discours. Ce qui pour lui comptait avant tout était la réalité d'une expérience vécue, la disponibilité aux « directions » venues dans le silence et la décision d'y obéir. C'était un appel à l'action plus qu'à la discussion.

« Tout le monde, disait-il, voudrait voir son voisin changer.

Tous les pays voudraient voir le pays voisin changer... mais tout le monde attend que l'autre commence. »

Il y avait de l'aventure dans l'air. Dans les réunions, on passait de Chine en Afrique du Sud, du Canada à une révolution dans une République sud-américaine. Au cours de ses voyages, Frank avait connu Sun Yat-sen, le mahatma Gandhi, amené une transformation dans l'un des collèges les plus difficiles des Etats-Unis et réconcilié Anglais et Boers en Afrique du Sud. De ces flashes d'une intervention supérieure dans la vie des hommes se dégageaient une philosophie et un programme.

J'étais surprise qu'on parlât de Dieu si simplement. J'avais été élevée dans une famille chrétienne, mais entre « gens du monde » on ne parlait pas de Dieu, sauf dans les lettres de condoléances. On se contentait d'accomplir fidèlement ses « devoirs religieux », mais Le mentionner dans la conversation eût été de mauvais goût et Le mêler aux événements était faire de la politique. Ici, au contraire, on parlait de Dieu le plus naturellement du monde, comme on parle du soleil quand il fait beau.

Nous ne devons vraiment découvrir Oxford que l'année suivante grâce à notre fils François, qui était venu passer un an à l'université. Il se proposa comme guide pour nous faire visiter les collèges les plus célèbres, dont quelques-uns datent du Moyen Age et de la Renaissance, et nous invita chez lui, à Oriel, son collège.

Ceux qui n'ont pas connu la vie que mène un étudiant à Oxford ou à Cambridge ne peuvent savoir ce qu'est la vieille Angleterre. Les étudiants disposaient d'une chambre et d'un bureau confortablement meublés où ils pouvaient recevoir des amis pour le breakfast et le thé, étudier ensemble, échanger des idées. Les repas étaient servis en commun dans de vastes salles à manger aux magnifiques boiseries. Une grande

table d'honneur surélevée, avec des chandeliers d'argent, était réservée aux professeurs et aux invités de marque, sous les portraits des célébrités du passé qui avaient étudié dans ce collège. Tout ce cadre était authentique et on pouvait remonter à travers les âges le cours de l'histoire d'Angleterre. On croyait visiter un musée.

Les générations se succédaient depuis des siècles dans ces lieux où vivait une jeunesse fière des traditions et attentive à ne rien abîmer.

Le même soin régnait dans les jardins ; des étudiants y étaient étendus sur ces gazons centenaires, fierté de l'Angleterre. D'autres étudiaient sous les grands arbres, au sortir de leurs cours. Partout éclatait la gaieté d'une jeunesse sportive, respectueuse du voisin, des choses et des opinions. A cette époque, l'Angleterre formait ainsi ses futurs hommes d'Etat et ses grands savants. Les nombreuses bourses accordées en récompense aux meilleurs élèves permettaient aux divers milieux d'accéder à cette vie privilégiée. Peut-être qu'au Moyen Age les étudiants d'Oxford et de la Sorbonne d'antan fraternisaient de cette façon pour construire la civilisation occidentale.

François nous amena à l'office du soir, dans la chapelle de Magdalen College, dont la chorale était aussi réputée que la Thomas Kirche de Leipzig du temps de Bach. La grandeur de la liturgie anglicane, la pureté cristalline des voix d'enfants qui résonnaient sous ces voûtes anciennes laissaient une profonde impression artistique et religieuse.

Au coucher du soleil, le crépuscule s'attardant sous cette latitude, François nous emmena en barque sur la rivière. La rame et l'aviron sont la fierté d'Oxford et de Cambridge, qui se disputent annuellement une course célèbre. Là, sur l'Isis, dans la douceur d'un soir d'été, nous glissions silencieusement sous les branches des saules, au fil de l'eau, en

écoutant un concerto de Brahms que François nous avait préparé sur son gramophone. Ainsi se termina cette journée parfaite qu'avec sa finesse habituelle notre fils nous avait préparée, nous laissant le souvenir d'une des joies inoubliables de sa courte vie.

Cette année-là, dans un autre quartier d'Oxford, au collège d'étudiantes de Lady Margaret Hall, ouvert aux congrès pendant les vacances d'été, Frank Buchman parlait de révolution.

« Le Groupe d'Oxford est une révolution chrétienne pour un christianisme dynamique. Pour répondre à une passion, il faut une autre passion. Pour répondre à une révolution, il faut une autre révolution ; elle intervient dans la nature humaine. »

Il y avait là des gens de tous pays, de toutes races, de toutes classes. Parmi les étudiants, on trouvait de futurs ecclésiastiques ou diplomates, des descendants de lords, un champion de motocyclette – bref un mélange des plus inattendus de jeunes dont la vie avait été transformée. La vague de changements était telle à ce moment-là à Oxford qu'on entendit un prédicateur rendre grâce en chaire pour l'illumination que connaissait l'Université, dont la fameuse devise était *Deo illuminatio mea*. L'Hôtel de Ville offrit ses salles pour des conférences internationales. Là, mon mari fit en public des excuses à un Allemand pour son ressentiment contre son pays. Ce premier pas, qui lui coûta beaucoup, allait avoir des prolongements imprévisibles à l'époque.

Au cours d'une promenade dans les jardins d'un des collèges avec Mme von Cramon, née Richthofen, parente du célèbre aviateur allemand, celle-ci émit une pensée qui me surprit :

« Il faut donner sa vie pour son pays, mais aussi pour ses ennemis. C'est ce que faisaient les premiers chrétiens. Le diacre Etienne, en mourant, pria pour ceux qui le lapidaient, plutôt que pour ses amis, qu'il savait entre les mains de Dieu. Plus tard, dit-elle, les chrétiens se crurent obligés de défendre des vérités et des opinions. Cette attitude aboutit à des siècles de guerre, même entre chrétiens. Les apôtres mouraient martyrs et laissaient à Dieu le soin de défendre le petit troupeau de l'Eglise. » Cette pensée, qui me frappa, devait m'être d'un puissant secours durant l'invasion allemande en 1940.

Quelques mois plus tard, Carl Hambro, président du Parlement norvégien, invita Frank Buchman à venir dans son pays. Celui-ci accepta et demanda à une trentaine de personnes de l'accompagner, parmi lesquelles se trouvait mon mari, qu'enchantait cette perspective d'expédition à l'étranger.

En novembre 1934, 120 personnalités scandinaves étaient invitées par M. Hambro à une conférence de dix jours dans une station de montagne, à Hösbjör. Mille deux cents vinrent en fait.

Certains journalistes étaient du nombre, notamment Fredrik Ramm, qui était connu en Norvège pour avoir survolé le pôle Nord avec Amundsen. Il était précisé dans l'invitation que les personnes invitées devaient rester jusqu'à la fin de la conférence avant de communiquer leurs impressions à la presse. Le sujet ne l'intéressait pas particulièrement, mais l'invitation d'un premier ministre méritant d'être prise en considération, le journaliste norvégien s'était donc décidé à venir. Il ne tarda pas à être profondément ébranlé. Il haïssait les Danois qui, à la Cour internationale de Justice à La Haye, avaient eu gain de cause au sujet des pêcheries du Groenland revendiquées par les deux pays. La virulence de ses articles quotidiens contre le Danemark, publiés par le *Morgen Bladet* l'avait rendu populaire. « Cette haine, reconnut-il un jour,

m'avait empoisonné l'esprit. » Il présenta ensuite ses excuses, par radio, à tout le peuple danois.

Un autre invité très en vue était un écrivain agnostique, Ronald Fangen. Craignant de trouver le temps long pendant ces dix jours, il avait apporté un roman et deux bouteilles de whisky. Il n'y toucha même pas. Transformé par ce qu'il entendit à la conférence, il écrivit ensuite un livre, *Une Révolution dans la Chrétienté*, qui devait avoir un grand retentissement dans le pays. Ronald Fangen et Fredrik Ramm devinrent, plus tard, des héros de la Résistance. Après deux ans de détention en Allemagne dans les cachots de la Gestapo, Fredrik Ramm, reconduit mourant dans son pays, s'éteindra à la frontière danoise, dans la ville même où il avait fait ses excuses au peuple danois.

Dix ans plus tard, l'évêque de Trondhjem affirmera que le fondement de la résistance unanime opposée au nazisme dans son pays avait été posé à Hösbjör : « La première visite du Groupe d'Oxford en Norvège, devait-il déclarer, a été une intervention de la Providence dans l'Histoire. »

Robert revint enflammé par cette révolution qui réconciliait les hommes et les peuples.

De Hösbjör, cet esprit gagna la Norvège, puis le Danemark. En mars 1935, Frank Buchman fut invité à Copenhague et j'eus le privilège de faire partie de l'équipe qui l'accompagnait.

La « Venise du Nord » m'apparut comme une ville ravissante, élégante et raffinée. Les Danois, gens charmants, savent offrir une hospitalité exquise ; mais, comme les Français, ils ont vécu depuis des années sous l'influence d'une philosophie athée : 90% de la population, nous disait-on, ne mettait plus les pieds à l'église. Les organisateurs espéraient un « réveil religieux », Frank Buchman leur apporta une révolution.

Le dimanche suivant avait lieu la grande manifestation pour laquelle nous étions venus. J'entrai dans une église ; on y faisait queue jusque dans la rue pour entendre l'écrivain Ronald Fangen qui, monté en chaire, captiva l'attention des fidèles. Je me demandais ce qui se passerait à Paris si, à l'église de la Madeleine, un acteur du boulevard ou un écrivain athée racontait la transformation spirituelle survenue dans sa vie. C'est pourtant ainsi que, du temps des apôtres, devaient se passer les réunions des premiers chrétiens.

A la fin de mon séjour à Copenhague, j'invitai à dîner dans mon hôtel une dame rencontrée chez des amis. On m'avait dit qu'elle avait eu une vie très difficile, son mari, un homme politique en vue, l'ayant non seulement trompée mais publiquement accablée d'humiliations. Après dîner, je lui proposai une tasse de café.

« Oh non, dit-elle. J'ai perdu le sommeil depuis des années, à la suite de tout ce que j'ai traversé. On vous en a peut-être parlé.

– C'est vrai, et je me rends compte de ce que vous avez souffert. Cela doit vous être bien dur de pardonner à votre mari.

– Que voulez-vous, me dit-elle, je n'y pense plus.

– Et la femme ? risquai-je.

– Ah ça, je ne lui pardonnerai jamais. Vous ne pouvez pas me le demander.

– Bien sûr que non : de quel droit le ferais-je ? Mais il me semble que c'est Jésus-Christ qui nous le demande.

– Non, me dit-elle, ce n'est pas dans l'Évangile.

– Vraiment ? Et dans le *Notre Père* ?...

– Je saute la phrase, » répondit-elle.

Je fus saisie par cette honnêteté. Elle me fit prendre conscience que j'avais continué tranquillement à dire cette

prière en entier malgré mes ressentiments contre les Allemands. Il y eut un long silence. Nous pensions tout bas.

Finalement je lui demandai :

« Voulez-vous que nous essayions d'écouter ce que Dieu veut, et puis que nous disions le *Notre Père* ? » Nous le récitâmes ensemble à haute voix. Son ton s'était adouci et elle ne sauta pas la demande du pardon.

Le lendemain, elle me téléphona :

« J'ai dormi toute la nuit, me dit-elle simplement. Merci. »

En juin 1936, Frank Buchman me télégraphia de Londres pour m'inviter à prendre part, avec une équipe européenne, à une campagne qui devait avoir lieu pendant six semaines aux Etats-Unis. Il me proposait de le rejoindre quatre jours plus tard à Cherbourg, où son bateau, l'*Europa*, devait faire escale. Un voyage en Amérique n'était pas chose courante à cette époque. La traversée durait six jours et il ne m'était jamais venu à l'esprit de me lancer dans pareille aventure.

Trois raisons majeures semblaient rendre mon départ et mon absence impossibles : d'abord, un comité de la Croix-Rouge de Boulogne, ensuite une vente de charité dont j'étais responsable, et enfin un grand bal où je devais mener ma fille Christiane. Sa marraine, Mlle Suzanne Lhomme, venait justement déjeuner ce jour-là. Elle avait un esprit pratique, beaucoup d'imagination, et nous proposa de me remplacer dans ces trois obligations. Elle faisait tellement partie de la famille qu'elle vint loger à Boulogne et, avec le plein accord de mon mari, tout fut réglé. Je n'avais plus qu'à m'occuper de mes visas.

Le plus gros obstacle était l'opposition presque certaine de ma mère, encore très éprouvée par la mort de mon père.

Elle devait revenir le lendemain du Midi et je n'avais pu la préparer à ce coup de théâtre. Ma mère avait été sous les ordres de Mlle Lhomme à l'hôpital de Divonne au début de la guerre, et bien qu'elle eût pu être sa mère, elle prenait ses avis en considération. Ce fut donc Suzanne Lhomme qui m'aida à faire face à l'orage prévu ; elle convainquit si bien ma mère de tous les avantages de cette occasion exceptionnelle que celle-ci céda et m'accompagna même à la gare au départ du train transatlantique.

La Providence m'avait enlevé tous les obstacles matériels, mais ne m'avait pas épargné la bataille contre ma peur – car je craignais beaucoup ma mère.

Assise dans le train de Cherbourg, je croyais rêver, le cœur débordant de reconnaissance pour cette aventure imprévue.

L'*Europa*, de la Hamburg-Amerika Linie, était un magnifique bateau (je crois me souvenir qu'il a été coulé pendant la guerre). C'était la première fois que je pénétrais dans un grand transatlantique ; mais n'ayant pas le pied marin, je restai au fond de la cabine.

Le sixième jour, à l'aube, quand le bateau entra dans les eaux calmes qui bordent Long Island, je montai sur le pont pour ne pas manquer l'arrivée à New York, que l'on m'avait tant vantée.

Le bateau glissait devant la statue de la Liberté, qui semblait minuscule, du haut du pont d'un si grand paquebot ; et je fus saisie par la beauté du spectacle qu'on devinait dans les brumes de l'aurore : la presque île de Manhattan, émergeant de loin, paraissait s'avancer, hérissée de centaines de gratte-ciels, semblables à autant de clochers d'églises, comme un immense Mont Saint-Michel. L'impression était grandiose. Depuis, j'ai vu les célèbres rades de Hong-Kong et Rio de

Janeiro, mais jamais je n'oublierai la silhouette de Manhattan dans la brume de l'aube.

Beaucoup d'amis nous attendaient sur le quai. Les journalistes montaient à bord pour interviewer Frank Buchman et son équipe. La police vérifiait les passeports et je fus étonnée d'avoir à signer un papier assurant que je n'avais pas l'intention de renverser le gouvernement ni d'assassiner le Président de la République ! Ce fut ma première surprise en arrivant aux Etats-Unis.

La gare centrale me déconcerta par son calme, on n'entendait pas de bruit de trains, ceux-ci, électriés, circulant sous terre ; tout le monde parlait doucement, sans se bousculer, et en entrant dans le grand hall, quel ne fut pas mon étonnement d'entendre un orgue électrique jouer *la Mort d'Yseult* ! Ce fut ma deuxième surprise.

Dans les encombrements des rues de New York, les rapports entre conducteurs m'étonnèrent. Aucun chauffeur de taxi n'insultait son voisin, personne ne semblait pressé ; cette courtoisie surprenait agréablement quand on arrivait de Paris.

Ce qui me frappa surtout aux Etats-Unis, c'était la gaieté, la chaleur et la spontanéité de l'hospitalité américaine. On se sentait partout en famille, tout était simple mais infiniment soigné et raffiné. C'est ce soin dans les détails que Frank Buchman voulait apporter au sein des équipes qu'il avait formées dans chaque pays.

Dans une de ces ravissantes propriétés autour de New York, je fis la connaissance de certains des premiers compagnons de Frank et retrouvai aussi des amis connus en Europe, tel Loudon Hamilton.

J'étais fréquemment invitée à des déjeuners de dames, où j'avais l'occasion de prendre la parole et de rencontrer de nombreuses personnalités.

Comme les messieurs ne déjeunent jamais à la maison,

mais dans leur club du quartier des affaires de Wall Street, les dames ont des « hen-parties », c'est-à-dire des déjeuners de dames seules, dans leurs clubs ou chez elles. A cette époque, toutes les femmes portaient des chapeaux, et ces dames rivalisaient d'élégances parisiennes de chez Caroline Reboux et autres grandes modistes. Ce qui m'étonna, c'est que la maîtresse de maison était également en chapeau, bien qu'elle ne fût pas sortie de chez elle.

Pendant ce premier séjour, je ne remarquai pas de lutte de classes comme en Europe. On ne discernait pas encore la violence du problème noir dans le Nord des Etats-Unis. Il régnait une sorte de fraternité entre Américains de naissance, quelle que fût leur classe sociale. Au cours des séjours suivants que je fis en Amérique, je sentis que l'argent commençait à créer des fissures, alors qu'à l'arrivée sur le Nouveau Continent en 1770 les Pères fondateurs avaient eu égalité dans un effort et un but communs – la lutte pour la vie, et non pour le profit.

Une grande assemblée était prévue à Stockbridge, et Frank Buchman y emmena toute son équipe. Nous voilà donc tous partis pour la Nouvelle-Angleterre, dans les Berkshire Hills, charmant pays aux valonnements riants et boisés, qui rappellent les collines anglaises ou normandes.

Dans les petites villes de style colonial, les maisons ne sont pas entourées de grilles ou de murs. La bande de gazon qui les sépare de la rue est soigneusement tondue par le propriétaire. Parfois les habitations sont éparées dans de grands parcs, sans aucune clôture. Tout paraît être à tous, sans méfiance pour le voisin. Cela change des petites maisons de la banlieue parisienne où le propriétaire commence par bâtir un mur avant de construire sa maison.

La Nouvelle-Angleterre est renommée pour la beauté des oïmes qui bordent ses routes. A travers ces arbres immenses, on aperçoit les maisons de bois de la fin du XVIII^e siècle peintes en blanc ou en rouge et disséminées dans la nature. Tout respire le soin et la simplicité, l'indépendance et le respect de la liberté d'autrui.

L'assemblée de Stockbridge se tenait en plein air. Elle débuta par un cortège qui reconstituait les principaux événements historiques des Etats-Unis :

Dans la première voiture se tenait debout, en grand costume de guerre, Uhm Pa Tuth, l'authentique chef de cette tribu des Mohicans dont les exploits avaient passionné mon enfance. Les Mohicans vivaient depuis des siècles dans la région de Stockbridge. Uhm Pa Tuth avait grand air. C'était un ami de Frank Buchman lequel avait, deux ans plus tôt, été proclamé « frère de sang » de la tribu des Indiens Stoney à Banff, sous le nom de A-Wo-Zan-Zan Tonga (Grande Lumière dans les Ténèbres).

Suivait une vicille diligence dans laquelle deux personnalités représentaient Jonathan Edwards et John Sargeant, pionniers de la vie intellectuelle en Amérique et fondateurs de l'Université de Princeton.

Les chariots bâchés, remplis de familles de l'Ouest, évoquaient les pionniers du Far West dans la marche vers l'or.

Ensuite venaient des généraux anglais et américains de la guerre de 1914, marchant côte à côte, suivis d'hommes d'affaires, d'ouvriers et de paysans, puis de 48 jeunes portant les drapeaux des 48 Etats de la Fédération.

Pour symboliser Paul Revere, le héros national qui, à cheval, par une nuit d'avril 1775, avait donné l'alerte à l'arrivée des troupes anglaises, un avion sillonnait le ciel avec une banderole portant ces mots: « America, awake ! » (Amérique, réveille-toi !), thème de la conférence.

« Le Groupe d'Oxford est une révolution chrétienne qui vise à reconstruire le monde », proclama Frank Buchman, comme il l'avait fait en 1930 en Angleterre. « Il n'a rien à voir avec la politique – et cependant il a tout à faire avec elle, dit-il. Il représente en effet une révolution dans toute politique et signifie que Dieu devient le maître, non seulement des programmes, mais des hommes politiques. La sécurité de l'Amérique réside dans l'autorité de Dieu. Sa destinée dépend de vous et de moi. »

De nombreuses personnes prirent la parole et, comme seule Française, je dus en faire autant devant les haut-parleurs et sous le feu des caméras. C'était la première fois que je parlais en public et je me sentais comme un naufragé qui va couler.

Plus tard, dans je ne sais quelle ville, cherchant avec une amie un refuge contre la chaleur dans un cinéma climatisé, quelle ne fut pas mon horreur de voir paraître aux Actualités ma figure en gros plan, bouche grande ouverte, articulant d'une voix tonitruante ! Je pouvais seulement espérer que cette émission n'avait pas franchi l'océan... si ma mère m'avait vue !

L'Amérique était en pleine fièvre électorale et Frank, toujours désireux de nous former à comprendre les mœurs de tous les pays, eut la gentillesse de nous procurer des cartes pour la Convention républicaine de Cleveland.

Je m'attendais à une conférence solennelle, très au-dessus de ma portée, et arrivai au milieu d'une kermesse avec cortèges, grosses caisses et confettis. Quand on pense aux luttes politiques en France, on a peine à comprendre qu'une élection présidentielle puisse se préparer dans la gaieté d'une fête foraine.

A Washington, Frank m'emmena chez Mme Roosevelt mère, charmante vieille dame, mère du président. On accé-

daît à la maison et dans les couloirs par des plans inclinés, ce qui permettait au président infirme de se rendre chez sa mère en fauteuil roulant.

La Journée des Mères se préparait et, le jour venu, j'eus le privilège de parler aux côtés de Mme Roosevelt à la radio et de donner, comme Française, le message que Frank Buchman voulait transmettre aux mères de tous les pays pour affirmer le rôle essentiel de la famille dans la vie de la nation.

A la fin de notre séjour, un grand meeting fut organisé au Metropolitan Opera de New York, salle immense à cinq étages. Comme il était impensable d'avoir des micros dans ce temple de la musique, Frank avait formé toute son équipe à parler en public sans l'aide de haut-parleurs. Chacun devait donner un message court et bien préparé. Il insistait pour qu'on en comprenne chaque mot. « Quand vous parlez, nous disait-il, adressez-vous aux personnes des derniers rangs de la salle : votre voix portera au loin, sans effort. »

J'avais le désir, avant de rentrer en Europe, de rendre visite au Dr Alexis Carrel. Nous avons eu, ma mère et moi, le privilège de faire en 1917 un stage sous ses ordres à son hôpital de Compiègne où avec Lecomte du Noüy, il soignait les blessés par la méthode de Dakin.

Un soir, Carrel nous avait raconté comment, vers 1905, il s'était offert comme jeune médecin pour accompagner à Lourdes une malade de l'hôpital de Lyon atteinte depuis longtemps d'une péritonite tuberculeuse. Etendue sur un brancard dans la grotte, elle semblait approcher de sa fin. « Soudain, nous avait-il raconté, je crus apercevoir un changement sur le visage de la malade. Je l'observai de plus près et, sortant un crayon, je notai les observations sur la manchette empesée de ma chemise. La transformation était visible. La pâleur disparaissait et au bout de quelque temps elle se redressa et se déclara guérie. »

Par le rapport qu'il avait fait à son retour à Lyon, Carrel, bien qu'il ne fût pas croyant, avait soulevé contre lui toutes les autorités de la Faculté. Le sectarisme de l'époque était tel qu'il ne lui fut plus possible d'exercer en France. Il fut accueilli à l'Institut Rockefeller à New York en 1906. Ses découvertes sur la culture artificielle des tissus lui valurent le prix Nobel en 1912, et le grand public le découvrit en lisant *L'Homme, cet inconnu*.

Un ami américain, Jim Newton, qui le connaissait bien, eut l'obligeance de me conduire chez lui. Carrel me reconnut et nous parlâmes de la guerre, de la victoire et de la situation présente. Je lui dis comment et pourquoi j'étais venue en Amérique et lui parlai du travail de Frank Buchman dans le monde. Il m'écouta, puis après un moment : « Trop tard, dit-il, vous arrivez trop tard. » Je ne pus pas le convaincre.

Je ne le revis plus. Et j'appris par la suite qu'il avait repris du travail en France à la déclaration de la seconde guerre mondiale ; mais ses ennemis n'avaient pas désarmé. Il était devenu croyant, comme en témoigne son magnifique livre sur la prière ; mais il ne croyait plus en l'homme. Retiré en Bretagne, il devait y mourir en 1944.

J'eus encore la joie de pouvoir rendre visite à de charmants vieux amis de mes parents, Monsieur et Madame Robert Bliss, anciens diplomates. Ils habitaient une superbe propriété à Dunbarton Oaks, dont ils avaient fait don à l'Etat pour en faire un Centre de rencontres intellectuelles. J'admirais la générosité des Américains qui lèguent leurs biens de leur vivant dans un but de progrès universel.

A Washington, alors que je descendais un jour avec Frank Buchman la Massachussets Avenue où se trouvaient toutes les ambassades, il me dit :

« Il nous faudrait une ambassade dans chaque capitale

pour que les responsables des affaires publiques puissent se rencontrer sur un terrain neutre afin de résoudre les problèmes des nations dans un esprit nouveau. »

Cette idée me parut extravagante et très différente de notre habituelle manière de parcourir le monde. Elle devait germer douze ans plus tard à Paris d'une façon que j'étais à cent lieues d'imaginer alors !

Le retour d'Amérique se fit en juillet à bord du *Bremen*, frère jumeau de l'*Europa*. A l'approche des côtes anglaises, on perçoit de loin le parfum de la terre et de la végétation, et cela surprend après l'Amérique, où les odeurs sont atténuées et où les fruits ont moins de goût et les fleurs moins de parfum qu'en Europe.

Très enrichie par ce voyage, ce fut avec joie que je retrouvai Robert, la famille et les amis.

En Europe, l'horizon politique s'assombrissait de tous côtés. Le chancelier d'Autriche Dollfuss avait été assassiné par les nazis. Hitler était acclamé par l'immense majorité des Allemands. Son livre *Mein Kampf*, écrit en prison, enthousiasmait son peuple. Ses discours et son magnétisme personnel galvanisaient les masses. En Italie, Mussolini était au pouvoir et les touristes constataient l'exactitude des trains et l'absence de mendiants.

En été, la guerre civile éclatait en Espagne. C'était l'affrontement des dictatures. Derrière les combattants communistes, nazis et fascistes, chaque pays y expérimentait ses armements. Les églises étaient brûlées et les religieuses massacrées. Le feu qui couvait depuis la révolution russe de 1917 éclatait comme un incendie de forêt dans le choc de la révolution et des contre-révolutions allemande et italienne.

Frank Buchman, de retour d'Amérique, sentait l'urgence de l'heure : « Beaucoup d'entre nous ne se rendent pas compte de la vitesse avec laquelle les événements se précipitent. » De Londres, il s'adressa à son pays par la radio en août 1936 :

« Quel que soit le côté qui l'emporte dans la guerre, l'élément humain demeurera. La guerre n'offre aucune solution à la méfiance, à la jalousie, à la sensualité, à la peur. Les problèmes des pays du monde restent inchangés parce que le problème essentiel – la nature humaine – reste sans solution. Tant que nous ne nous attaquerons pas à la nature humaine, totalement, radicalement, à l'échelle nationale, les peuples continueront fatalement à suivre la route historique qui mène à la violence et à la destruction. »

Faisant allusion aux nouvelles d'Espagne qu'on lisait alors dans les journaux, il poursuivait : « La seule réponse aux églises en flammes, c'est une nouvelle flamme dans l'Eglise... La tâche sera accomplie non par un seul homme, mais par des groupes de gens qui auront appris à travailler ensemble sous la direction de Dieu. »

En Suisse et en France, le travail du Groupe d'Oxford s'était beaucoup développé. Il y eut en Alsace deux grandes réunions dans les hôtels des Trois-Epis, en 1935 et 1936. Elles secouèrent l'Alsace et on entrevoyait la naissance d'un esprit nouveau. Cet élan fut arrêté l'année suivante par l'opposition des autorités ecclésiastiques alsaciennes.

Nous étions déçus, mais non découragés : quelque chose nous disait que ce coup d'arrêt était providentiel. Les événements nous ont montré comment Dieu poursuit souvent Son œuvre malgré tous les obstacles, en les utilisant.

En effet, le Groupe d'Oxford tel qu'il se développait alors en Alsace aurait été un mouvement religieux plutôt que l'amorce d'une révolution capable de faire face à l'immense mutation qui s'annonçait pour la fin du XX^e siècle.

Il fallait apprendre l'art difficile de « désapprendre » et de marcher à travers le désert. Au lieu de pleurer sur la perte de ce qui nous semble être immuable, mieux vaut se dire avec Bossuet : « Quand Dieu efface, c'est qu'Il se prépare à écrire. »

En 1937, Frank Buchman m'invita à le rejoindre à Vienne, où j'avais passé mon enfance et où il pensait que j'avais encore quelques amis que je pourrais lui faire connaître. Il avait été appelé par un diplomate hollandais, M. Jan de Bordes, que j'avais rencontré à Oxford en 1933 et qui siégeait à une Commission financière internationale. Frank avait saisi cette occasion pour voir si l'Autriche pouvait être encore préservée de la tyrannie et du paganisme nazi.

Jan de Bordes avait préparé des rendez-vous. Je revis, après trente années, d'anciens amis, et amenai Frank Buchman chez la Princesse Oettingen, fille de la Princesse Metternich. Elle avait déjà rencontré Frank Buchman et était très intéressée par son action, qu'elle évaluait en termes de politique sans comprendre qu'il s'agissait d'une révolution morale et spirituelle. Il en était de même de la Princesse Starenberg, mère d'un jeune leader politique. Toutes sortes de personnes et d'idéologies circulaient à Vienne. Un soir, au restaurant où nous mangions, Ciano, le gendre de Mussolini, arriva avec sa suite. Son entrée, assez théâtrale, nous fit mauvaise impression. On sentait partout les vautours qui se rassemblaient autour de l'Autriche mourante.

La Hongrie et la Bohême étant devenues des pays indépendants par le Traité de Versailles, il ne restait guère à l'Autriche pour vivre que le ski et la musique de Mozart. Il était facile à Hitler de convaincre ce pays qu'il sortirait de la

misère en retournant dans le sein de l'Empire de Charlemagne qu'il prétendait incarner.

Tout le monde se berçait d'illusions et de faux espoirs, la brillante vie mondaine et diplomatique continuait. Frank fut invité à une grande soirée à Schönbrunn, et je l'accompagnai. Comme enfant, je n'avais naturellement jamais pénétré à la Cour et cela m'amusa beaucoup de parcourir toutes les salles et d'assister à une fête officielle, qui, d'ailleurs, avait encore grand air.

A Budapest, Frank m'amena à une réception de gala donnée au palais royal de Bude en l'honneur du Comte Ciano. J'y retrouvai mon meilleur ami d'enfance, le Marquis Alfons Pallavicini qui, avant mon retour en France, donna pour moi un grand dîner au Jockey Club. Que de joyeux souvenirs nous avons évoqués ! J'étais fêtée, je me laissais griser par l'évocation du passé et en oubliais le présent. Pourtant, depuis les jours de notre enfance, tout un monde s'était déjà écroulé avec la chute des Habsbourg...

Je me rendais vaguement compte que je m'adonnais au plaisir de ces revoirs sans rien tenter qui puisse ramener mes anciens amis à la menaçante réalité. Sur le quai de la gare, je remerciai Frank de ce séjour, en m'excusant, un peu légèrement, de n'en avoir pas fait davantage. Il ne répondit rien, mais me remit une lettre « à lire dans le train ».

C'était la lettre la plus sévère et la plus clairvoyante que j'aie reçue de ma vie. Il me disait que jamais je ne contribuerais à refaire le monde sans que cela me coûte, et la lettre se terminait par ces mots : « Diane is not dead. »

J'en étais malade dans le train. J'attrapai la grippe en arrivant à Paris et passai la nuit de Noël dans mon lit, à pleurer. « Diane n'est pas morte. » Ces mots me revenaient sans cesse à l'esprit. Le « MOI » avec sa volonté propre, ses vanités et ses lâchetés se refusait toujours à mourir. Considérant ce que

je me figurais être et constatant ce que j'avais été, comme l'apôtre Pierre je « pleurai amèrement », et je passai là le Noël le plus réel de ma vie, seule devant la pauvreté de la Crèche.

Cette même absence de courage caractérisait l'attitude des gouvernants et des peuples. Malgré l'assassinat révoltant du Chancelier Dollfuss par les nazis et la persécution des Juifs, aucun pays n'avait le courage d'élever la voix et de lutter.

La Petite Entente s'était effondrée après l'assassinat du Roi Alexandre de Serbie et de M. Barthou à Marseille ; la Pologne s'était détachée des Alliés après la mort du Maréchal Pilsudski, et Hitler se sentait libre de passer à l'attaque.

Le Front populaire amené par les élections de 1936 promettait sur les affiches « le Pain, la Paix, la Liberté ». Il apportait d'excellentes réformes comme les congés payés, les assurances sociales et la journée de huit heures, mais c'était une illusion de penser que les améliorations matérielles sans transformation morale arriveraient à créer une société nouvelle. Tout le pays voulait une existence facile sans en payer le prix. Il y avait partout en Europe une conspiration du silence pour fermer les yeux et vivre en paix.

Hitler franchit le Rhin sans être inquiété et fortifia ses frontières. L'Angleterre ne soutint pas la France, qui se contentait de construire la Ligne Maginot, endormant dans une fausse sécurité les descendants de ceux qui avaient, par leur sacrifice, sauvé la France à Verdun.

Plus tard Hitler dit que si la France avait mobilisé il se serait suicidé.

Mais l'Histoire suivait son cours...

Frank Buchman, lui, continuait la lutte.

En 1938, l'Autriche fut envahie sans résistance. Tous les pays réarmaient militairement. Buchman sentait le besoin d'un réarmement plus profond. Il devait décrire douze ans plus tard les circonstances dans lesquelles l'idée d'un *réarmement moral* lui était venue :

« Je me promenais dans les bois de la Forêt-Noire à Freudenstadt. Le monde était au bord de l'abîme. Alors que je marchais, une pensée me revenait sans cesse : un réarmement moral et spirituel, un réarmement moral et spirituel ! Le prochain grand mouvement dans le monde sera un réarmement moral dans tous les pays. »

Le 4 juin 1938, jour où il fêtait ses soixante ans, Frank Buchman lança son appel à un Réarmement moral. Il choisit pour le faire la mairie londonnienne de East Ham, berceau du mouvement ouvrier britannique.

« L'hostilité s'accumule entre les peuples, entre les classes, entre Capital et Travail, dit-il. Y a-t-il un remède pour l'individu et la nation ? Ce remède serait-il un retour à ces vérités si simples que nous avons apprises sur les genoux de notre mère, que nous avons souvent oubliées ou négligées : l'honnêteté, la pureté, le désintéressement et l'amour... La crise est essentiellement d'ordre moral : il faut que les nations réarment moralement. »

Frank Buchman convoqua une assemblée internationale à Interlaken en Suisse, le 1^{er} septembre 1938. Venant d'Alsace, nous y allâmes en auto, Robert, Christiane et moi, en traversant le Pays de Bade. On voyait partout des tranchées et des fortifications. Les routes de montagne étaient gardées militairement et on n'était pas autorisé à descendre de voiture. Cela nous rappelait juillet 1914, quand les Allemands préparaient ouvertement la guerre. Nous arrivâmes à Interlaken, le cœur serré par ce que nous avions vu.

Les hôtels étaient bondés des délégués venus de divers pays, sauf les Allemands, dont certains étaient déjà sous la surveillance de la police. Nous retrouvions beaucoup d'amis qui devaient devenir plus tard l'armature et parfois les martyrs de l'esprit de résistance dont la fidélité soutiendrait l'Europe et l'Angleterre pendant les années d'épreuve.

« L'humanité est à la croisée des chemins, dit Frank Buchman. Il faut écouter la voix de Dieu ou entendre celle des canons. »

Peu après la rencontre mondiale d'Interlaken, Frank fut invité à Genève à un déjeuner donné en son honneur par M. Carl Hambro, chef du gouvernement norvégien et président de la Société des Nations.

Profondément conscient de l'influence que le Réarmement moral avait eue sur son pays, M. Hambro présenta son invité en ces termes à ses collègues :

« Nous sommes quelques délégués de la Société des Nations qui vous avons invités à rencontrer ici le Dr Buchman et certains de ses collaborateurs. Si nous l'avons fait, c'est que nous sentons qu'en cette heure d'anxiété et de peur, il est essentiel de retrouver espoir, foi et force. Nous avons l'impression que ces hommes ont obtenu des résultats fondamentaux là où nous n'avons connu que des échecs. Ils ont créé une fraternité par-dessus toutes les différences de nationalités et de doctrines politiques. Ils ont créé cette paix que nous cherchons en vain depuis des années... »

Ces germes de paix étaient hélas à peine semés !...

En septembre 1938, la tension internationale grandissait et les pays se préparaient à mobiliser. Nous rentrâmes en hâte en Alsace pour le baptême de notre petit-fils Christian dans l'église de Jebsheim. Son parrain, notre fils François, attaché à l'Ambassade de France à Londres, était arrivé d'urgence en avion. Le village était en fête, mais les festivités furent

réduites à un vin d'honneur, tous les cultivateurs allant présenter leurs chevaux à la réquisition.

Le baptême devait être suivi d'une réception donnée par ma mère à Schoppenwihr. Mais seuls les Colmariens et les plus proches voisins osèrent s'éloigner de chez eux, toute la famille et les amis du Bas-Rhin étant pris par les préparatifs de la mobilisation.

Un des rares convives fut le Dr Wohringer, psychiatre de l'hôpital de Colmar. La conversation roulait, naturellement, sur les événements et sur Hitler. « A l'entendre rugir contre Benès, on croirait un fou, disait ma mère.

– Mais c'est qu'il est réellement fou, répondit le Dr Wohringer. Il a même été soigné en clinique; il est paranoïaque et rien ne peut le faire revenir sur son obsession de la grandeur germanique qu'il croit incarner. Si la guerre doit ne pas lui être favorable, il lui sera impossible de reculer; il entraînera son pays dans l'abîme et s'y jettera avec lui comme dans le *Crépuscule des Dieux*. »

Nous devons souvent repenser à cette conversation au cours de la guerre.

François craignait qu'à Munich la France et l'Angleterre ne cèdent. Le soir de la « journée de Munich », il dit simplement : « Le sort en est jeté. Je laisserai ma peau dans les Flandres. »

Dans mon for intérieur, j'espérais que tout s'arrangerait ; je ne voulais pas regarder en face combien il était honteux pour nous d'éviter la guerre en sacrifiant nos alliés de Bohême et de Pologne. Mon père, mort en 1935, n'était plus là pour voir cette défaite morale et politique. Nous restâmes encore quelque temps avec ma mère pendant ce magnifique automne et nous rentrâmes tous à Paris pour commencer la nouvelle année, avec appréhension.

Hitler entra à Prague le 15 mars 1939. Personne ne bougea...

C'était le jour du mariage de Christiane. Notre cœur était rempli d'angoisse à tous les points de vue, pour l'avenir du pays et celui de nos enfants.

Les nuages s'étaient accumulés dans notre famille : l'affaire franco-belge dont mon mari s'occupait passait par une crise grave. Certains avoirs ayant été bloqués en Allemagne, la Compagnie ne put faire face à la situation et Robert, comme administrateur, dut liquider à peu près toute sa fortune.

Il nous restait la maison de Boulogne. Elle avait certainement pris de la valeur depuis son achat et ses agrandissements, et je pensais que Robert pourrait la vendre, malgré tous les beaux souvenirs que nous y avions : nos trois enfants y avaient terminé leurs études ; Jean avait fini l'Ecole Centrale. Et je revoyais aussi cet après-midi (dont je me souviendrai toujours) où nous attendions avec ma mère le résultat du Concours diplomatique, quand François rentra et nous annonça qu'il était reçu premier.

Mais l'évocation de ces belles années ne résistait pas aux angoisses des nuits d'insomnie. Je n'avais plus qu'une idée : vendre cette maison, trouver un petit logement, nos enfants étant au loin, et recommencer notre vie avec la tâche à laquelle nous nous sentions appelés.

Robert n'approuva pas cette idée.

« Cette maison a une destinée. Je ne veux pas la vendre. Il faut la louer. » Et il entreprit aussitôt des démarches. Deux locataires se présentèrent : un Belge et un Français. Après avoir réfléchi et remis avec confiance notre avenir entre les mains de la Providence, Robert choisit le Français, M. de Peyrecave. Au cours de la guerre, celui-ci allait devenir directeur des usines Renault, ce qui sauva la maison de la réquisition par les Allemands.

En hâte on vida la maison ; on déménagea les meubles et les livres dans un grand sous-sol qui avait déjà servi de garde-meubles pour des amis.

Entre-temps, Frank, au courant de notre situation, nous invita à venir le rejoindre pour un an en Amérique. Il comptait sur nous Français pour éveiller ses compatriotes à leurs responsabilités vis-à-vis de l'Europe. Sa bonté nous toucha profondément : nous avons tout perdu, mais nous avons encore quelque chose à donner.

En attendant le départ, Suzanne Lhomme nous offrit l'hospitalité chez elle, place de la Madeleine, pendant quelques jours, pour terminer nos préparatifs de voyage et nous changer les idées.

Au moment de descendre nos valises dans le taxi, la radio et les vendeurs de journaux nous apprirent que le *Paris* de la Transat sur lequel nous devions voyager était en feu et brûlait en rade du Havre. Quelques jours après, nous nous embarquions sur le *Champlain*. Ce navire était un peu plus lent, mais une mer d'huile fit de cette traversée un voyage apaisant.

Une page de notre vie était tournée et nous reprenions la lutte.

CHAPITRE 6

« DIESEN VOGEL LASSEN WIR NICHT LOS »

Frank Buchman était déjà en Amérique avec environ 130 personnes. L'exposition de New York battait son plein ; nul ici ne semblait se soucier de la gravité de l'heure. « L'Europe, pensait-on, est si souvent en guerre – et de toute façon cela ne regarde pas l'Amérique ! »

Le malheur des peuples est fait de tout ce que les hommes comprennent trop tard ; aussi Frank essayait-il d'éveiller son pays à ses responsabilités. « L'avenir, disait-il, dépend non seulement de ce que quelques hommes en Europe pourront décider de faire, mais de ce qu'un million d'hommes en Amérique décideront d'être. »

Le 4 juin 1939, par une de ces chaleurs dont Washington a le secret, Frank Buchman ouvrit sa campagne de réarmement moral au Constitution Hall, devant des membres du gouvernement, des diplomates et une salle bondée. Le sénateur Harry Truman y lut un message du président Roosevelt, celui de 240 parlementaires britanniques, et de membres des gouvernements de divers pays.

Sur l'estrade, Frank était comme d'habitude entouré de toute son équipe. Personne ne s'épongeait ni ne se servait de son programme pour s'éventer. Cette discipline frappa bon nombre d'assistants. Malheureusement, Robert prit un chaud et froid. Il évita de justesse une pneumonie et ne put accompagner l'équipe qui traversait le continent en autocar avec arrêt dans toutes les villes, pour atteindre finalement la côte ouest où une grande rencontre était prévue à l'Expo-

sition de San Francisco. Nous devons la rejoindre un mois plus tard, directement par chemin de fer.

Ce voyage de cinq jours en train avec couchettes n'était pas pénible ; il nous permit de voir l'Amérique et même de nous arrêter pour admirer le Grand Canyon.

Nous retrouvâmes nos amis à Los Angeles, à la manifestation grandiose qu'ils avaient organisée au Hollywood Bowl, Dans cet amphithéâtre naturel et jusque sur les collines avoisinantes s'entassaient plus de trente mille personnes. Près de dix mille n'avaient pu approcher, les routes étant bloquées par les encombrements. Le ciel était balayé par quatre grands faisceaux lumineux qui se voyaient de loin. Ils symbolisaient les quatre critères moraux absolus éclairant le monde.

Ce fut une soirée inoubliable où se retrouvèrent nombre de personnes venues des cinq continents « pour sauver une civilisation en péril ».

« Utopie ! objecteront certains, puisque, comme l'a dit Valéry, les civilisations sont mortelles. » Autant prétendre que la médecine est une utopie puisque les hommes meurent ! Mieux vaut donc croire avec Guillaume d'Orange qu'« il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ».

Avant d'aborder l'étape finale, San Francisco, Frank nous réunit pour quelques jours de formation dans la péninsule de Monterey, les grandes foules et le succès ne le satisfaisaient pas ; ce qu'il voulait, c'est que chacun soit personnellement armé pour la lutte – qu'il sentait inévitable.

La situation en Europe s'aggravait.

François était en poste à l'ambassade de France à Londres et nous avons convenu avec lui qu'il nous télégraphierait par une phrase-code quand les dés seraient jetés. Nous en avons averti Frank. Le 25 août 1939, la dépêche fatidique arriva : « Alfred mourant. » La France avait décidé d'entrer en guerre.

Il nous fallait rentrer dans notre pays. Nous étions plusieurs à traverser l'Atlantique et Frank, ne voulant exposer aucun de ses amis européens à courir des risques inutiles sur un bateau français ou anglais, nous fit partir par avion pour New York et nous retint des places sur un bateau hollandais. (A ce moment, les Pays-Bas, pays neutre, n'étaient pas en guerre.)

Chacun donna le meilleur de lui-même pendant ces dernières vingt-quatre heures. Les adieux furent courts. Il y avait bien des amis, dont Fredrik Ramm, que nous ne devons plus revoir.

Jamais je n'oublierai la beauté de cette dernière vision de la Californie : l'avion prenait de la hauteur en survolant la baie de San Francisco, le soleil se couchait comme une boule de feu sur le Pacifique, et à l'est les éclairs sillonnaient le ciel des Montagnes Rocheuses, d'où montait un gros orage. Je croyais que, l'avion n'étant pas en contact avec la terre, il ne courait aucun danger. Nous passions au-dessus des «Rockies» et la foudre illuminait ce magnifique paysage. Les éclairs coulaient comme des rubans de feu sous l'avion, qui bondissait au milieu des nuages éclairés d'argent. C'était une vraie chevauchée des Walkyries, comme Wagner n'aurait pu la mettre en scène, et je repassais dans ma tête toute la partition, dans l'heureuse confusion de l'enthousiasme artistique et de l'ignorance technique.

La suite du voyage fut moins exaltante. A cette époque, on faisait escale cinq fois entre San Francisco et New York, et les avions n'étaient pas pressurisés comme maintenant. A chaque escale, j'étais plus malade, et à New York il fallut me sortir sur un brancard. Des piqûres me ranimèrent.

Après avoir passé quelques heures à New York chez des amis, nous embarquions le surlendemain avec la famille

Exton, de Londres. La traversée fut très longue, mais calme. C'est en mer qu'on nous annonça la déclaration de guerre et l'invasion de la Pologne. Ces nouvelles provoquèrent bien des émotions parmi les passagers. Apprenant que nous étions plusieurs du Groupe à bord, le capitaine nous demanda d'encourager nos compagnons de voyage et d'organiser des réunions pour l'équipage. Les dix jours passèrent vite.

Nous ne savions pas où l'on nous débarquerait, et nous aurions voulu prévenir notre fils François pour essayer de le revoir en Angleterre. Mais, le capitaine nous dit ne pas pouvoir signaler notre passage par radio à cause des sous-marins. On fit escale à Southampton – et quelle ne fut pas notre surprise de voir arriver une vedette de la police, nous apportant un ordre de débarquer et d'aller à l'Ambassade de Londres. Ce brave capitaine avait tout de même envoyé le câble radio et François nous avait fait chercher.

Londres était dans un complet black-out, il était même défendu de fumer dans la rue. François, ne pouvant quitter l'Ambassade, nous reçut dans son bureau et ce fut un privilège inespéré de pouvoir passer la soirée avec lui. Ce devait être la dernière. Il nous donna la clé de son appartement et le lendemain il partit avec le dernier convoi de mobilisés.

Le même jour, un petit bateau civil nous fit traverser la Manche sans incident.

En France, tout semblait calme. C'était dimanche et quand notre train arriva à Colmar, on voyait les gens attablés dans les jardins des auberges. La mobilisation s'était faite très tranquillement et en ordre parfait. Jamais on ne se serait cru en guerre. Ce répit ne fut, hélas, pas mis à profit.

Nous n'étions plus mobilisables, ni Robert ni moi, mais dès notre retour en Alsace, nous prîmes du service à la Croix-Rouge, à la cantine de la gare de Colmar, sous les ordres du Colonel Richard et de ma mère.

En automne, Mme Agar, la femme du préfet, m'emmena avec elle en Lot-et-Garonne, voir tous les réfugiés alsaciens que les autorités avaient évacués d'office. Ils avaient été bien accueillis, mais la différence de conception de l'habitation et du niveau de vie entre Alsaciens et Méridionaux était telle qu'elle créait de fréquents malentendus. Mme Agar étant du Midi et moi d'Alsace, chacune apaisait son plaignant. Dans ces régions l'eau est rare, et les populations en voulaient à ces Alsaciens qui employaient l'eau du puits ou des citernes pour faire leur lessive et laver les tomettes de la cuisine.

Dès la déclaration de guerre, Strasbourg avait été évacué. Dans la hâte on avait oublié de vidanger l'eau des immeubles et, au cours de l'hiver, les propriétaires venus faire un tour dans leur maison trouvèrent leurs tapis et leurs affaires couverts d'une couche de glace. L'hiver était exceptionnellement froid, il faisait -30° . Malgré le froid, ma mère, toujours vaillante, ne manquait jamais son service. A Schoppenwihr, le château était heureusement bien chauffé.

Jean était à Colmar, mobilisé au 4^e Régiment d'artillerie. En décembre, le régiment fut transféré à Sarrebourg pour rejoindre la division du Général de Lattre de Tassigny. Les chevaux n'étaient pas ferrés à glace et pouvaient à peine avancer. Dans une région comme celle de l'Est cela nous parut d'une imprévoyance extraordinaire et nous inspira peu confiance en l'avenir.

Tout était calme partout. On appelait cela « la drôle de guerre ». C'était le calme qui précède l'orage.

Au début de mai, j'allai à Paris pour assister ma belle-fille Jacko qui devait subir une grosse opération dentaire. Le lendemain, le 10 mai, Hitler envahissait les Pays-Bas. La

vraie guerre commençait. Le front était enfoncé. C'était l'invasion.

Pour rentrer, je ne pus prendre le train que jusqu'à Langres, les civils n'allant pas au-delà. Comme j'avais mon livret d'infirmière, je pus monter dans un wagon militaire qui m'amena en vingt-quatre heures à Colmar, où je trouvai ma mère sous surveillance médicale. Elle n'avait pas voulu m'inquiéter pendant mon absence et attendait les résultats d'une biopsie. Ils mettaient longtemps à venir, car les laboratoires de l'hôpital Pasteur avaient été transférés à Clermont-Ferrand.

Une lettre de François qui nous remerciait d'un chèque envoyé pour son anniversaire le 13 mai nous atteignit encore. Puis ce fut le long silence.

Tous attendaient, à la radio, l'indicatif des nouvelles *Aux armes, citoyens* avec de plus en plus d'appréhension. En ce qui concerne François, nous savions que le 13^e d'Infanterie était à la frontière belge, et dans la division du Colonel Larcher, le camarade de Robert en 1918. Mais comme les blindés allemands avaient percé le front, on ne savait pas si son régiment se dirigeait sur Dunkerque ou se battait dans les Ardennes.

Tous les jours la situation empirait. On finit par savoir que les Anglais avaient rembarqué à Dunkerque. Quelques Français avaient bien pu passer en Angleterre, mais nous pensions que si François était arrivé à Londres, il aurait trouvé moyen de faire téléphoner par l'Ambassade à la Préfecture de Colmar. Aussi, sans aucune nouvelle, n'avions-nous plus guère d'espoir pour lui.

Le résultat de la biopsie de ma mère finit par arriver. Il était si mauvais que, malgré la situation, le Dr Kühlmann décida d'opérer d'urgence, le 3 juin.

Les troupes se repliaient, les villages étaient évacués, les

prés de Schoppenwihr se remplissaient de bétail abandonné par les réfugiés et les pauvres bêtes beuglaient toute la nuit, n'ayant personne pour les traire.

Jebshheim fut évacué. J'y allai en mission de la Croix-Rouge avec notre vieille Ford pour emmener les vieillards isolés qui n'étaient pas en état de prendre la route dans les charrettes des longs convois de réfugiés. Il était temps. Quand j'y retournai le lendemain, le bombardement avait mis le feu à la lisière nord du village. Le vent soufflait avec violence. Les maisons vides brûlaient les unes après les autres. On essaya de sauver l'église, dont les fondations datent du temps de Charlemagne, mais on n'avait qu'une pompe à main. Il n'y avait plus ni troupes, ni civils. Le village fut presque entièrement détruit.

Huit jours après son opération, ma mère était encore entre la vie et la mort quand le préfet et le Général Corradin exigèrent son évacuation, malgré ses protestations désespérées. C'était un ordre formel des autorités ; pour éviter que les notabilités ne servent d'otages, on embarquait tous les fonctionnaires. En ce qui concernait le service, je reprenais automatiquement son poste, étant vice-présidente du Comité de la Croix-Rouge.

Il était onze heures du matin. Le chirurgien enleva les fils et, aucune ambulance n'étant disponible, on décida d'évacuer ma mère en direction de sa propriété de Massacan, près Toulon, avec arrêt dans le Bourbonnais, au château de Béguin, chez sa belle-sœur Mme Thuret.

Robert était le seul à pouvoir emmener ma mère. Lorsque nous étions partis, comme tous les matins, pour l'hôpital et la cantine, nous étions loin de nous douter que nous avions passé notre dernière nuit à Schoppenwihr.

Le téléphone ne fonctionnait plus. De Colmar, il fallut retourner à la maison avec la vieille Ford pour informer le

personnel de la situation. M. Nussbaumer, le régisseur, proposa à Robert sa propre voiture, à laquelle on put accrocher une remorque.

Pendant que Robert prenait livraison de la voiture – qu'il allait conduire pour la première fois – je réunis tout le monde dans la salle à manger afin que chacun puisse décider ce qu'il voulait faire.

André Busch, qui habitait toute l'année les communs, avec sa famille, tint à rester sur place à Schoppenwihr.

Mme Sutter, la fidèle femme de chambre de ma mère, qui avait plus de cinquante ans de service, et Marcelle (Mme Schwartz) qui la secondait, accompagneraient ma mère et Robert. On jeta dans la remorque les deux chiens, un matelas, des couvertures, quelques souvenirs de famille et au hasard vêtements et souliers pour Robert.

Moi, avec la vieille Ford, je me chargeai de Tessier, le cuisinier, du valet de chambre Raas, qui était Luxembourgeois, et de sa femme, pour les conduire à la gare de Colmar, d'où ils rejoindraient Massacan par train.

Dans la cour de l'hôpital, nos deux convois se séparèrent. On transporta ma mère dans la voiture où se trouvaient déjà Marie Sutter, Marcelle et les deux chiens. Il n'y avait pas une minute à perdre, les Allemands étant déjà, semblait-il, à Langres.

Robert me serra dans ses bras, sauta dans la voiture et prit la route de Belfort et de Besançon. Je pris celle de Mulhouse, pour y déposer mes passagers, car il n'y avait déjà plus de train à Colmar.

Nous savions très clairement, l'un et l'autre, où était notre devoir, sous la garde de Dieu seul.

Nous ne pouvions plus rien l'un pour l'autre...

L'étai allemand se resserrait. Rentrant le soir à Colmar, au lieu de retourner loger à Schoppenwihr désert, je m'installai à l'hôpital.

Nos dernières mitrailleuses sur la route se replièrent, l'artillerie dissimulée dans le parc partit pour Belfort afin de ne pas être encerclée... et ce fut le grand silence, l'abandon, l'impuissance et la détresse.

Les autorités civiles françaises étaient encore en place. J'allai voir le préfet, M. Agar, pour recevoir ses instructions car il faisait partir autant de monde que possible. Je reçus l'ordre de garder tout le personnel de la Croix-Rouge afin d'assurer les services de la ville : consultations, « goutte de lait », école d'infirmières – groupant quarante élèves sous la direction de Mlle Manoël. Les jeunes, qui étaient sans nouvelles de leur famille, trouvaient cela difficile à accepter, mais la discipline fut parfaite. Le soir, nous nous réunissions amicalement pour lire à haute voix un livre traduit du suédois, *L'Ermite* de Edda de Paoli, qui nous reconfortait.

Les Allemands franchirent le Rhin trois jours plus tard et entrèrent en Alsace. Les prisonniers affluaient de tous côtés. On les acheminait à pied par longues colonnes vers Neuf-Brisach ; ils étaient exténués, mourant de faim et de soif. Toute la population, avec des brocs et des écuelles, leur donnait à boire le long des routes. Mais beaucoup tombaient pour ne plus se relever. A Colmar, nous avons rassemblé dans les divers quartiers de la ville ce que les habitants apportaient comme vivres, et la Croix-Rouge faisait une soupe qu'on distribuait dans les cours des camps. En passant, les prisonniers nous glissaient un bout de papier avec leur nom et l'adresse de leur famille.

Le lait vint à manquer dans nos services. Je pris ma vieille Ford pour me rendre à Schoppenwihr et demander aux Allemands ce que devenait le lait de la ferme, qu'on

ne livrait plus. Le domaine était occupé par un Etat-major d'aviation. Quand j'arrivai devant le château, on m'arrêta et on prit ma voiture.

J'étais tombée dans la gueule du loup !

On me fit monter dans la bibliothèque et l'on m'offrit une chaise sous la garde d'un officier. Ce jeune lieutenant m'exprima son étonnement de voir les anciens combattants de Verdun vaincus si facilement. Je ne répondis rien. Je m'assis dans le fauteuil de ma mère et lui offris la chaise.

Le commandant arriva et m'interrogea. A mon tour, je lui demandai ce que devenait notre lait. Il me posa beaucoup de questions sur les lettres de l'Ambassade de Londres trouvées dans le bureau de ma mère et me montra la photo de François et une de Jean. Comme les larmes me montaient aux yeux, il me demanda s'ils étaient morts. Je lui dis que je le craignais.

Il partit en me disant d'attendre que la gendarmerie vienne me chercher. Là-dessus, un autre officier prit sa place pour me garder ; puis un jeune lieutenant entra, ouvrit un placard de la bibliothèque et en sortit la canne à pêcher la truite appartenant à ma mère. C'était une ravissante petite canne d'Ecosse, à laquelle elle tenait beaucoup. Je faillis m'exclamer, mais me souvins que rien n'était plus à nous et me tus. « C'est comme cela, pensai-je, que cela doit être quand on est mort et qu'on voit ses héritiers ranger vos affaires. »

La tension devenait trop grande et j'eus l'idée de demander à me « laver les mains ». On me conduisit dans la salle de bains de mon père, et là je pleurai un bon coup. Puis je me lavai la figure et, escortée de mon gardien qui m'attendait devant la porte, je remontai à la bibliothèque, me sentant beaucoup mieux.

Il voulut m'offrir une cigarette, mais je le priai de faire

demander à André Busch, le valet de chambre qui n'avait pas quitté Schoppenwihr, de m'apporter une tasse de thé. La situation commençait à changer à mon avantage. André arriva avec un plateau poliment arrangé et me murmura à l'oreille qu'il avait sauvé le Livre d'Or (où se trouvaient les signatures de Joffre et de Foch) et une soupière d'argent, dont il avait fait un paquet.

Le temps passait, on approchait de midi. Je m'adressai à l'officier et lui dis :

« Je suis ici depuis 9 heures du matin, il est bientôt midi et la gendarmerie n'est toujours pas là ! Je ne puis perdre mon temps. Auriez-vous l'obligeance de me rendre ma voiture ? Vous pouvez me faire arrêter à l'hôpital. »

Il se leva pour prendre des instructions. On fit avancer ma voiture, André me glissa le paquet par la portière et je partis ! Le lendemain, nous recevions le lait.

Nous avions soigneusement recopié sur du papier à tête de la Croix-Rouge française les noms et adresses que les prisonniers nous avaient glissés. Il y en avait des centaines, et je ne savais comment les transmettre à la Croix-Rouge internationale à Genève. On me conseilla de les porter à Mulhouse, au consul de Suisse – ce que je pus faire avec ma voiture sans difficultés, étant toujours en uniforme de la Croix-Rouge.

Au retour, passant près d'Ensisheim, je vis des villages occupés, des maisons abandonnées ou en ruines. C'était ma première vision de la guerre et mon cœur battait de colère. Tout d'un coup, j'entendis comme une Voix qui disait clairement : « Quand le mal déferle sur le monde, ce n'est pas le mal qu'il faut blâmer, mais le bien qui n'était pas assez fort pour vaincre le mal. »

Je ne l'ai jamais oublié.

Un jour, retournant à Mulhouse, je rencontrai un vieil

ami, Robert Huser, encore en uniforme. L'armistice venait d'être signé et l'Alsace était sillonnée de gens qui circulaient dans tous les sens à la recherche de leur famille et de leurs biens. Je lui racontai mon aventure de Schoppenwihr.

« Quand vous avez à parler avec un Allemand, me demanda-t-il, est-ce qu'il peut voir en vous l'âme de la France ? » Je n'avais jamais pensé à cela.

Peu de temps auparavant, passant le pont du chemin de fer au-dessus de la gare, j'avais aperçu le premier chef de train allemand, avec sa petite sacoche rouge, caractéristique, comme trente ans auparavant. A cette vue, la rage et le désespoir étaient, en deux secondes, remontés à la surface et avaient envahi tout mon être.

Comment la victoire de 1918 nous avait-elle glissé des mains ? Qu'avions-nous fait pour en tomber là ?

Nous nous étions complu dans des querelles politiques stériles, chacun se laissant aller à la douceur de vivre dans une époque d'abondance.

Les temps égoïstes coûtent cher.

L'armistice franco-allemand fut signé le 25 juin 1940 à Rethondes, mais la guerre n'était pas finie. A Colmar, nous ne savions rien sur le sort de l'Alsace ; aucune nouvelle ne nous atteignait. Personne ne savait si nous étions encore en France ou déjà annexés au Grand Reich. Pour s'affirmer, tout le monde parlait ostensiblement français – bien plus qu'à l'ordinaire, et les Allemands ne réagissaient pas. Ce ne fut que plus tard, en octobre, que le français fut interdit, par voie d'affiches. Mais déjà on devait germaniser les prénoms : Heinrich au lieu de Henri – ce qui était difficile pour les prénoms comme Odette, Simone ou Diane !

Nous n'étions plus libres. On commençait à distribuer des questionnaires officiels où devaient être indiqués les nom et prénoms du père, etc. Le papier se terminait par cette phrase : « *Was ist Ihre Weltanschauung ?* ». Je mis simplement : « Je ne sais pas ce qu'est une *Weltanschauung*. » Honnêtement, à l'époque, j'ignorais ce qu'était une idéologie.

Les jeunes étaient convoqués Place Rapp pour des répétitions d'« acclamations spontanées » en vue de la « prochaine destruction de Londres ».

On germanisait aussi les noms des rues. Mais quand la fameuse rue du Sauvage, à Mulhouse, fut baptisée « Adolf Hitler Strasse », l'hilarité des Alsaciens fut telle que les Allemands demeurèrent perplexes et arrêtaient leur zèle. On pouvait encore rire sans trop de danger. Les Allemands affectaient une grande correction et on se demandait s'ils seraient seulement des « occupants » comme à Paris.

Cependant, nous devions bientôt déchanter.

Quelques temps après, je dus remettre nos services à la Croix-Rouge allemande, qui en prit possession. C'était dur à avaler, et je pensais à ma mère qui avait créé en 1918 tous ces services ainsi que la magnifique école d'infirmières. Heureusement, j'avais pu enlever les drapeaux français.

Un jour, on me fit dire que l'aumônier militaire allemand avait prévenu le pasteur de la paroisse protestante que mon nom figurait sur la liste des personnes à déporter au camp de Schirmeck. On me conseillait de tâcher de fuir.

Mais je ne voulais pas partir sans l'autorisation de mes supérieurs de la Croix-Rouge de Paris. Or, aucune communication n'était possible ; d'ailleurs, j'estimais être sous la protection de la Convention de Genève et j'avais demandé à être échangée. A cela, on avait répondu : « *Diesen Vogel lassen wir nicht los.* » (Nous ne lâchons pas cet oiseau-là.)

Quelques jours plus tard, à ma stupéfaction, je vis arriver

deux infirmières françaises en uniforme, Mlle de Chamberet et Mlle Maingot. Notre émotion fut grande. Elles constatèrent la situation pour pouvoir en rendre compte à Paris à Mlle d'Haussonville, présidente de la S.S.B.M. (Société de Secours aux Blessés Militaires). Elles devaient s'arrêter en route à Stotzheim chez les d'Andlau qu'elles connaissaient et leur confier le paquet qu'André m'avait remis. Depuis, le Livre d'Or est revenu à Schoppenwihr et la soupière aussi.

J'étais donc moralement libre de partir, mais je ne savais comment m'évader. Une amie, Mme Wagner, avec laquelle nous avons organisé la première grande rencontre des Trois-Epis, venait me voir tous les jours. Elle était du Comité de la Croix-Rouge. Ensemble, nous cherchions la décision à prendre. La pensée qui me revenait toujours à l'esprit était de partir non pour fuir, mais pour aller au-devant de la lutte qui me serait indiquée.

A la fin de juillet, par un cycliste qui rentrait en Alsace, j'eus enfin des nouvelles : Robert avait réussi à amener ma mère jusqu'à Bourbon l'Archambault. Ce voyage qui avait pris trois jours avait été un véritable martyre, mais elle était vivante. En août, je pus faire passer à Robert une lettre pour lui dire que j'étais en danger. Je lui demandais d'en informer la Croix-Rouge internationale à Genève pour me faire libérer.

J'étais encore en sûreté à l'hôpital, mais je n'avais pas d'argent ni de laissez-passer allemand m'autorisant à rentrer en France.

Un jour, l'occasion se présenta.

Au début d'août, je vis arriver dans mon bureau Mme Sittler, femme du Dr Sittler de Colmar et médecin elle-même. Elle était née Allemande et avait eu de bons rapports avec ma mère pour les consultations de nourrissons. Beaucoup d'Alsaciens lui doivent la vie.

« Je sais, me dit-elle, que vous avez reçu des nouvelles de votre mari et de votre mère ; voudriez-vous les revoir ? Vous pourriez convoyer un malade qui doit être rapatrié. Donnez-moi simplement le numéro matricule de votre livret. Quelqu'un viendra demain matin à huit heures chercher votre cantine à l'hôpital. Tenez-vous prête demain à midi et demie devant la gare ; vous entrerez sans demander d'explications dans la voiture qui viendra vous prendre. »

Notre petite équipe était d'accord que je tente ma chance, et je sentais que la main de Dieu me conduisait. Mlle Manoël et Mlle Jaeger étaient encore à la tête de l'école d'infirmières et m'accompagnèrent à la gare pour me voir partir. Une heure passa, puis deux ; nous attendions toujours devant la gare et notre inquiétude augmentait, d'autant que nous étions toutes trois en uniforme, juste devant l'O.K.W. (Etat-major général de l'armée). Je me demandais si l'on ne m'avait pas tendu un piège. Jusque-là les événements s'étaient tellement précipités que je n'avais pas eu le temps d'avoir peur, mais là j'avais tout loisir d'imaginer le pire, et j'eus un moment de panique.

Soudain, mais vers trois heures seulement, deux voitures arrivèrent à fond de train. Le conducteur de la première en uniforme de la N.S.V. (Secours National-Socialiste) ouvrit la portière, je sautai dans la voiture et me trouvai assise à côté d'un vieux monsieur malade. On ne me posa aucune question, et une heure après la voiture s'arrêta à un poste allemand, à l'ancienne frontière du territoire de Belfort. Je m'occupai activement de mon malade en cachant mon visage, car je me rendais bien compte que mon nom ne figurait pas sur les papiers. Le poste nous laissa passer et je remerciai Dieu.

Mon pauvre monsieur avait la maladie de Quincke, ce qui lui causait d'affreuses démangeaisons, mais surtout, il était Juif, ce qui mettait sa vie en grand danger. Nous devons

coucher à Besançon dans un foyer catholique de jeunes filles. Tout était bondé, mais on donna à mon malade une chambre avec un vrai lit. Je le couchai et lui donnai les soins voulus puis, me roulant dans ma cape, je m'étendis par terre et dormis comme une souche après tant d'émotions.

Le conducteur devait aller réquisitionner des chaussures en plusieurs endroits et jusqu'en zone libre, déposer le vieux monsieur à Clermont-Ferrand et me laisser en route à Bourbon l'Archambault. Les « réquisitions » à Besançon avaient pris la matinée ; le conducteur était pressé de franchir la ligne de démarcation à Moulins, l'Allier formant frontière entre la zone occupée et la zone libre. Il fallait passer le pont avant 7 heures du soir. Au moment d'arriver, la barrière s'abattit. Il était juste 7 heures. Le conducteur se précipita, palabra avec le factionnaire allemand pendant que mon cœur battait à se rompre. Heureusement le soldat leva la barrière, le convoi passa et de l'autre côté du pont je vis la première sentinelle française. J'étais libre ! Tout cela me sembla être un rêve.

Une heure après, on me déposa devant l'hôtel à Bourbon l'Archambault, où je trouvai Mme Sutter et Marcelle se promenant dans la rue. En me voyant elles poussèrent des cris de joie. Il y eut un attroupement. Je me précipitai dans l'hôtel où je trouvai Robert en train d'écouter la radio. En me voyant il devint tout blanc : il avait reçu trois jours auparavant ma lettre disant que j'étais en danger et il crut à une apparition. Mme Sutter avait grimpé chez ma mère pour lui annoncer la nouvelle et la pauvre était si faible qu'elle en tomba dans les pommes. Quelle arrivée ! Nous ne savions plus où nous en étions. Nous pleurions, nous riions et criions de joie. Nous ne pouvions y croire.

CHAPITRE 7

QUAND TOUT LE MONDE DOUTE...

Dans le désastre qui frappait la France, on ne savait plus quoi espérer. Nous étions toujours sans nouvelles de François et de Jean. Le 4^e d'artillerie de Colmar avait passé, Robert avait interrogé les officiers : on savait seulement que Jean était porté manquant. Bientôt on nous apprit qu'il avait été fait prisonnier au cours d'une reconnaissance.

Robert ayant écrit au Général de Lattre de Tassigny, il reçut un an après la réponse suivante :

« Je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir donné des nouvelles du lieutenant de Watteville-Berckheim. Je savais qu'il avait été fait prisonnier au nord de la Marne en cette triste journée du 12 juin, mais j'en ignorais les circonstances.

« Une fois de plus, il s'est comporté en brave et n'a pas hésité à risquer sa vie. Cela ne m'étonne pas de lui. Votre fils, cœur généreux et ardent, ignorait le danger. Parmi mes jeunes officiers d'artillerie, il était toujours le premier à se rendre aux avant-postes, où il était particulièrement connu et aimé de ses camarades fantassins. C'est dire la grande estime que j'avais pour lui et la peine ressentie par moi en apprenant qu'il avait été fait prisonnier.

« Sa conduite au moment de sa capture ajoutée à sa belle attitude au feu me permet de le proposer pour une citation à l'ordre de la Division. »

Quelques jours plus tard, Marcelle Schwartz eut la joie de voir arriver son mari, dont nous étions sans nouvelles. Démobilisé à Pau, il était parvenu à nous rejoindre grâce à une lettre de sa sœur à Colmar le prévenant que ma mère avait abouti à Bourbon l'Archambault. Trois semaines après, ma mère obtint un peu d'essence et Schwartz, le fidèle chauffeur, nous amena tous, sains et saufs, à Massacan.

Christiane nous rejoignit pour quelques jours avec son mari démobilisé dans le Midi, mais très malade. Jacko, la femme de Jean, arriva plus tard de Vendée, avec les enfants et leur gouvernante ; habitué à coucher où on pouvait, chaque jour ailleurs, Christian, qui avait trois ans et demi, assis sur un banc, demanda sagement : « On repart ? »

Nous ne savions rien de François, malgré les recherches du Ministère, de la Croix-Rouge et du Vatican.

L'hiver fut particulièrement rigoureux. Ma mère avait 75 ans, elle avait toujours été très délicate de santé, aussi le froid lui était-il particulièrement pénible. Nous nous couvrons de journaux, les pieds sur des briques chauffées à la cuisine. Souvent, ma mère murmurait à voix basse : « Je suis vieille. J'ai faim et j'ai froid. » Et elle ajoutait parfois : « Mme de Thèbes avait raison ! »

Mme de Thèbes était une voyante qui avait été célèbre à l'époque du mariage de ma mère et avait eu beaucoup d'amis parmi les gens du monde. Un soir, à un dîner, elle avait dit la bonne aventure à quelques personnes. Ma mère lui avait tendu sa main ouverte pour qu'elle y lût l'avenir. Elle l'avait prise, regardée et avait dit : « Vous avez une bien brillante jeunesse... mais, quelle triste vieillesse ! »

Ma mère me racontait cela en pleine guerre et défaite, quand elle avait faim et froid. Mais elle ne savait pas tous les malheurs qui l'attendaient encore. Elle supporta tout avec son

énergie exceptionnelle et la foi d'enfant qu'elle garda toute sa vie.

A la fin de février, je me rendis à Paris afin d'assister aux couches de ma fille, et le 4 mars 1940, elle mit au monde une ravissante petite fille. La naissance fut extrêmement difficile. Malgré tous les efforts de réanimation, l'enfant resta longtemps inerte et, peu à peu, il fallut bien se rendre à l'évidence : la petite resterait partiellement infirme. Ce fut la grande souffrance de la vie de ses parents. Christiane allait savoir, avec le temps, utiliser cette épreuve pour orienter sa vie vers la rééducation des enfants handicapés.

A Vichy, le gouvernement s'était installé dans les hôtels, transformés en ministères.

En zone libre, tous les espoirs se tournaient alors vers le vainqueur de Verdun qui, une fois déjà, avait sauvé la France en 1916. Chacun espérait reconstruire le pays sur la base d'un renouveau patriotique et moral, balayant les erreurs et les fautes du passé.

Le Maréchal Pétain avait dit : « J'ai fait à la France le don de ma personne » et ce n'était pas un vain mot : c'était une mission de sacrifice que d'accepter à 84 ans une tâche vouée à l'échec et au-dessus des forces d'un vieillard.

Robert était allé à Lyon en décembre pour chercher où il pourrait se rendre utile et avoir des nouvelles. Il y apprit la mort héroïque de notre cousin Raymond de Pourtalès et de Roger Faure, pionnier du Groupe d'Oxford en France.

Grâce à notre ami Jean Picard, il fut nommé à Vichy au « Commissariat de la Lutte contre le Chômage ». Sous le couvert de cette organisation gouvernementale, acceptée par les Allemands parce qu'elle pouvait passer pour une œuvre sociale, il put s'occuper des Alsaciens et leur procurer du travail. On établissait officiellement de fausses cartes d'identité

pour les évadés qui fuyaient l'Alsace. M. Liard, son chef, faisait de même pour les Lorrains.

Après l'armistice, les Allemands laissaient une liberté apparente dans la zone non occupée car ils pensaient que la France ne se relèverait pas et qu'ils auraient les mains libres pour débarquer en Angleterre.

Au printemps 1941, je quittai Massacan pour rejoindre Vichy et fêter avec Robert l'anniversaire de nos fiançailles, le 31 mars. Nous ne savions toujours rien de François, mais ce jour devait être un peu un jour de fête et nous avions économisé quelques tickets d'alimentation pour faire un repas plus copieux.

A dix heures du matin, alors qu'il était au bureau, Robert vit arriver nos cousins Pierre de Leusse et François Seydoux qui étaient au ministère des Affaires étrangères. Ils le prirent affectueusement par le bras et lui dirent qu'on avait des nouvelles de François par la Commission d'armistice.

Il devina tout de suite.

François s'était battu héroïquement pendant trois jours avec sa Compagnie de mitrailleuses pour défendre le canal de la Sambre. Les Allemands passèrent plus au sud et le prirent à revers. Il se battit jusqu'à épuisement de ses munitions et, mortellement blessé, fut fait prisonnier, avec les quelques survivants. Ils furent enfermés dans l'île de l'éclusier du canal à Vénérolles et à 4 heures du matin, au petit jour, emmenés vers les camions. François était transporté sur un brancard et Tisserand, son ordonnance, s'approcha de lui. François lui murmura : « Dites à ma mère – je crois que j'ai fait mon devoir jusqu'au bout. »

Les hommes furent embarqués dans les camions, mais il semble que François ait été laissé. Peut-être avait-il déjà expiré ? Les Allemands le ramenèrent dans la maison de l'éclusier, le déposèrent sur un canapé et, trouvant ses papiers

et des lettres, marquèrent sur un papier son nom en allemand : Freiherr von Watteville-Berckheim. C'est là qu'il fut trouvé trois jours plus tard par le garde-champêtre qui l'enterra avec un de ses soldats.

C'est sans doute pour cette raison qu'on avait perdu sa trace pendant si longtemps, personne ne sachant ce qu'il était devenu.

Robert vint m'annoncer la nouvelle. J'ose à peine dire que, bien qu'elle mît fin à l'espoir, ce fut presque une sorte de délivrance de savoir, après ces mois d'angoisse, qu'il n'était ni au secret, ni torturé. Enfin je savais ce qu'il en était ! François était entré dans la miséricorde de Dieu et ne souffrait plus. Il avait donné sa vie pour ceux qu'il aimait. Oui, il avait été « jusqu'au bout ».

Il avait été notre fierté, avec son intelligence remarquable et un si grand cœur ; à part les soucis causés par sa santé d'enfant très délicat, il ne nous avait donné que des joies.

Le ministère des Affaires étrangères annonça sa mort en ces termes :

« Reçu premier au Concours diplomatique et consulaire en 1938, M. de Watteville-Berckheim s'était, dès son admission dans les cadres du Département, distingué par de rares dons personnels qui permettaient d'augurer une carrière particulièrement brillante. Appelé aux Armées au début des hostilités, il allait faire preuve dans l'accomplissement de ses devoirs d'officier des mêmes qualités élevées dont il témoignait dans l'exercice de ses fonctions en temps de paix.

« Tous les Agents du Département s'inclineront devant l'hommage qui vient d'être rendu à la mémoire de l'un des leurs, dont la fin héroïque est digne des plus belles traditions. »

Quelques années plus tard, au cours d'une promenade avec mon neveu Jacques de Bourbon-Busset, celui-ci devait évoquer la mémoire de François et me dire :

« François était considéré comme un être d'exception et il n'a fait aucun jaloux. Il avait une énergie de fer dans un corps frêle, une intelligence jamais spécialisée, et il était diplomate par vocation dès son enfance. Il avait un cœur d'or et nous a envoyé, à Philippe de Seynes et à moi, du chocolat, en pleine guerre. Il n'y avait que lui pour penser à des camarades de cette manière. »

Il fallait maintenant que j'aille à Massacan annoncer la nouvelle à ma mère. Sachant combien le coup que j'allais lui porter la ferait souffrir, je pensai qu'il valait mieux, vu son âge, le faire le matin, quand elle était encore au lit. Je couchai à l'hôtel à Toulon. Elle ne m'attendait pas, mais devina tout de suite quand elle me vit arriver à cette heure insolite. François était son enfant chéri ; ils se comprenaient si bien ! Elle reçut la nouvelle avec sa bravoure habituelle, mais quelque chose fut cassé en elle.

Je restai plusieurs jours à Massacan avec ma mère ; cela lui faisait du bien de parler de François. Ensuite je retournai auprès de Robert, c'était moins lourd pour nous de porter la peine à deux.

A Vichy comme à Toulon, on souffrait cruellement de la faim et du froid. La venue du printemps apporta certains adoucissements, mais nous étions tellement amaigris que nous ne pouvions plus nous asseoir sur les bancs de bois des jardins publics.

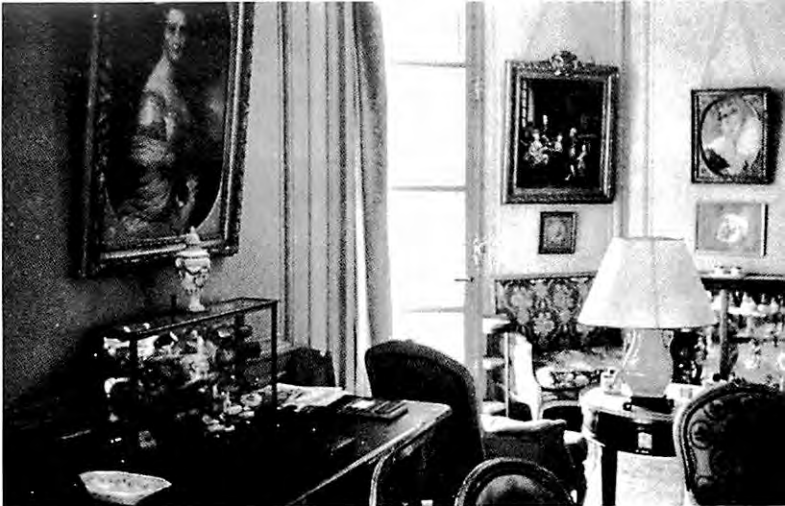
Nous trompions la faim, chaque jour, en passant quelques instants devant une boulangerie dont les fours en sous-sol exhalaient un parfum de pain chaud qui, curieusement, nous donnait l'illusion d'avoir mangé.

En automne, notre situation s'améliora beaucoup ; un ami



Avec le syndicaliste français Maurice Mercier, le jour où, dans notre bibliothèque, il reçoit les insignes d'Officier de la Légion d'honneur

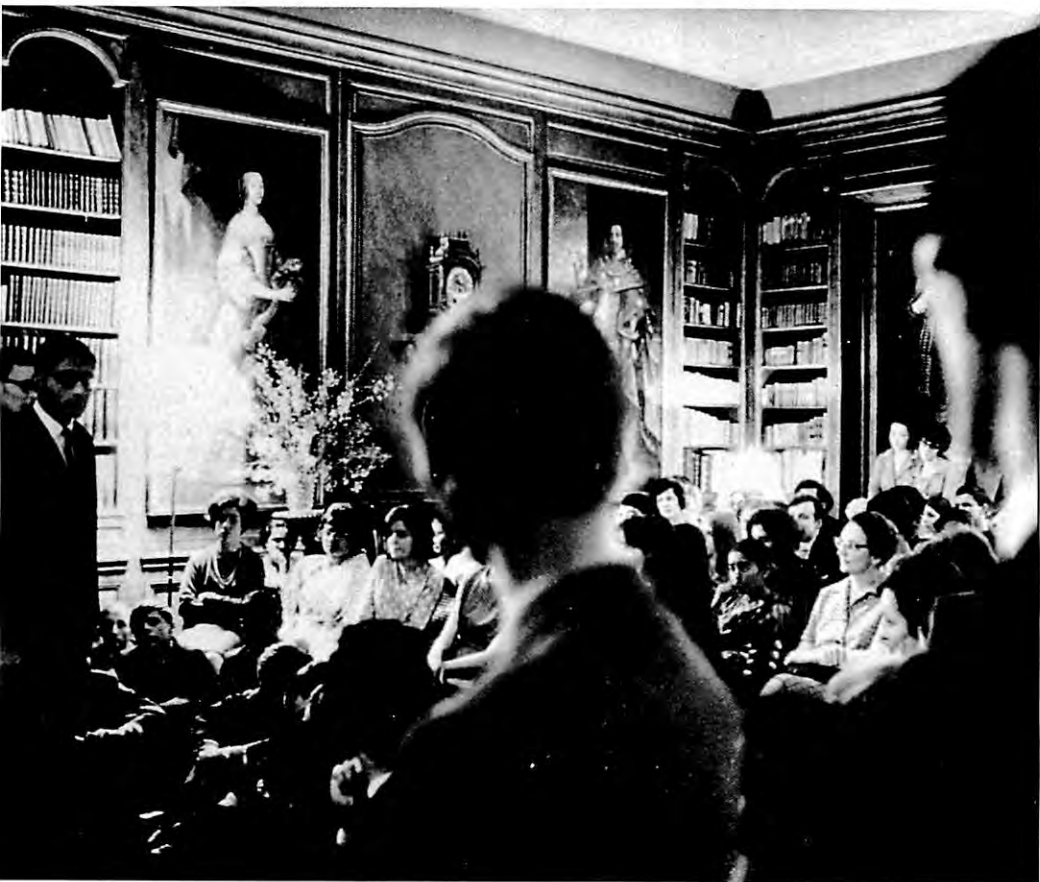
PHOTOS : Archives familiales,
Arthur Strong, NeworInews,
D. Maillefer, Christophe Meyer,
Studio Sylvan, F. Caubel.



Notre maison s'ouvre au monde



Dans notre bibliothèque, sous le regard des portraits de Watteville, Rajmohan Gandhi, journaliste, petit-fils du mahatma, parle à de jeunes Français





A Caux en 1947, avec mon fils Jean, ma belle-fille et ma fille Christiane



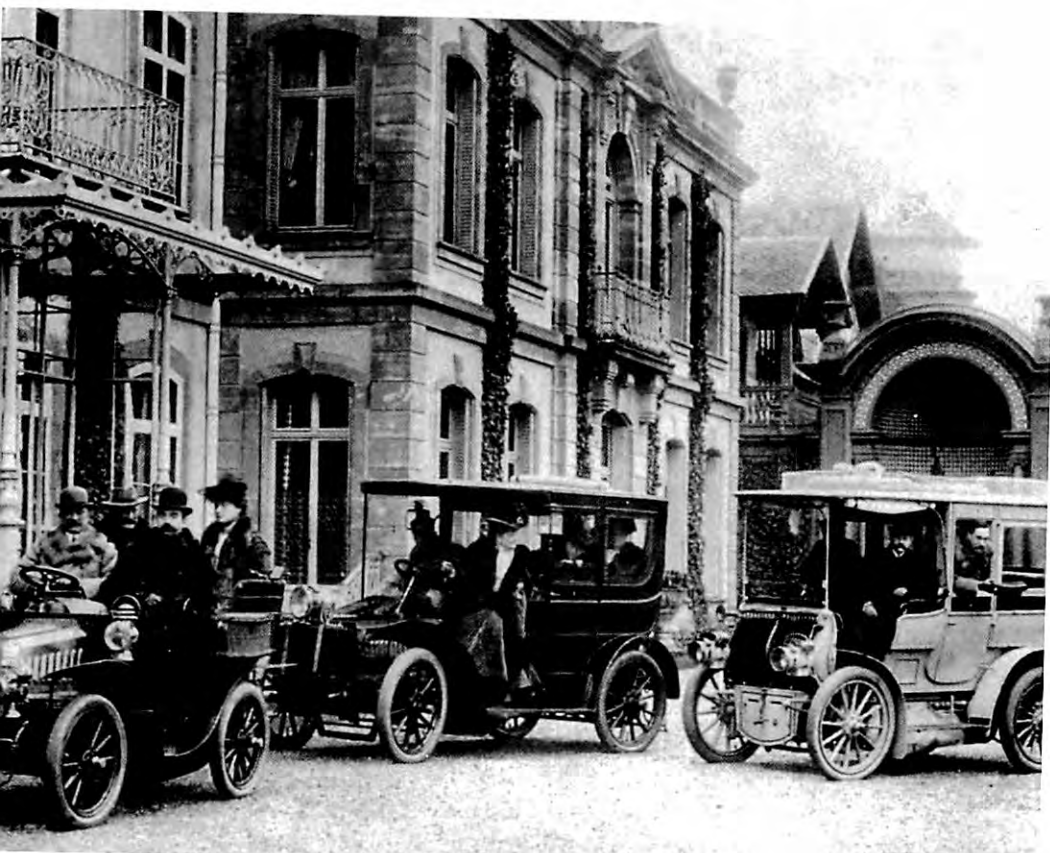
*Robert de Watteville
En haut : Lors d'une
permission en 1916*



Ci-contre, en haut : Avec ma mère, parée pour un bal de Cour, à Vienne - En bas : A la Robertsau, sortie avec les premières voitures Lorraine-Dietrich. Dans celle de gauche, S.A.I. le Prince Napoléon, au milieu, ma grand-mère Pourtalès

Premier bal







Avec le Prince Metternich, à Bajna en Hongrie

et collègue de bureau, Jean Perdrizet, réfugié d'Alsace avec femme et enfants, avait une cousine qui tenait une pension de famille rue Bintôt. Il obtint d'elle qu'elle la loue au Commissariat de la Lutte contre le Chômage, et M. Maux, le directeur, y installa les chefs de service avec leur famille. Elle devint notre popote. Il y régnait un excellent esprit et ce fut un grand bienfait physique et moral, assez rare dans une époque aussi difficile.

On circulait beaucoup dans la zone libre à la recherche de parents et amis. Un jour, Robert retrouva notre voisin de Boulogne Jean Bernard, fils du grand sculpteur. Il avait relancé bien avant la guerre le « compagnonnage ». Cette institution, datant du Moyen Age, rassemble des artisans de divers corps de métiers qui terminent leur apprentissage en faisant un « tour de France » d'une ville à l'autre pendant au moins cinq années. Les *Compagnons du Tour de France* étaient dispersés en zone libre. Jean Bernard venait à Vichy pour demander au gouvernement que le compagnonnage ne soit pas dissous comme l'avaient décidé les Allemands. Les « compagnons » devinrent plus tard un appoint pour la Résistance.

Je me déplaçais parfois – à titre personnel – pour revoir les amis alsaciens que nous avons déjà visités avec Mme Agar deux ans auparavant lors de leur évacuation ; plusieurs avaient assisté aux rencontres des Trois-Epis que nous avons organisées en Alsace avant la guerre. Je tenais à garder le contact avec eux. Ainsi, je me rendais à Nîmes, dans le Midi ou en Auvergne.

La plupart des réfugiés s'inquiétaient de l'avenir de l'Alsace, dont le gouvernement ne disait volontairement rien. En cet automne 1941, le climat général était épouvantable et la situation difficile. Au cours d'un de ces voyages fatigants et déprimants, je passai la nuit à Clermont-Ferrand, où la Fa-

culté de Strasbourg s'était repliée dès 1939. Assise près de la fenêtre d'une chambre d'hôtel misérable dont les papiers peints décollés pendaient, je me mis à penser à la parole de l'Évangile : « Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, que faites-vous d'extraordinaire ? » Je me suis alors demandé : Qu'est-ce que l'extraordinaire ? Et dans le silence, je notai simplement :

C'est croire quand tout le monde doute
 Être de bonne humeur quand tout est ennuyeux et
 Souriant quand tous sont grognons, [difficile,
 Voir le beau malgré le médiocre et le laid.
 Arriver à aimer dans un milieu hostile.
 Espérer quand tous se découragent.
 Servir d'appui au lieu de chercher à s'appuyer.
 Consoler au lieu de se prendre en pitié.
 Vibrer dans un milieu amorphe.
 C'est être reconnaissant de ce qui nous reste au lieu de
 [pleurer ce qui est perdu.

A la veille de l'armistice, l'appel du 18 juin 1940 lancé à la radio de Londres par le Général de Gaulle avait fait vibrer les cœurs de ceux qui avaient pu le capter :

« Nous avons perdu une bataille. Nous n'avons pas perdu la guerre. »

En zone occupée, ceux qui réussissaient à s'évader gagnaient l'Angleterre, comme l'avaient fait les pêcheurs de l'Île de Sein, pour s'enrôler dans l'armée du Général de Gaulle.

En zone libre, beaucoup profitaient d'une liberté relative pour mettre leur énergie à la disposition du Gouvernement et pour relever la France.

Mais l'attaque anglaise contre la Flotte dans la rade algérienne de Mers el Kébir suscita un douloureux ressentiment contre la Grande-Bretagne et amorça une division dans les esprits. La politique des partis se hâta d'en profiter. Les uns espéraient un jour conquérir le pouvoir ; d'autres, craignant pour leurs biens, en arrivaient à se demander si l'Allemagne de Hitler n'était pas une protection contre le communisme.

Des deux côtés de la ligne de démarcation qui coupait la France en deux, il y avait des héros et des traîtres, des martyrs et des embusqués. Les amertumes partisans faisaient baisser le moral. Les Français s'entre-déchiraient... de bonne foi. Nous souffrions profondément de toutes ces divisions. On ne pouvait se fier à quiconque. Notre deuil nous permettait de ne voir personne, sauf quelques amis de confiance, dont notre cousin Jean de Leusse, sénateur du Bas-Rhin, Ostrorog, du ministère des Affaires étrangères, et M. Stucki, ambassadeur de Suisse.

En automne 1940, la victoire de la Royal Air Force dans la « Bataille d'Angleterre » interdit le débarquement de la Wehrmacht et marqua un tournant pour la partie de l'opinion française restée indécise. L'admirable attitude de l'Angleterre – restée seule face à Hitler après l'armistice – redonna de l'espoir aux découragés. La résistance intérieure commença à se manifester. L'échec devant l'Angleterre rendait les Allemands nerveux. Les déportations commencèrent.

Beaucoup de jeunes fuyaient de la zone occupée, au risque de leur vie, pour ne pas être requis par les Allemands, et s'enrôlaient dans les *Chantiers de Jeunesse*, sous les ordres du Général de la Porte du Theil.

C'est ainsi que nous vint l'idée de tenter de faire rapatrier Jean en invoquant des « raisons de santé » afin qu'il puisse prendre part au relèvement du pays.

Dans ses lettres, il demandait toujours des étoffes pour confectionner des costumes de théâtre, ce qui était une des grandes occupations dans les camps d'officiers. Ils jouaient, disait-il, *La fille de l'air*. Ma mère montra cette carte à Schwartz, son chauffeur, qui éclata de rire : « Mais, c'est une expression militaire, cela veut dire "sauter le mur", s'évader ! »

Par le Dr Rollier, de Leysin, qui l'avait soigné comme enfant aux *Noisetiers* en 1918, et par notre cousin le Dr d'Erlach de la Croix-Rouge suisse, on fit passer en 1941, une demande de rapatriement.

Convoqué par un docteur inspecteur de la Croix-Rouge internationale au bureau du médecin du camp, il refusa énergiquement d'être rapatrié, ne voulant pas lâcher ses camarades. Mais, voyant sur le bureau une lettre à en-tête du Dr Rollier, il devina une manœuvre de notre part. Trois semaines après, il revenait avec un train de malades à Lyon. Il refusa la place d'ingénieur que la Société alsacienne de Constructions mécaniques voulait lui rendre. Il pensait qu'ayant eu le privilège d'être libéré il devait reprendre du service pour son pays et il s'enrôla dans les Chantiers de Jeunesse.

Jean fut nommé dans l'Allier, où sa femme et ses enfants le rejoignirent. Puis il commanda un camp dans les Pyrénées, près de Lourdes, où sa première fille Eliane naquit le 13 février 1943. Ensuite il fut envoyé à Argentat, où il prit contact avec la Résistance. Lorsque les camps furent dissous, il entra dans l'armée secrète et prit le maquis.

Beaucoup de jeunes des Chantiers firent de même et se rassemblèrent dans l'armée que le Général de Lattre de Tassigny commençait à former.

Le 5 juin 1944, Jean nous envoya un télégramme : « Alfred mourant, impossible venir. » C'était le même code que

pour François et signifiait qu'il était mobilisé et en guerre. Il nous fit un jour parvenir une lettre par un civil : « Un mot pour vous donner de mes nouvelles. J'ai beaucoup de travail et j'ai bon espoir pour sa bonne réalisation. Je ne sais combien de temps notre séparation durera. Je crois que cela sera très dur, mais si nous voulons avoir le droit de porter la tête haute, il faut payer ce droit en prenant sa part.

« A bientôt j'espère. Je vous embrasse bien tendrement et vous dis à tous : bon courage. »

Pendant qu'il était dans le maquis, Jean reçut la citation suivante, signée de Gaulle :

« de WATTEVILLE, Jean Christian Frédéric,

« Capitaine des Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.) entré dans la Résistance le 15 avril 1944, officier de transmission du C.F., a rempli ses fonctions à la satisfaction de tous.

« Dévoué, a bien dirigé ses équipes radio dans la période du maquis et a obtenu les meilleurs résultats. Grâce à son dévouement et à ses connaissances et aux dispositions prises, a permis au C.F. d'être régulièrement en communication avec Londres et Alger, sans à-coups. Officier très méritant.

« Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme. »

Lorsque, après leur entrée en guerre, les Américains débarquèrent au Maroc le 8 novembre 1942, la guerre prit pour nous une autre tournure. Les Allemands s'enfermaient en Russie. La Résistance s'organisait dans toute la France et la lutte redevenait efficace. Le 11 novembre, les Allemands violèrent l'armistice et franchirent la ligne de démarcation. La Gestapo s'installa à Vichy et les arrestations et déportations redoublèrent partout.

Un matin à sept heures, un bruit de bottes se fit entendre dans l'escalier de notre maison rue Bintôt ; on frappa violemment à la porte de nos amis Perdrizet, puis ce fut un silence sinistre. Comme une jeune fille juive était réfugiée dans une chambre au rez-de-chaussée, personne ne bougeait, de peur que toute la maison ne soit perquisitionnée. Puis il y eut des ordres brefs, des pas rapides dans l'escalier. Dans la rue, une portière claqua, une voiture démarra et ce fut le silence – un silence de mort et coupé de sanglots : Jean Perdrizet avait été arrêté, puis déporté ; il mourut à Buchenwald.

La petite jeune fille israélite fut, hélas, arrêtée quelques jours plus tard parce qu'on avait trouvé son nom dans le livre de rendez-vous de son dentiste. Un simple nom dans une lettre pouvait causer la mort de n'importe lequel de nos amis.

Avant la guerre, le Groupe d'Oxford avait son centre à Paris dans un appartement rue de la Bourse qu'un banquier norvégien, M. Steen, nous avait généreusement prêté. Nos amis s'y réunissaient. Au moment de l'invasion, quand les Allemands marchaient sur la capitale, le gendre de M. Steen eut heureusement l'idée de venir de nuit pour vider l'appartement. Avec l'aide de la concierge et d'une de nos amies, Mme Line Piguet, il monta les meubles à l'étage supérieur et brûla tous les dossiers et fichiers. Quelques jours après l'occupation de Paris, les militaires allemands vinrent au bureau et le trouvèrent... vide. Mme Piguet devait plus tard être arrêtée, déportée à Ravensbrück et y mourir.

On avait réussi à nous faire savoir que Robert était sur la liste noire ; nous brûlâmes toutes nos lettres, carnets et souvenirs. Même entre nous, Robert et moi ne nous racontions rien de ce que nous faisons car, sous la torture, on aurait pu lâcher un mot qui devienne une indication.

Le Commissariat à la Lutte contre le Chômage fut sup-

primé par les Allemands et Robert continua son travail – un « travail » dont je ne savais rien – au Ministère de la Marine.

Jacques Louis de Pourtalès, qui était à la préfecture du Lot avec Gérard André, l'ami de François, étant allé passer un week-end chez des amis à la campagne, fut pris dans une rafle. On ne put, hélas, arriver à le faire sortir de prison. Il fut déporté à Matthausen et mourut juste avant la libération du camp par l'armée américaine.

L'armée fut dissoute, sauf une unité, chargée, avec la Marine, de la « protection » de Toulon qui, de ce fait, restait « libre ».

La Marine prit ses dispositions pour le sabordage de la Flotte, car on craignait que les Allemands ne cherchent à s'en emparer. Et, de fait, ceux-ci, le 27 novembre à 3 heures du matin, firent irruption dans Toulon et dans l'arsenal. Le sabordage fut alors mis à exécution et les Allemands ne purent se saisir d'aucun bateau.

Je reçus une lettre de ma mère racontant cet événement dramatique :

« 27 novembre 1942 – Je ne sais encore rien de ce que nous avons entendu à 5 heures du matin. Réveil par chutes de bombes près de la maison. La D.C.A. entrée en action. On dit que nous sommes occupés ; c'était fatal.

« Je continue les nouvelles à mesure qu'elles arrivent : quelques navires ont essayé de partir, d'autres se sont sabordés. L'arsenal brûle : les marins s'étaient défendus contre les Allemands.

« Ma fille, je suis triste à mourir. Notre dernière fierté, la Flotte – sabordée ! Mais l'âme de la France restera, car elle a été héroïque. Il ne reste dans mon cœur aucune peur, mais

une tristesse qui dépasse tout ce que j'ai éprouvé, sauf le jour de l'armistice.

« 28 novembre – Voilà le suprême sacrifice : " *le Grand* " (le *Strasbourg*) sous l'eau avec son commandant, l'Amiral de Laborde, dit-on ce matin, mais pas confirmé... Toulon est frappé de stupeur. On a vu passer les élèves de l'Ecole Navale dans des voitures allemandes, impeccables de bonne tenue, avec le même entrain. Mais te rends-tu compte de ce que doit souffrir cette jeunesse ?

« J'ai pu enfin te télégraphier pour te rassurer. Le ciel est encore assombri par le mazout qui brûle. On a le sentiment que l'honneur est sauf. Prions tous ensemble pour le relèvement de la France...

« Pour Gérard d'Hauteville on ne sait rien, mais il ne lui est rien arrivé ici. On sait que quatre sous-marins se sont sauvés. Personne n'a coulé sur les bateaux. Les hommes y sont restés pour faire sauter les canons et les machines, puis sont partis par ordre quand les bateaux se sont enfoncés. Le *Strasbourg* n'est plus qu'une carcasse mais très peu enfoncé. Quand l'amiral allemand est venu à bord pour en prendre possession, l'Amiral de Laborde lui a répondu : « Trop tard, il coule. »

Après la rupture de l'armistice par l'entrée des Allemands en zone libre, et après le sabordage de la Flotte, c'est l'armée italienne qui occupa en partie la rive gauche du Rhône.

Leur occupation fut moins cruelle que celle des Allemands. Ils s'entendaient avec la population dans un mélange de provençal et d'italien. Et les gens avaient plutôt de la pitié pour ces soldats loqueteux qui étaient là contre leur gré. « *Povres saltimbanques !* » blaguaient-ils en les voyant tirer leur mules dans les rues de Toulon.

Quand, en septembre 1943, l'Italie dut capituler devant les troupes de débarquement alliées, l'armée allemande remplaça l'italienne, et Toulon fut déclaré zone de combat.

Ma mère obtint en octobre des autorités françaises encore en fonction l'autorisation de transporter par camion les meubles de valeur et les tableaux de Massacan à Lasserre dans le Gers, où les Louis de Pourtalès acceptaient de les garder. Je pris le train pour tout débarrer et installer dans la grande « Salle des Maréchaux » du château. C'était un premier déménagement par mesure de précaution, car les Alliés, hélas, étaient encore loin.

En effet, les Américains avaient débarqué en Sicile, puis en Calabre avec les Anglais et les divisions marocaines du Général Juin. Mais l'avance avait été arrêtée devant la célèbre Abbaye du Mont-Cassin, où les Allemands étaient fortement retranchés. La bataille si meurtrière dura tout l'hiver de 43.

Le 11 mai 1944, les Français de la Division marocaine réussirent à percer le front. Les Alliés marchèrent sur Rome, déclarée ville ouverte, puis avancèrent vers le nord en essayant de ménager les villes d'art comme Florence et Sienne. Edmond de Pourtalès, qui était dans la 1^{er} Division marocaine, obtint qu'on ne bombarde pas San-Gimignano.

Ma mère ayant reçu un ordre d'expulsion pour décembre 1943, je revins à Massacan pour l'aider. Les Allemands avaient déjà entreposé leurs munitions dans le sous-sol de la maison. Il fallait trouver d'urgence un déménageur et un garde-meubles, car il n'était plus question d'avoir un camion pour aller à Lasserre.

Ma mère était très éprouvée par ce nouvel exode, mais ne perdait rien de son courage. Elle résistait pied à pied, pleine de calme et de cran, quoique intérieurement elle bouillît de rage. Deux soldats en ricanant lui avaient dit :

« A votre âge, vous n'avez rien à craindre d'avoir des hommes dans la maison. »

Massacan était un endroit créé avec amour par mes parents. Ma mère l'associait à la mémoire de François, à qui elle avait voulu le laisser. Cet endroit la quittait avant qu'elle ne le quitte.

Ma mère, toujours très fragile, ne supportant plus les longs automnes à Schoppenwihr et les hivers à Paris, mes parents avaient acheté cette propriété en 1923. Pendant les trois années précédentes, ils avaient passé l'hiver à *La Polynésie*, près de Hyères, chez la Comtesse de Béhague, grande amie de ma mère.

Mme de Béhague était une personnalité très artiste, pleine de charme et d'originalité. Elle avait beaucoup voyagé et navigué. Cherchant une propriété dans le Midi, loin de la Côte d'Azur, elle trouva une région isolée, très sauvage, qui formait le bout de la presqu'île de Gien, qui n'avait rien de commun avec ce qu'on appelle la Riviéra et ses jardins chargés de fleurs.

Elle y bâtit une grande maison, où elle réunissait des amis choisis que ce calme enchantait et que le charme de son intelligence groupait autour d'elle. Paul Valéry était un des fidèles ; chaque année, il venait se reposer et travailler à sa guise. Il trouvait dans ce milieu raffiné et aristocratique, mais pas mondain, le cadre qui convenait à son esprit de philosophe et de poète. D'autres habitués étaient le peintre anglais Norton, et Maurice Paléologue, de l'Académie française, ancien ambassadeur à Pétersbourg en 1914, qui y travaillait à ses ouvrages sur la Cour de Russie.

Voyant que ce climat convenait à ma mère, mes parents

trouvèrent au Cap Brun, près de Toulon, une propriété avec un « mas » enfoui dans les cyprès, les pins et les eucalyptus. Des sentiers embaumant le romarin, la lavande et les cistes conduisaient au bord de la falaise, au milieu de laquelle s'accrochait un magnifique pin maritime. Des marches taillées dans le rocher descendaient à la mer et à la pointe de Massacan, d'où l'on voyait toute la rade de Toulon.

C'était un des coins les plus beaux et les plus sauvages de la côte.

Les Allemands commençaient à creuser des tranchées depuis le front de mer jusque devant la maison pour placer leurs mortiers. L'eau était coupée, il n'y en avait plus que dans la citerne.

Le préfet obtint pour ma mère une place de wagon-lit avec sa femme de chambre Marie Sutter, qui était très malade. Des amis l'emmenèrent au train, le soir du 2 décembre. Je restai à Massacan avec les Schwartz. On avait obtenu un déménageur pour le 3 au matin, les Allemands pouvant prendre possession de la maison d'une minute à l'autre.

Enthousiasmés à l'idée de sauver ce qu'on pouvait des griffes des envahisseurs, les déménageurs jetaient tout dans le camion, sans pouvoir l'emballer. « Té, ce n'est pas un déménagement, c'est un *cammbriolage* ! » Au dernier moment, ils se saisissaient des casseroles, des couvertures, d'un couvre-pieds de soie rose et de tout ce qu'ils pouvaient encore attraper, et le jetaient par-dessus le mur du jardin chez nos voisins Bourgarel, pendant que les Allemands franchissaient la grille.

Comme en 1940 en Alsace, je me trouvai de nouveau face à face avec les « occupants ». Mais il y avait une grande différence dans leur aspect : au moment de l'invasion de 40, l'Armée allemande avait une magnifique jeunesse, dont on ne pouvait s'empêcher de constater l'ardeur et la discipline.

Maintenant, on voyait des visages harassés et des mines d'assassins. Tous les crimes de guerre marquaient leurs traits usés. Il n'y avait plus d'enthousiasme dans leur expression. Ils faisaient peur.

Quand les Français débarquèrent en Provence le 15 août 1944, les Allemands firent sauter Massacan. De ce magnifique endroit il ne reste que le souvenir.

A Vichy, l'hiver 1943-44 fut particulièrement dur, l'occupation devenant toujours plus cruelle à mesure que les Alliés remportaient plus de succès. L'affreuse milice de Darnand et la Gestapo multipliaient arrestations et déportations.

Le Maréchal Pétain fut arrêté dans la nuit du 20 août. M. Stucki, ambassadeur de Suisse, et le nonce étaient auprès de lui quand les Allemands firent sauter les serrures de ses appartements et l'emmenèrent à Sigmaringen. Il commença un long martyre qui s'acheva, sans une plainte, dans le fort de l'île d'Yeu.

L'Histoire l'a condamné. Mais comment juger un homme dont la destinée fait penser aux personnages des drames de Shakespeare ?

Il n'y avait plus de gouvernement. M. Stucki réussit à négocier avec l'Etat-Major allemand et obtint que Vichy ne soit pas bombardé à cause de l'enchevêtrement des sources thermales qui se trouvaient dans la ville.

Cette trêve accordée, les Allemands se retirèrent. Depuis un mois, nous les avons vus passer en longs convois, dans des véhicules hétéroclites chargés d'hommes, de meubles et même de chèvres et de poules. Cela avait l'air, non d'une

armée en retraite, mais d'un déménagement de pillards, et nous attendions le cœur battant l'arrivée des armées alliées.

Hélas, ceux qui arrivèrent n'étaient pas les soldats tant attendus, mais des maquisards avec des femmes débraillées sur leurs genoux ; ils avaient pillé tout autant que les Allemands, arrêté et fusillé des gens sans jugement. Mon cousin Louis de Pourtalès, parti de Lasserre pour s'engager à Cahors dans l'armée régulière, se heurta à ces hommes, qui lui offrirent de monter dans un camion sous prétexte de l'amener à son régiment. Ils s'arrêtèrent en cours de route et le fusillèrent dans un bois, où son corps ne devait être retrouvé qu'un an après.

Quelle ne fut pas notre surprise et notre joie de voir arriver, une dizaine de jours plus tard, notre fils Jean ! Il était dans une tenue vaguement militaire de maquisard, et venait rafler des voitures pour gagner, avec ses hommes du maquis, l'armée que rassemblait le Général de Lattre de Tassigny, son ancien chef.

Cette période transitoire n'était pas facile. Certains de ces volontaires voulaient surtout s'assurer des dépôts d'armes cachées pour préparer la révolution, et ne se souciaient pas de se battre contre les Allemands. Mais de Gaulle et les cadres de l'armée dissoute en 1942 canalisèrent adroitement ces éléments en les incorporant dans les régiments de l'Armée de Lattre. Celle-ci, après avoir libéré Mulhouse, franchit le Rhin et parvint jusqu'au Tyrol à travers l'Allemagne du Sud, ce qui lui valut le nom de *Rhin et Danube*.

CHAPITRE 8

UN DOCUMENT RÉVÉLATEUR

Paris fut libéré le 25 août 1944 par le Général Leclerc. Grâce aux négociations du consul de Suède, M. Nordling, la ville fut préservée. Hitler avait ordonné qu'on la fasse sauter, et les familles de ses généraux devaient répondre de leur obéissance. Le Général von Choltitz, commandant du Gross Paris, eut cependant le courage de se refuser à une telle folie et Hitler ne put intervenir.

La reddition fut signée à la gare Montparnasse. Leclerc entra dans Paris à la tête de la 2^e Division Blindée au milieu du délire de la ville libérée. Le lendemain, de Gaulle descendit à pied les Champs-Élysées avec ses compagnons de la Libération. Des Allemands isolés continuèrent à tirailler pendant plusieurs jours du haut des toits. Au cours du *Te Deum* solennel célébré à Notre-Dame, des coups de feu claquèrent sous la nef. De Gaulle restait debout, impassible.

Les rues n'étaient pas sûres, ce qui empêchait la population de se livrer autant qu'elle l'aurait voulu à toute la joie publique, comme en 1918. D'ailleurs, la guerre n'était pas finie.

Quand le gouvernement provisoire fut un peu installé, les ministères remontèrent de Vichy, et un long train de fonctionnaires nous ramena à Paris.

Nous eûmes la joie de retrouver ma mère, les Schwartz et la famille en bonne santé.

Christiane avait passé l'été à Guermantes. Son fils, âgé de trois ans, s'étant cassé la jambe, elle réussit à traverser les

barricades de Paris insurgé pour l'amener à l'hôpital des Enfants malades.

Une douloureuse nouvelle vint assombrir notre joie. Ma chère cousine, Madame de Seynes, venait d'apprendre la mort de son fils Maurice, capitaine aviateur en Russie dans l'escadrille Normandie-Niémen. Il fut cité à l'Ordre de l'Armée :

« Le 15 juillet 1944, au cours d'un changement de terrain, a décollé suivant l'usage de l'armée soviétique en emmenant dans son fuselage son mécanicien sans parachute.

« Aveuglé, puis intoxiqué en vol par une importante fuite d'essence, a cherché en vain à se poser. S'est finalement écrasé au sol, préférant mourir avec son mécanicien plutôt que de sauter en parachute.

« Son sacrifice volontaire et sa mort de soldat resteront un tragique et magnifique exemple de la fraternité d'armes qu'eurent les aviateurs russes et français en lutte contre l'envahisseur allemand. »

La grandeur de ce sacrifice d'un officier français pour un soldat russe fit de Maurice de Seynes un héros de légende dans l'armée russe. Aujourd'hui encore, on enseigne, paraît-il, son histoire dans les écoles soviétiques.

La carte de l'Europe avait été déchirée. Chaque pays y laissait des lambeaux. Comme dans une fourmilière bouleversée, les populations erraient à la recherche de terres de refuge. Des millions d'expulsés ne reverraient plus jamais leur patrie et nous nous sentions privilégiés de pouvoir revoir l'Alsace libérée, tout en sachant Schoppenwihl très abîmé.

En février 1945, dès la libération de Colmar et bien que la guerre ne fût pas terminée, ma mère voulut y retourner pour reprendre contact avec ce qui restait de la Croix-Rouge, et je l'accompagnai.

Mlle Manoëï, directrice de l'école d'infirmières, avait été

expulsée, mais Mlle Jaeger et Mme Wagner, qui étaient Alsaciennes, étaient restées sur place.

Schoppenwihr était entièrement détruit. Il ne pouvait être question de loger chez nous au milieu des ruines. Même les morts n'étaient pas encore enterrés, car seuls les spécialistes du déminage osaient toucher les corps souvent piégés.

Ce fut Mme Knoderer, sœur de Mlle Dietz, mon ancienne institutrice, qui nous offrit l'hospitalité à Colmar. Une pièce d'artillerie à longue portée, qui tirait du Kaiserstuhl dans le Pays de Bade, envoyait chaque nuit quelques obus sur la ville, mais ne faisait guère de dégâts. Par prudence, on passait les nuits dans les caves, et celle de Mme Knoderer comportait des installations très confortables avec matelas.

J'allai un jour déjeuner chez Mme Wagner et y revis avec joie le pasteur Ochsenbein, l'un des participants à la rencontre organisée avant la guerre aux Trois-Epis. Mobilisé comme aumônier des équipages de la Flotte, il était rentré en Alsace après l'armistice et avait repris ses activités pastorales à Ensisheim et à Colmar.

Il me dit avoir en sa possession un document concernant le Groupe d'Oxford. Il me l'apporta le lendemain... Il s'agissait d'un livre de plus de deux cents pages publié par les services secrets de la Police d'Etat allemande, intitulé *Die Oxford Gruppen Bewegung*. C'était une attaque virulente contre Frank Buchman et son message.

Pour le nazisme, la croix gammée devait remplacer la Croix du Christ et délivrer le peuple allemand du complexe de culpabilité et de la notion du péché.

Pour Frank Buchman, le Groupe d'Oxford était « une révolution spirituelle sous le signe de la Croix du Christ ». L'idéologie de Buchman était donc incompatible avec celle de Hitler. La police avait ordre, dès son arrivée dans une ville, de rechercher le siège du Groupe et d'arrêter ses mem-

bres. Je compris ce qui nous serait arrivé en juin 1940 si notre fichier, rue de la Bourse, n'avait pas été brûlé...

Le pasteur Ochsenbein me raconta comment ce document de la Gestapo était tombé entre ses mains. C'est un ami commun, Pierre Koechlin, qui le lui avait remis. Avant la guerre, tous deux s'étaient consacrés pendant des années aux prisonniers de la Maison centrale d'Ensisheim ¹⁾.

Pierre Koechlin habitait Mulhouse et travaillait aux Forces motrices du Haut-Rhin comme ingénieur. Il avait été expulsé d'Alsace après l'armistice et un officier de la Gestapo s'était installé dans son bureau. En novembre 1944, au moment de l'arrivée de l'armée de Lattre, cet Allemand s'était enfui en grande hâte et dans sa précipitation il n'avait pu emporter ou brûler la totalité de ses papiers. C'est ainsi que ce document secret de la Gestapo avait été trouvé, à la libération de Mulhouse, par le secrétaire de Pierre Koechlin.

Par le défi moral qu'il lançait, Frank Buchman avait toujours eu des adversaires. Son message était mondial et avant la guerre il avait aussi cherché à l'apporter à l'Allemagne. Mais maintenant ses ennemis en Angleterre l'accusaient d'avoir eu des sympathies nazies. Cette violente attaque émanant des Services secrets de la Gestapo réduisait à néant ces calomnies. Ce document constituait la preuve irréfutable qu'en la personne de Buchman, c'était l'esprit même du christianisme que le nazisme essayait de démolir ²⁾.

Je comprenais toute la portée de ce document ; mais, craignant les risques de la censure militaire, je résolus de ne pas l'envoyer par la poste et de le garder par-devers moi

¹⁾ Les récits des changements intervenus dans la vie des prisonniers ont été écrits par Ochsenbein dans *Les Compagnons de la Vie* (Oberlin, éd.).

²⁾ On trouvera en annexe des extraits de ce document.

afin de le remettre en mains propres à un de nos amis de l'Armée anglaise qui pourrait l'apporter en Angleterre.

Le 18 mai 1945 marqua la fin des hostilités. La guerre se terminait par la victoire des Alliés et l'effondrement de Hitler. Le cauchemar était fini, mais la paix... était-elle acquise ?

Quelle idée nous faisons-nous de la paix ?

Comme tant d'autres, je pensais avec reconnaissance à la fin de tant de souffrances et de privations. Mais c'était aussi la fin de l'effort, et j'en ressentais un certain soulagement égoïste.

En regardant honnêtement en moi-même, je comprenais mieux mon époque.

Le sacrifice nous est contraire et il faut un grand but pour l'accepter; la guerre gagnée, le but semblait atteint. L'Histoire montre que chez les Français le patriotisme est une valeur de temps de guerre dont le cours a tendance à baisser en temps de paix. On cesse de se sacrifier pour son pays et l'on a vite fait de se replier sur ses intérêts privés et ses ambitions personnelles. Construire la paix demande autant d'efforts que gagner la guerre, et c'est insensiblement que le pays se laisse glisser au fil de l'eau.

« La paix, disait toujours Frank Buchman, n'est pas une idée, c'est des gens qui deviennent différents. »

Il nous fallait donc résolument assigner un grand but au pays, au-delà de nos frontières et de nos intérêts personnels.

CHAPITRE 9

UN ARBRE FLEURIT

1939-1946 : Sept ans s'étaient écoulés depuis notre dernier voyage en Amérique. Après ces années de séparation, nous nous demandions, Robert et moi, comment Frank Buchman avait continué à développer l'équipe que nous avons dû quitter soudainement en 1939 à San Francisco à la veille de la guerre.

Dès 1940, Frank avait réuni son équipe pour la préparer aux luttes à venir et passé des semaines avec elle dans un camp près du Lac Tahoe, dans les Montagnes Rocheuses.

Il s'était adressé par radio au monde, que la guerre commençait à déchirer, et ses appels étaient parvenus dans les cinq continents. Il était évident pour lui que le véritable conflit était une lutte idéologique à laquelle la guerre ne mettrait pas fin. « La pensée d'une nation tombe en ruines bien avant la nation elle-même », disait-il.

Dès que la guerre eut éclaté en Europe, il commença une campagne pour réveiller l'Amérique, endormie dans sa sécurité et son confort.

Il lança une brochure intitulée *You Can Defend America* (Tu peux défendre l'Amérique), préfacée par le Général Pershing, et ensuite un spectacle du même nom, qui fut donné dans les usines, les mines, les docks et les villes avant même que le pays ne se trouvât impliqué dans le conflit.

En 1942, le gouverneur de l'Etat du Michigan mit un hôtel à sa disposition dans l'île de Mackinac, à la jonction des Grands Lacs, où il put rassembler ses compatriotes désireux

de faire quelque chose pour leur pays. Frappé par l'effet qu'avait produit la revue *You Can Defend America*, Frank comprit ce qu'on pouvait attendre d'un théâtre « engagé ».

Un Anglais, le professeur Alan Thornhill d'Oxford, écrit une pièce appelée *L'Élément oublié*. On y voyait le changement intervenu dans la vie d'un homme et amenant, par une réaction en chaîne, la solution d'un conflit à la fois social, industriel et familial.

Cette pièce, mise en scène et jouée par des amateurs, allait avoir un grand retentissement. Elle fut invitée à Washington par le Président Truman et présentée devant les membres du Congrès. En moins de dix ans, elle connut un succès mondial, fut jouée dans vingt pays, traduite en douze langues et adaptée pour la radio et le cinéma.

Ainsi se créa l'une des armes les plus importantes dont le Réarmement moral disposait dans la « guerre des idées », son théâtre.

Avant la fin des hostilités, au printemps 1944, un jeune diplomate suisse, Philippe Mottu, et sa femme purent s'envoler vers l'Amérique afin de reprendre contact avec Frank Buchman. Ce qu'ils virent à Mackinac et vécurent eux-mêmes les marqua tellement qu'ils rêvèrent de l'apporter en Europe.

La guerre finie, une délégation européenne composée d'Anglais, de Français, de Hollandais et de Suisses put à son tour franchir l'Atlantique pour participer à l'assemblée mondiale qui se tenait à *Island House* (la maison de l'île), à Mackinac. Chose peu banale, les congressistes assuraient eux-mêmes le fonctionnement matériel de la conférence. Là, Frank demanda à Philippe Mottu et à un autre Suisse, Robert Hahnloser, jeune ingénieur de brillant avenir, d'organiser dans leur pays la première rencontre d'après-guerre du Réarmement moral.

Dès leur retour d'Amérique, ils se mirent à la recherche

d'un hôtel. Le Caux-Palace, un des plus grands hôtels de Suisse, allait être vendu par la Banque Populaire à une compagnie française. Celle-ci ne voulait pas l'exploiter – car l'hôtel avait fait faillite deux fois – mais le démolir dans cette période de totale pénurie pour récupérer le mobilier, le linge, la menuiserie et les installations sanitaires.

Le bâtiment, vaste et admirablement situé au flanc d'une montagne surplombant le Lac Léman, face aux Alpes de Savoie convenait comme lieu de conférences, bien qu'il fût dans un état assez délabré. Ainsi, ils décidèrent de chercher à le louer pour la saison. Frank Buchman, à qui ils communiquèrent leur idée, leur câbla : « Buy it » (Achetez-le).

Le défi était de taille. Les deux Suisses réunirent tous leurs amis à Interlaken à Pâques 1946 et leur proposèrent d'acheter le Caux-Palace pour en faire le centre de rencontres du Réarmement moral en Europe. La guerre avait épargné la Suisse, ils voulaient que Caux soit un témoignage de reconnaissance et un instrument de travail de portée mondiale. Eux-mêmes engagèrent toute leur fortune dans l'opération avec la certitude que, par les sacrifices de tous, la somme nécessaire serait réunie. Leur attente ne fut pas déçue : une centaine de leurs compatriotes se joignirent à eux. La cuisinière de la famille Mottu, qui avait entendu discuter tous ces projets, fut la première à apporter son carnet d'épargne dans lequel elle avait, depuis des années, placé les économies de son travail pour assurer la sécurité de sa vieillesse.

Le bâtiment fut donc acheté. Le Caux-Palace devint *Mountain House* (la maison sur la montagne).

Mais remettre en état et faire fonctionner un hôtel capable de recevoir près de mille personnes n'était pas une petite

affaire. Pendant les dernières années de guerre, le bâtiment avait servi de camp pour les internés et les réfugiés. C'est dire dans quel état il se trouvait. De toutes les régions de Suisse, les bonnes volontés se présentèrent : un serrurier répara gratuitement les 800 serrures qui avaient été démolies. Des enfants des écoles donnèrent leurs vacances pour défricher les jardins. Des ingénieurs rétablirent le chauffage et les fourneaux de cuisine.

Pour que, comme à Mackinac, les congressistes puissent avoir une participation active à la marche de la maison, il fallait des cadres permanents nombreux pour l'entretien, la cuisine, la réception, etc. Les jeunes filles que Frank avait formées en Amérique étaient devenues de remarquables cuisinières et d'excellentes maîtresses de maison. Plusieurs d'entre elles décidèrent de se consacrer à cette tâche. Cela représentait pour chacune le don de toute sa personne, toute l'année sans salaire, en réponse à l'appel de Dieu pour refaire un monde en ruines.

Les gens retrouvaient le sens du sacrifice, chose rare en dehors du temps de guerre : les dons en argent, en bijoux, en personnes affluèrent bientôt de partout. Grâce à eux, Caux se mit à fonctionner dans une atmosphère où des miracles de réconciliation entre individus, races et nations allaient être la récompense de ceux qui avaient tout risqué.

Le 25 juillet 1946, Mountain House était prêt pour l'ouverture de la Conférence.

En route pour Caux, toute la troupe d'outre-Atlantique s'arrêta à Paris, où elle fut reçue pour dîner au buffet de la Gare de Lyon par leurs amis français, dont nous étions. C'est là qu'on entendit pour la première fois en Europe le merveilleux chœur de Mackinac, qui nous remercia d'un chant. Nous ne nous attendions pas à une pareille perfection, et ce fut une révélation pour Robert et moi. Le Réarmement

moral avait atteint des dimensions que nous ne pouvions imaginer ; d'ailleurs, l'année suivante, Mountain House s'avéra trop petit pour recevoir les délégations du monde entier et d'autres hôtels furent acquis par ce qui allait devenir la Fondation de Caux.

En été 1947, j'étais à Caux avec Christiane. Le théâtre et la musique m'avaient profondément frappée. L'idée me vint de télégraphier à notre fils Jean et à Jacko, sa femme, qui étaient en route pour Genève, leur suggérant de venir passer une soirée et une nuit. La proposition semblait absurde. Jean avait été dès le début opposé au Réarmement moral et il se disait incroyant.

A ma grande surprise, ils acceptèrent. Mais ce soir-là, il n'y avait aucune pièce de théâtre au programme ! Cela paraissait une vraie malchance, mais ma pensée avait été de tout remettre à Dieu sans me mêler de rien. Je les présentai donc à un jeune ménage américain, les Hadden, excellents musiciens de jazz, qui organisèrent un dîner pour eux.

Deux jours après, à mon étonnement, Jean était encore là et il vint me demander où il pourrait se rendre utile. Une ravissante comédie musicale du Far West, *Jotham Valley*, était justement en préparation. On lui proposa le travail de scène au théâtre, ce qui semblait correspondre à ses talents d'ingénieur et d'électricien.

Au lieu de cela, il bifurqua vers... la couture et offrit de faire les costumes d'hommes pour la pièce. En captivité, il avait appris le métier de tailleur et s'était occupé de théâtre. Congédiant les costumières, il s'enferma tout seul trois jours dans l'atelier. Lorsqu'il eut terminé, il rejoignit l'équipe des électriciens.

Quelques jours plus tard, je le croisai dans un corridor. Il m'arrêta :

« Vous savez, maman, je sais bien que depuis vingt ans vous priez pour moi ; alors, autant vous dire que ça y est ! »

J'en restai muette...

« Eh bien, oui, tout ce qu'on voit ici ne pourrait pas marcher si Dieu n'existait pas. »

Je ne pouvais en croire mes oreilles ; très émue, je lui proposai de venir dans ma chambre pour pouvoir parler tranquillement. Il me demanda pardon pour tous les soucis qu'il nous avait causés. Nous parlions à cœur ouvert et moi, à sa naissance spirituelle, je retrouvais la même joie et le même émerveillement que j'avais eus le jour de sa venue au monde, quarante ans auparavant.

Le soir, il télégraphia à son père qui était à Paris : « Hourrah, Caux a gagné. – Jean. Jacko. »

Ses collègues dans son travail à la Reconstruction et les sinistrés dont il étudiait les dossiers le trouvèrent si transformé qu'ils ne le reconnaissaient pas.

Il était comme un arbre qui, subitement, s'épanouit et se met à fleurir après un long hiver.

CHAPITRE 10

CETTE MAISON NOUS A ÉTÉ RENDUE

Un dimanche de l'été 1947, à Caux, nous assistions, Robert et moi, à une session plénière de la conférence. Pendant deux heures, les gens s'étaient succédé sur l'estrade, qui pour raconter une expérience vécue, qui pour annoncer une décision ou un plan d'action. A la fin de la réunion, on passa une corbeille dans les rangs pour recueillir les dons. Robert eut une inspiration subite. Il inscrivit sur un bout de papier qu'il déposa dans la corbeille :

« Reprendre la maison de Boulogne pour en faire l'ambassade du Réarmement moral en France. »

Quand il me dit ce qu'il avait fait, je le crus hors de son bon sens. Depuis notre retour de Vichy, Robert était passé du ministère de la Marine à un bureau d'études sur les activités industrielles russes en Sibérie, et il était enchanté de ce travail. Nous étions à Paris, sans domicile fixe, ayant, au cours de ces années, été réfugiés dans l'appartement de Mme Oesinger, tante de Robert, puis chez notre cousine Guy de Pourtalès et enfin, pendant deux ans, chez nos amis Jacques Weiss, qui nous avaient acceptés comme pensionnaires avenue Georges-Mandel.

Depuis que nous avons dû quitter Boulogne, nous rêvions d'un tout petit logement à nous, mais c'était encore au-dessus de nos moyens financiers et mêmes physiques, car nous souffrions encore l'un et l'autre des suites de la guerre et de la sous-alimentation.

La maison de Boulogne avait toujours nécessité un nom-

breux personnel que nous ne pouvions plus nous permettre et il était au-dessus de nos forces de faire tout le travail comme à Caux. De plus, bien que ce fût une objection secondaire, en reprenant la maison nous perdions cette location qui était un revenu assuré.

Je me souvenais des « ambassades du Réarmement moral » dont m'avait parlé Frank un jour à Washington. Au fond de mon cœur, l'idée de Robert m'aurait attirée ; mais elle paraissait pratiquement irréalisable et le risque à courir me semblait une folie.

Robert me répondit : « Le parachute ne s'ouvre que si l'on saute. » Je pensais qu'il avait raison, mais je nous sentais usés et incapables d'entreprendre une pareille aventure.

Frank, mis au courant de la chose, ne voulait pas nous influencer. Il nous dit simplement : « Si cette pensée vient de Dieu, Il vous enverra l'aide voulue. » Mais personne ne nous encourageait ou n'osait le faire.

Robert tint bon. « Cette maison a une destinée », m'avait-il déjà dit au moment où j'avais suggéré de la vendre. Je respectais ses intuitions et je lui fis confiance.

Il écrivit à notre locataire, M. de Peyrecave, pour lui demander s'il pouvait nous rendre la maison. Nous savions qu'on n'avait pas le droit, après la guerre, de renvoyer un locataire, la France étant en pleine crise de logement. Normalement, il aurait fallu attendre dix ans pour récupérer la maison. Je me dis alors : « Si c'est la volonté de Dieu, tous les obstacles tomberont, et si c'est une folie, Il nous en protégera. »

Six mois après cette lettre, notre locataire nous répondit qu'il avait trouvé un appartement et qu'en juillet il nous remettrait les clés de la maison.

Quand ce moment fut arrivé, le courage me manqua. Je

me vois, clés en mains, assise sur les marches du jardin, ayant envie de pleurer. Une amie, Marguerite Huser, qui m'avait accompagnée, me rejoignit et me proposa de faire silence. Peu à peu, une grande paix descendit en moi. Je sentais que Dieu avait fait une sorte de miracle et que nous étions sous Sa protection. Cette maison nous avait été rendue par Lui, pour Son service et pour amener un esprit nouveau en France et dans le monde.

Les pensées qui me vinrent à ce moment constituèrent le début de ce que, avec Robert, nous avons appelé la *Charte de la Maison* et qui se trouve maintenant sur le piano de la bibliothèque.

Cette maison nous a été rendue par Dieu
Pour être utilisée à Son service
Pour accueillir, servir, réjouir tous ceux qu'Il nous
enverra,
Pour faire avancer Son règne
Pour amener un esprit nouveau en France et dans le
monde.
Nous y apprendrons la vraie liberté dans le service
réciproque
Et le sens de la responsabilité dans la liberté.
Nous ne ferons pas de plans par nous-mêmes, mais nous
exécuterons ensemble ce que Dieu a ordonné.
Nous apprendrons à gérer les biens qu'Il nous envoie
Avec fidélité, économie et générosité.
Nous y vivrons dans la reconnaissance et dans la joie.

La maison avait beaucoup souffert. La bibliothèque, trop grande pour pouvoir être chauffée en temps de guerre, avait servi à stocker des pommes de terre. Dans le sous-sol qui

nous tenait lieu de garde-meubles et auquel nos locataires n'avaient pas accès, une fuite d'eau non décelée avait provoqué une inondation. Tout notre mobilier avait été très abîmé.

Il nous fallut camper tant bien que mal. J'installai au premier étage, dans mon boudoir, une chambre provisoire avec deux sommiers et deux matelas. L'électricité n'ayant pas été rétablie, je mis des bougies dans des bouteilles sur une caisse, avec un petit bouquet de fleurs du jardin. Et nous voilà installés de nouveau, joyeusement comme aux premiers jours, rentrés au port après dix ans de tempête.

« Femme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

Comme c'était à prévoir, nous ne trouvions aucune aide ménagère, mais la C.I.M.A.D.E., une organisation sociale qui procurait du travail aux réfugiés, nous envoya des ouvriers étrangers. Un chef d'orchestre de Budapest nous aida à gratter les parquets ; un Tchèque lessivait et refaisait les peintures ; un Hongrois crépissait les murs extérieurs là où les plâtres étaient tombés.

Tous les meubles abîmés étaient entreposés dans la salle à manger et l'entrée, et un ébéniste de métier venait à la journée réparer les marquetteries. Peu à peu, nous remettions la maison en état et Robert défrichait le jardin qui était devenu une jungle. Tout commençait à prendre tournure.

En décembre 1948, Jean nous proposa de venir avec femme, enfants et domestique pour nous aider pendant les vacances de Noël. Il était parfait bricoleur et remarquable cuisinier. Nous nous apprêtions à connaître la vie de Coccagne !

« Vous n'aurez rien à faire, et maman prendra son déjeuner au lit », nous écrivait-il.

Jusque-là nous n'avions ouvert que le rez-de-chaussée et le premier étage, mais avec l'aide de nos Hongrois, Roumain

et Tchèque, on installa les étages et les chambres d'enfants. Tout était fin prêt.

On fêta joyeusement l'arrivée de la famille, mais le lendemain la domestique reçut une dépêche d'Alsace l'informant que son père était mourant et elle repartit aussitôt.

« Ne vous en faites pas, dit Jean, Jacko et moi nous nous chargerons du ménage et moi, naturellement de la cuisine. »

Tout allait bien, lorsque le jour suivant l'aîné des enfants attrapa la grippe avec 40° de fièvre. Le lendemain, c'était le tour du cadet, et finalement tous y passèrent, y compris Jean et Jacko. Il fallait monter les repas jusqu'au troisième étage, faire le bouillon de légumes et les cataplasmes. Le médecin venait régulièrement faire la visite de ce petit hôpital. Je téléphonais partout, à la mairie, au bureau de la main-d'œuvre, à la clinique voisine, mais il n'y avait pas une femme de ménage à trouver, même pour une heure. Dans ma détresse, je téléphonai à l'Armée du Salut. On me promit deux aides. Il était temps, car Robert venait d'être pris à son tour.

Heureusement, j'allais bien, car il ne fallait pas, en décembre, avec tous ces malades, laisser éteindre le chauffage ; je n'avais plus le temps de bien nettoyer la chaudière à anthracite, comme j'en avais l'habitude, et il commençait à y avoir du mâchefer.

Les deux dames de l'Armée du Salut étaient déjà âgées. L'une n'avait qu'un œil et l'autre boitait. L'une ne trouvait pas son chemin dans le sous-sol et l'autre n'arrivait pas à monter tous ces étages. En grattant mon mâchefer qui s'obstinait à empêcher le tirage, je me mis en nage, je fus prise d'un frisson. C'était mon tour. « Cette fois-ci, c'est plus sérieux, me dit le médecin : vous commencez une pneumonie. »

Les deux dames nous avaient quittés. Cela devenait angoissant à cause du chauffage, du gel possible, des tuyauteries,

des malades et de la cuisine. Je me disais : « Le parachute dont parlait Robert, s'ouvrira-t-il ? »

Voilà qu'on sonne à la porte d'entrée. C'était une inconnue.

« La clinique d'à côté me dit que vous avez besoin d'aide et que vous êtes en panne. Je suis cuisinière et femme de ménage et je suis libre. Nous habitons tout près et mon mari viendra chaque jour pour faire le chauffage. »

Le parachute s'était ouvert à la toute dernière minute !

M. et Mme Corbières, qui nous étaient ainsi tombés du ciel, s'installèrent plus tard dans l'appartement au-dessus du garage et restèrent plusieurs années avec nous.

Instruit par cette aventure, Robert décida d'installer le mazout, ce qui permettait de mettre en route et de régler le chauffage à l'étage en cas de maladie. C'était là une décision audacieuse, vu la modicité de notre situation financière.

Deux mois après survint l'événement le plus inattendu : les avoirs de sa Société ayant été débloqués en Allemagne, Robert retrouva presque toute sa fortune.

Il était profondément reconnaissant et heureux. Il sentait que sa foi avait été récompensée.

Cependant, l'entretien de la maison posait encore bien des problèmes. Nos amis Huser s'installèrent pour quelque temps au second étage. Puis ce fut Madeleine du Fresne, auteur d'un livre passionnant, *De l'Enfer des Hommes à la Cité de Dieu*. L'enfer, elle le connaissait : elle avait été emprisonnée pour avoir fait évader une amie juive en se substituant à elle. La vie de notre maison était malheureusement trop fatigante pour elle ; elle ne put y rester longtemps.

Cette nouvelle « ambassade » ne payait pas de mine, et nous ne savions comment elle allait pouvoir fonctionner. Un ami anglais, John Caulfeild, que nous avons connu aux côtés de Frank Buchman en Amérique en 1939, nous encourageait beaucoup par sa confiance en l'avenir de la maison. Il était

maintenant cantonné à Paris comme capitaine des Forces Alliées. Ce fut lui qui stimula l'imagination et la foi des Français pour les intéresser à la maison.

Irène Laure, ancien député socialiste de Marseille, vint déjeuner avec nous dans notre petite cuisine au retour de Caux. Elle fit le tour de la maison, qu'elle ne connaissait pas. Voyant les possibilités qu'elle offrait et notre incapacité à la mettre seuls en état, elle battit le rappel afin de susciter en Suisse des bonnes volontés pour nous venir en aide. Mme Edmond Odier et Mme Henry Mottu, de Genève, furent les premières à nous apporter leur expérience de ménagères formées à Caux. Cette aide était d'autant plus précieuse que je ne savais pas moi-même comment mener une si grande maison sans domestiques.

Pendant vingt-cinq ans, Irène Laure devait utiliser notre maison comme étape dans son infatigable action à travers le monde.

Elle avait entendu parler du Réarmement moral en septembre 1947, mais elle se méfiait d'une organisation internationale venant d'Amérique et comptant des capitalistes. Victor, son mari, ardent syndicaliste et ancien élève de Marcel Cachin, était dans la marine marchande. Elle avait lutté dans la Résistance à Marseille et son fils Louis avait été torturé par la Gestapo. Elle haïssait les Allemands et se réjouissait de les voir à leur tour subir la destruction de leurs villes.

Elle vint à Caux pour savoir de quoi il en retournait. Quand elle vit des Allemands prendre la parole, elle quitta la salle de conférences, retourna dans sa chambre et fit sa valise. Elle rencontra Frank Buchman et, furieuse, lui expliqua pourquoi elle partait. « Vous êtes socialiste, dit-il, et vous voulez l'unité. Comment referez-vous l'Europe sans l'Allemagne ? » Après une violente lutte intérieure, elle monta

spontanément sur l'estrade, trois semaines plus tard, et s'excusa auprès des Allemands des sentiments qu'elle leur avait portés. « Pour la première fois, dit-elle, j'ai mesuré que la haine détruit, mais ne construit jamais. »

Elle fit plus. En 1948, elle partit pour l'Allemagne avec Victor et Louis. Elle prit la parole devant onze Parlements des différents Länder de l'Allemagne occidentale. A Berlin, en voyant les ruines de la ville, Irène fut bouleversée par ce spectacle.

Lors d'une grande réunion publique, elle déclara :

« J'ai parlé de fraternité toute ma vie, et pourtant ces ruines, je les ai voulues. Certes, je n'oublie pas les ruines de la France ni des autres pays, mais ce que je peux faire, c'est regarder en face ma propre haine et vous en demander pardon. »

En entendant sa mère parler ainsi – aux côtés d'autres Français dont l'un avait perdu vingt-deux membres de sa famille dans les chambres à gaz – Louis fut indigné, et même scandalisé. Après tout ce qu'il avait subi, maintenant, il voulait profiter de la vie et il avait monté une florissante affaire d'import-export.

Je ne sais trop comment cela se fit, mais il vint loger chez nous, dans la maison de Boulogne. Nous étions en pleins travaux de réparation et de peinture. Robert, enchanté de cette aide inattendue, le reçut à bras ouverts. Louis prit sans mot dire un pinceau et un pot de peinture, et se mit au travail dans le sous-sol.

Les jours passaient et il ne desserrait pas les dents ; au contraire, il devenait de plus en plus sombre. Mon mari n'arrivait pas à établir le contact avec lui : ce qu'il avait vu en Allemagne l'avait bouleversé dans ses sentiments patriotiques et, probablement, dans sa vie personnelle.

Robert eut alors l'idée d'improviser un bal costumé dans

le sous-sol que Louis était en train de repeindre. Jeunes et moins jeunes avaient arboré les déguisements les plus divers grâce aux vêtements trouvés dans les malles empilées avant notre départ, dix ans plus tôt. Ce fut très gai. Tout le monde s'amusa de bon cœur, Louis aussi. Quelques jours plus tard, il partait rejoindre ses parents à Berlin, laissant dans notre Livre d'Or à Boulogne l'inscription : « Louis Laure sur la bonne route. »

« Il avait compris, nous dit Irène, qu'une force était à l'œuvre, capable de modifier le courant de l'histoire, et que la jouissance et l'amusement ne parviendraient jamais à créer quelque chose de neuf. Il avait vu que si toute la jeunesse française vivait comme lui sans foi ni loi, le pays serait perdu.

« Il me fit part de sa décision de payer tous ses impôts arriérés, ce qui n'était pas rien... Enfin, il était résolu à remettre en ordre toute sa vie privée.

« Il mena jusqu'au bout chacune de ses décisions et devint un autre homme. »

Dès que la maison fut en état d'accueillir davantage de monde, l'aide afflua de tous côtés.

Nous étions tous d'âges, de pays et de milieux différents : un ouvrier communiste du Nord, un ancien diplomate russe, un médecin écossais, une Hollandaise de La Haye, un essaim de jeunes filles. Comment faire vivre ensemble des gens aussi disparates ?

Frank Buchman, lui, avait été très heureux en apprenant que Robert avait décidé de reprendre la maison. Il vint la voir pour la première fois en 1949 et elle lui plut immédiatement. Il en aimait l'ambiance typiquement française.

Naturellement, nous nous étions donné beaucoup de mal pour le recevoir. Tous les jeunes avaient frotté, astiqué. A la cuisine, on avait mis les petits plats dans les grands. Frank remarqua tout de suite la peine qu'on s'était donnée. Puis,

assis avec Robert et moi dans le salon, il nous dit avec son humour habituel : « I see the bees, where is the honey ? » (Je vois les abeilles, où est le miel?) Que de fois, par la suite, quand je m'affairais trop, je devais me rappeler ces paroles !

Robert gagnait tous les cœurs et l'ouvrier communiste perdit son amertume de classe en voyant le soin avec lequel mon mari, encore peu habitué, mettait chaque jour le couvert.

Comme dans la *Charte de la Maison*, nous apprenions « la vraie liberté dans le service réciproque et le sens de la responsabilité dans la liberté ».

Le 19 août 1949, jour de l'anniversaire de Robert, nous étions à Caux. Tous les Français et nos amis suisses qui nous avaient aidés à Boulogne célébrèrent son anniversaire. Ce fut une joyeuse fête de famille – famille qui comptait plusieurs générations et dont il était pour ainsi dire le grand-père. Qui aurait jamais cru qu'un certain déjeuner, en décembre 1932, changerait l'orientation de notre vie à ce point ? Qui pouvait prévoir que l'acte de foi de reprendre la maison de Boulogne en 1948, avec tous les risques que cela impliquait, apporterait de tels résultats ?

Fin septembre, nous étions à Schoppenwihr, Robert et moi. Assis devant notre maison, nous regardions le soleil se coucher sur les Vosges, éclairant la beauté des arbres aux couleurs d'automne. Malgré les ruines du château que nous avions sous les yeux, tout était calme et paisible. C'était une de ces heures où l'on sent la présence de Dieu dans la beauté de la nature.

J'entendis Robert qui disait comme pour lui-même :

« Je me réjouis tant de mourir ! »

Je sursautai.

« Te sens-tu malade pour dire cela ? demandai-je, cachant ma peur.

– Non, pas du tout. Je pense tout haut. »

D'où lui venait cette idée ? Que répondre ? Il avait sans doute raison et pensait en véritable croyant. Mais moi, je pensais à moi-même et à ce que serait la vie sans lui si pareil malheur survenait.

Puis nous reprîmes la vie à Boulogne. Un jour de décembre, la bibliothèque était pleine de monde. Soudain, Robert eut un malaise. On le remonta dans sa chambre. Il avait eu plusieurs fois des vertiges d'oreilles et j'essayais de me persuader que c'était une indisposition semblable. Mais le médecin, en sortant de sa chambre, avait l'air très grave et, me prenant à part, me dit simplement : « Madame, il vous faudra beaucoup de courage. » Du courage ! je n'en avais pas. Je ne pouvais accepter la séparation. Deux fois, la guerre, en 1914 et en 1940, nous avait séparés mais chaque fois, presque miraculeusement, nous nous étions retrouvés, reprenant la vie ensemble et nous appuyant l'un sur l'autre. Maintenant, cela allait-il être le déchirement définitif sans espoir de nous revoir – du moins ici-bas ?

De sa chambre, pendant six mois, Robert suivit tout ce qui se passait dans la maison et au-dehors, participant à la lutte et pensant à l'avenir. Il me demandait toujours : « Est-ce que tu crois que la maison sert ? » Je lui racontais par exemple que ce même jour la bibliothèque était remplie de Saint-Cyriens, une autre fois, d'ouvriers ou d'amis de l'étranger. Il recevait tous ceux qui voulaient le voir ; il organisa même, peu de jours avant sa mort, pour ses collègues russes, un goûter au pied de son lit. Parfois, il pouvait descendre, mais de nouvelles crises rapprochaient l'échéance inévitable.

Nous avions à demeure le Dr Ken Stewart d'Ecosse, dont le secours médical était un immense réconfort. Miss Dorothy

Stewart, ancienne infirmière de la Croix-Rouge anglaise, m'aidait à le soigner, ainsi que Jeanne Azam, jeune infirmière du Midi qui devait plus tard donner tout son temps à l'action du Réarmement moral au Brésil. Il y avait aussi les Dick Hadden, le jeune ménage américain qui avait reçu Jean à Caux. Comment aurais-je jadis imaginé une pareille communauté, une telle famille pour entourer les derniers mois de Robert et me soutenir dans ma détresse ? Il y avait une atmosphère de victoire que je n'aurais jamais pu créer seule.

Peu de temps avant sa mort, Robert reçut la visite de Frank. Celui-ci, lors d'un bref passage à Paris, avait tenu à venir le voir, au risque de rater son train. Robert en eut une immense joie.

La fin approchait. Un soir, je lui lisais dans l'Évangile de saint Jean les derniers entretiens de Jésus avec ses disciples. « Que votre cœur ne se trouble point...

Il m'interrompit :

– Pourquoi me lis-tu ce texte ? Est-ce que je vais mourir ?

– Tu sais, c'est Jeudi saint.

– Ah bien, je trouvais tes lectures un peu tendancieuses ! » me dit-il en me taquinant. Puis nous continuâmes paisiblement notre lecture.

La veille de Pâques, le pasteur Brunnarius lui apporta la communion. Toute la maisonnée l'entourait. Il était au cœur de sa famille mondiale et spirituelle si diverse et si unie, avec Christiane, sa fille, qui lui prodiguait sa tendresse.

Le 31 mars, anniversaire de nos fiançailles qu'il n'avait jamais manqué, il fit acheter des fleurs, signa un bout de papier que je trouvais comme chaque année à mon réveil. Ce fut son dernier signe de lucidité. Une nouvelle crise hâta la fin.

Le dernier jour, le 12 avril, il eut de grandes angoisses. « Je vois des choses terribles. » Il se mit à dire des mots en

allemand, comme s'il luttait encore pour la réconciliation qui avait été le but de sa vie. Ses dernières paroles furent : « Völkerversöhnung oder Krieg » (réconciliation des peuples ou guerre) puis, quelque temps après, d'une voix forte : « Je vous bénis tous, » et il expira, le visage rayonnant de paix.

En moi aussi, il descendit miséricordieusement une acceptation à laquelle je n'aurais pu croire. Entouré d'amis venus de loin, il fut enterré en Alsace aux côtés de notre fils François.

Dans un journal religieux, le pasteur Alfred Boegner écrivit ces lignes :

« Tous ceux que la vie a rapprochés du chrétien qui vient de passer de ce monde au Père ne l'oublieront pas. Il s'était donné tout entier à Celui dont il avait entendu l'appel et sa consécration, qui inspirait ses paroles et ses actions, a fait de lui un témoin de Jésus-Christ dont l'influence a été grande. Dans les Groupes d'Oxford et le Réarmement moral qui en est le prolongement, sa foi humble et courageuse a eu un rayonnement qui reste pour beaucoup un sujet de reconnaissance, un exemple et un appel. Sa foi a transfiguré sa vie et sa mort, et jusqu'au bout, Robert de Watteville a été ouvrier avec Dieu. »

Une amie de Colmar, Mme Wagner, m'envoya ces lignes, tirées de la lettre de Mathilda Wrede à sa mère après la mort de son père : « Quand un arbre de la forêt est abattu, il se fait comme une trouée de lumière à la place qu'il occupait ; de même, il se creuse comme un sillon lumineux sur les traces d'un homme qui disparaît. »

Pendant près de trois ans, Robert avait connu les aventures, les difficultés et les joies causées par la reprise de la

maison. Il avait pu en suivre le développement et voir se créer autour de lui une vraie famille spirituelle. Je le sentais dans la paix de Dieu et pour toujours dans la lutte avec nous, dans cette maison qu'il m'avait confiée. La vie continuait autour de moi, mais rien ne comblait le vide qu'il avait laissé et je n'avais plus le cœur à rien.

Une demande inattendue me rendit le courage de reprendre la lutte.

En juillet, on nous annonça de Londres le passage d'une cinquantaine de Japonais en route pour Caux. C'était la première délégation du Japon autorisée à venir en Europe depuis la fin de la guerre et la destruction de Hiroshima et Nagasaki par la bombe atomique. On nous demandait s'ils pouvaient venir passer la journée dans notre maison.

Comment donner un accueil capable d'effacer les haines du passé ? Comment recevoir un groupe de cette importance ? Heureusement, nous avons reçu de Caux le renfort de cuisinières expérimentées connaissant les usages et les goûts japonais. Nos hôtes furent très sensibles à l'accueil qui leur fut fait et qui les mit à l'aise. Quant à moi, j'ignorais tout de leurs habitudes et fus fort étonnée de voir devant la porte du salon une trentaine de paires de souliers ; ils s'étaient respectueusement déchaussés avant de pénétrer.

Parmi les personnalités marquantes de cette délégation se trouvaient les maires d'Hiroshima et de Nagasaki. Ils avaient apporté en Europe trois petites croix taillées dans le bois d'un camphrier géant, âgé de 400 ans, qui avait péri dans l'explosion de la première bombe atomique, le 6 août 1945. Cet arbre vénérable se trouvait dans l'enceinte du temple de Kokoutaïji, où étaient enterrés les seigneurs féodaux de Hiroshima.

Une de ces croix était destinée à Frank Buchman, une

autre à Caux. La troisième me fut remise solennellement « pour honorer la mémoire de mon mari ».

Ce geste me toucha. C'était pour moi une expérience à une échelle nouvelle : la maison de Boulogne n'était plus « ma » maison, ni même celle de ma famille ; je commençais à voir le rôle qu'elle pouvait jouer pour le rapprochement des peuples, à travers ce réseau de relations que Frank avait, depuis tant d'années, tissé tout autour du globe.

Elle s'ouvrait au monde.

Le temps de Noël approchait. J'appréhendais ces jours de fête sans Robert. C'était la première fois en dehors des années de guerre que nous allions être réunis sans lui autour du sapin de Noël.

Je pensais aussi à notre fille Christiane, la dernière année de sa vie, Robert avait senti approcher la menace qui pesait sur le ménage de celle-ci et son cœur de père en avait été déchiré. Maintenant, la rupture était pratiquement consommée. En pensant à cette année si lourde et douloureuse, j'étais soulagée de la voir finir, me disant que je n'aurais pu en porter davantage.

Heureusement, Jean, avec sa famille et Chouca, son caniche noir, arriva d'Alsace pour les vacances et les fêtes. C'est lui qui prit la place de son père et lut l'Évangile de Noël devant l'arbre, comme le faisait Robert. Les enfants amenaient la joie et la gaieté, ce qui m'obligeait à cacher ma peine ; et avec tous les amis de la maison nous chantions des chants de Noël jusqu'à ce que, une à une, les bougies de l'arbre s'éteignent.

Laissant Jacko et les enfants à Boulogne, Jean repartit le lendemain soir pour son travail et me dit au revoir. « Je reviens dans trois jours, pour le Nouvel An. »

Il venait de me quitter pour aller prendre son train, quand je l'entendis grimper l'escalier quatre à quatre. Il fit irruption dans ma chambre, la figure bouleversée, et me cria : « Chouca vient d'être écrasé. » La grille était ouverte pour laisser passer la voiture qui devait l'emmenner à la gare, Chouca avait couru dans l'avenue et une auto, en passant, l'avait tué. Jean l'avait ramassé dans la neige. Il avait les larmes aux yeux car, comme moi, il aimait tant les chiens. Je comprenais son chagrin, mais au bout d'un moment je lui dis : « Je crois qu'il faut partir, les routes sont glissantes... » Hélas, il partit.

Arrivé chez lui à Colmar, un voisin lui proposa de le conduire à son bureau à Ammerschwihr. Mais Jean ne voulut pas le déranger et sauta sur sa moto. En cours de route, à Ingersheim, il dérapa et tomba. Il n'eut pas le temps de se relever. Un autocar arriva, incapable de freiner sur le verglas.

Si Jean était parti une minute plus tôt?... une minute plus tard?... Que de fois j'ai été tourmentée par cette question sans réponse. Qu'est-ce qui fixe le jour et l'heure ?

C'était le 27 décembre, fête de saint Jean l'Évangéliste, l'apôtre de l'amour qui avait été un violent : il avait voulu faire tomber le feu du ciel sur ceux qui lui refusaient l'hospitalité.

Jean aussi était un violent. Il avait détesté les Allemands : « Ce sont des Boches et ils resteront toujours des Boches. » Pour lui, tout changement des gens ou des peuples était impensable. A son retour de Caux, il avait raconté au Pasteur Brumm de Jepsheim ce qui lui était arrivé. Le pasteur en avait été tellement frappé qu'il prit comme texte de son sermon au service funèbre ce passage de la première épître de saint Jean : « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères. » Jean était vraiment passé de la mort à la vie quand, trois ans plus tôt, il avait ouvert son cœur, trouvé Dieu et suivi Son appel.

Il fut enterré à Jepsheim, à côté de François et de Robert, dans le petit cimetière du village enfoui sous la neige, par 30 degrés de froid.

François... Robert... Jean... Il ne restait plus un seul homme dans la famille.

Je me sentais comme une épave dans un naufrage. Il est des choses qu'on ne pourra jamais comprendre. Mais une fois de plus, des bras aimants m'ont portée jusqu'à la rive pour continuer la tâche qui m'était donnée. Revivre, ce n'est pas du courage, c'est de la confiance.

Vingt ans après, en écrivant ces souvenirs, je suis de nouveau assailli par la pensée : « Toute une vie, la destinée d'une famille – bouleversée en un instant, est-ce le hasard ? » Dans la nuit du doute, la seule réponse pour moi se résume dans cette parole du Christ : « Crois seulement et tu verras la gloire de Dieu. » Cette simple confiance n'a jamais été trompée à travers toutes les tempêtes.

Il m'avait fallu annoncer à ma mère ce nouveau malheur. Cette fois, elle fut comme terrassée. Elle ne dit pas un mot pendant deux jours, le regard fixé au loin. Puis elle retrouva son énergie, modifia son testament en laissant Schoppenwihl à son arrière-petit-fils Christian, fils aîné de Jean. Elle y retourna une dernière fois, mais n'avait plus la force ni le goût de suivre les progrès de la reconstruction. C'est Jean qui avait commencé les travaux et il m'avait d'ailleurs dit en confidence que le château n'était pas réparable.

Revenue à Paris, elle s'affaiblissait de jour en jour et s'éteignit très doucement le 19 mars 1952. Née en 1867, elle avait vu trois guerres, ses propriétés de Jepsheim, Schoppenwihl et Massacan en ruines. Elle avait perdu ses deux petits-fils. Jamais elle ne se plaignit ni ne se révolta.

L'« ambassade » dont Robert avait eu la conception s'édifiait lentement dans le cœur de ceux qui l'occupaient. Les amis qui m'avaient entourée pendant les six mois de la maladie de mon mari s'étaient chargés de beaucoup de responsabilités. Après la mort de Jean, toute leur affection et leur sollicitude m'aidaient à retrouver les forces dont j'avais besoin.

Quand Frank venait, il invitait beaucoup de monde, dès le petit déjeuner. Sa présence dynamique nous aidait à entrevoir la destinée de la maison et était un stimulant pour notre équipe.

Les jeunes filles venues pour nous aider avaient parfois plus de bonne volonté que d'expérience. Un jour, j'arrivai juste à l'instant où l'une d'entre elles s'appropriait à savonner une chaise Louis XVI d'époque pour en « nettoyer » la patine. Frank devait plus tard nous envoyer une antiquaire anglaise, Mlle Nell Glover, qui entretenait le mobilier de la maison du Réarmement moral à Londres. Elle eut une vraie joie à initier nos jeunes « hôtesse » à chaque meuble et à leur faire apprécier les héritages du passé qui leur étaient confiés.

Certaines jeunes filles de l'étranger, attirées par la réputation de la gastronomie française, venaient pour apprendre à faire la cuisine. Mais leurs découvertes n'étaient pas seulement d'ordre culinaire... L'une d'entre elles, Ecossaise, devenue aujourd'hui femme de diplomate, résume ainsi les souvenirs de son séjour dans notre maison :

« Je revois encore la belle cuisine de Boulogne, avec sa rangée de casseroles de cuivre étincelantes accrochées au mur. Elles n'étaient pas là pour la décoration : nous nous en servions et nous les astiquions !

« Venues de Grande-Bretagne, du Canada, de France, d'Italie, du Danemark, de Suisse, nous ne faisons pas la cui-

sine traditionnelle de nos pays et nos plats préférés, mais nous tâchions de choisir ceux qui correspondaient le mieux aux goûts de nos invités.

« Ainsi, un dîner destiné à des ambassadeurs pouvait commencer par un soufflé aux crevettes et se terminer par une « île flottante », tandis qu'un hôte indien se voyait offrir du riz au curry, comme dans son pays, ou des Africains, un poulet à l'arachide.

« J'ai remporté de Boulogne de bonnes recettes de cuisine, mais aussi des « recettes de vie ». J'ai appris pour toujours à garder ouverte à chacun la porte de mon foyer, à faire de chaque repas non pas un but en soi, mais l'occasion d'un moment détendu et enrichissant qui aide les gens à mieux accomplir leur tâche. »

Tous apportaient à la vie commune les ressources de leurs talents et de leur imagination. Nous apprenions par la pratique les vérités dont le monde a besoin s'il veut arriver à surmonter les différences d'âges, de milieux, de races... Un des secrets était de ne pas masquer nos réactions, mais de les reconnaître avec bonne humeur et de nous en excuser.

Notre maison devenait une école de démocratie ! Pour des Français individualistes tels que moi, l'apprentissage de la vie en commun n'allait pas toujours sans heurts. Il y fallait patience et délicatesse comme pour roder un moteur. Mais dans la recherche de la volonté de Dieu et l'oubli de soi, chacun se développait au contact des autres.

De caractère autoritaire, j'étais plus accoutumée à commander qu'à m'adapter. Je trouvais parfois difficile d'accepter, à mon âge, certaines remarques.

Nous ne servions ni vin, ni alcool, mais quand je recevais ma famille ou des relations mondaines, j'en offrais sans en prendre.

« Pourquoi faites-vous ainsi ? me demanda un jour une jeune fille.

– Je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas ! » répondis-je, agacée. Malgré mes explications, elle ne démordit pas de son point de vue : j'avais deux poids et deux mesures. J'étais vexée qu'elle me le fasse sentir.

Finalement, je dus m'avouer que j'avais encore peur de ce que penseraient ma famille et mes relations si je ne servais pas de vin. Un jour, je décidai de faire le saut : « Tu n'as pas besoin d'être convaincue, essaie d'abord ! » Je le fis et, à ma grande surprise, je commençai à me libérer de l'opinion d'autrui.

Alors je me rendis compte que j'avais fait de cet incident une affaire uniquement personnelle sans penser aux répercussions possibles. Je me souvins qu'un jour un Algérien avait lancé avec amertume : « Dans mon pays, vous nous avez construit des bistrots dans chaque village, mais pas de conduites d'eau. En introduisant l'alcool chez nous, qui sommes musulmans, vous avez menacé l'avenir de notre race. » Je n'oublierai jamais non plus ce mot qu'un Tunisien me dit un jour en sortant de table : « C'est la première fois que l'on ne m'a pas offert de vin dans un foyer français. Puis-je vous en remercier ? »

Une des premières Françaises à nous venir en aide fut une brillante étudiante parisienne. « Chez mes parents, raconte-t-elle, je n'avais jamais mis la main à la pâte, préférant le personnage de l'intellectuelle à celui de la ménagère. Mais l'idée de servir mon pays en aidant à y créer une maison du Réarmement moral était captivante, si captivante même que j'y ai passé dix ans, de 1949 à 1959. Je reçus pendant ces années bien des leçons dans l'art de vivre, que je n'avais pas apprises en Sorbonne.

« Ces simples secrets de la vie et de la foi, appris dans le

feu de la vie d'équipe, nous pouvions ensuite les transmettre aux hommes d'Etat qui venaient dans la maison. Que de fois nous avons ôté nos tabliers pour monter, à l'heure du café, dire quelques mots qui venaient du fond de notre cœur et de notre conviction.

« Cette maison était tellement devenue mon foyer qu'il me sembla tout naturel d'y donner un beau service de Limoges hérité de ma grand-mère. Par une coïncidence imprévue, le lendemain du jour où la caisse fut livrée à Boulogne, le président Schuman venait déjeuner pour s'entretenir avec Frank Buchman. Les assiettes furent mises en service immédiatement. Frank Buchman partait peu après pour les Etats-Unis et à la gare, au moment où le train s'ébranlait, il fit signe à quelqu'un qu'il avait encore un message urgent à transmettre : « Je veux remercier la jeune fille qui a donné sa belle vaisselle pour la maison. » Une attention comme celle-là effaçait bien des fatigues et faisait d'un centre révolutionnaire le foyer d'une famille mondiale. »

Ainsi la maison se préparait à sa destinée.

CHAPITRE 11

A TRAVERS L'ORIENT

Quatre ans avaient passé depuis que nous avions repris la maison de Boulogne. La charge n'en reposait plus sur mes seules épaules. Un ménage écossais, Lawson et Mary Wood, m'aidait à porter la responsabilité de cette maisonnée de trente personnes. Lawson avait durant des années servi de secrétaire à Frank Buchman et avait été formé par lui. La marche de la maison étant assurée, je pus accepter l'invitation de Frank à rejoindre l'équipe internationale qu'il avait emmenée en Inde.

L'Asie avait de tout temps exercé son attrait sur lui. Il s'y était rendu pour la première fois en 1915 et avait rencontré Tagore et le mahatma Gandhi. Son amitié avec la famille de ce dernier devait s'étendre sur trois générations.

Mais l'Asie que Frank retrouvait en 1952 était très différente de celle qu'il avait connue dans sa jeunesse. En 1950, les Anglais quittaient l'Inde. La partition déchirait la péninsule, causant la mort de plus de deux millions d'hommes.

Avec son message d'unité et de réconciliation, Frank allait partout où il pouvait se frayer un passage. Il partait non pas seul, mais avec une équipe de cent à deux cents personnes. Mme Fernand Herrenschmidt, mon aînée de quelques années, Jacqueline Koechlin, jeune fille de vingt ans, et moi-même formions cette année-là l'appoint français. Des pièces de théâtre faisaient partie du programme d'action.

Mme Herrenschmidt, veuve du président de la Chambre de Commerce de Strasbourg, était une des femmes les plus oc-

cupées de la ville. Présidente de la Croix-Rouge, elle cumulait quatorze comités et n'envisageait pas la possibilité de se rendre jamais libre. Pourtant ma suggestion de se joindre à cette mission la fit réfléchir. Après bien des hésitations, elle résolut de donner sa démission de plusieurs comités. Elle abandonnait des tâches locales pour suivre l'appel du large. Sa décision suscita de nouveaux dévouements pour la remplacer à Strasbourg.

Le 15 décembre 1952, notre trio s'envola pour Delhi. A notre arrivée, le temps était beaucoup plus froid que nous ne nous y attendions.

Le gouvernement indien avait mis le Palais de Jaipur House à la disposition de la mission de deux cents personnes conduite par Frank Buchman.

Cette ancienne demeure du maharajah de Jaipur était immense mais vide et pas chauffée. Nos amis de Delhi firent des prodiges d'ingéniosité pour rassembler chaises, tables et literie prêtées par l'armée. Le reste du mobilier avait été loué chez un grand marchand de meubles.

Un ami de longue date, le Comte Stanislas Ostrorog, ambassadeur en Inde, mit deux lits à notre disposition et c'est ainsi que je logeai avec une sénatrice d'Irlande à l'ambassade de France.

En bon Français, notre hôte avait soin d'allumer chaque soir un feu de cheminée au salon. Avec son frère Jean qui tenait la maison, et M. Massignon, l'orientaliste bien connu, nous passions des soirées charmantes où j'eus le privilège d'être initiée par eux à la culture moghole dont j'ignorais tout et d'admirer, sous leur conduite, l'art islamique de la région.

Le premier janvier, il y eut une grande réception à l'ambassade pour le corps diplomatique, la colonie française et de nombreuses personnalités. Dans les jardins, un superbe buffet

était dressé, gardé par des hommes armés de longues gaules terminées par un faisceau de branchages qu'ils agitaient pour empêcher les oiseaux de proie de foncer sur les rôtis. Ces oiseaux sont d'une telle adresse qu'ils passaient comme une flèche entre les convives pour leur arracher les sandwiches des mains.

Deux événements frappants marquèrent ce séjour.

A Jaipur House, devant de nombreux invités du corps diplomatique, l'ambassadeur d'Allemagne remit à Frank Buchman la décoration de l'Ordre du Mérite de première classe. Le Comte Ostrorog prit ensuite la parole et dans un discours plein de cœur remercia Frank Buchman pour sa contribution à la réconciliation franco-allemande, soulignant ainsi l'esprit dans lequel nos deux pays pouvaient collaborer pour restaurer la paix.

Au moment de Noël, un grand sapin fut dressé dans le salon du Palais et chaque soir on en allumait les bougies pour de nouveaux invités.

Frank convia le premier ministre, M. Nehru, à une soirée intime. Le collaborateur et disciple de Gandhi avait la même passion pour son pays que le mahatma, mais il n'en avait ni la foi ni la vie spirituelle. Il vint cependant, en toute simplicité, à cette soirée – peut-être en souvenir de Gandhi qui avait été l'ami de Frank.

A son arrivée, le long du grand escalier en spirale qui descendait dans le hall, les membres du chœur international, un flambeau à la main, entonnèrent un chant de bienvenue en hindi.

Nehru s'arrêta, saisi. Puis il gagna son fauteuil en silence et s'assit aux côtés de son hôte. On chanta d'anciens *Christ-mas carols* anglais. Frank ne prononçait pas un mot. Nehru ne bougeait pas, mais des larmes tombèrent de ses yeux. Son visage était plus pathétique que jamais. Il me semblait mar-

qué par les épreuves et le destin tragique de son pays. Je me demandais quelle serait sa fin.

Après Delhi, Frank se rendit avec toute l'équipe à Hyderabad, au cœur d'une grande province musulmane du centre de l'Inde dont le Nizam avait été le chef jusqu'à l'indépendance. Nous avons été invités à présenter la pièce musicale *Jotham Valley* pour une représentation réservée strictement aux membres du Congrès. Il faisait déjà très chaud et le spectacle eut lieu en plein air, le soir, tout le monde étant assis par terre, à la mode indienne.

La pièce eut un grand succès et la nouvelle s'en répandit rapidement. On demanda d'autres représentations, ce qui n'était pas possible immédiatement, la pièce étant attendue à Madras.

Plusieurs d'entre nous restèrent à Hyderabad pour préparer le retour de la troupe, mais subitement toute l'opinion publique se retourna contre nous, dans chacune des trois communautés religieuses : les Chrétiens nous reprochaient de ne pas parler assez de Jésus-Christ, les Hindous disaient que nous ne parlions pas assez de Nehru; quant aux Musulmans dont l'Etat dépendait maintenant du Gouvernement de Delhi, ils craignaient que ce soit leur argent qui paie les frais de l'opération.

Peu à peu, cependant, les gens s'aperçurent qu'ils avaient été manœuvrés par des forces politiques bien organisées et après qu'ils en eurent pris conscience on assista, au contraire, à une victoire de l'entente entre les communautés. Cela se termina par le spectacle très pittoresque d'une représentation demandée par le Nizam, pour sa cour et tout son harem.

Cette lutte contre les oppositions qui déchirent l'Inde nous retint près de trois mois à Hyderabad, mais cela nous apprit ce qu'est un combat idéologique.

Au cours du long périple dans cet immense pays, le théâtre était un des moyens les plus efficaces pour apporter un message de réconciliation à ces populations de races, de langues et de religions si différentes.

La salle était toujours bondée. A la fin du spectacle une vingtaine de personnes paraissaient sur la scène, à côté des acteurs, et en quelques mots très brefs chacun situait son pays, son origine et donnait l'expérience la plus profonde qui avait motivé son engagement. Descendus dans la foule, ils étaient assaillis de questions et dans ces dialogues s'élaboraient les rencontres et les visites dans les foyers si accueillants de l'Inde.

Après Hyderabad, un voyage très gai de deux jours et deux nuits en chemin de fer nous amena à Calcutta. Le trajet, très pittoresque, nous permit de voir de plus près la diversité de cet immense pays. Les wagons, qui n'avaient alors rien de moderne, comportaient deux couchettes superposées par compartiment, et ceux-ci étaient reliés par un long couloir qui permettait de circuler et de se rendre visite. Les couchettes étaient en bois mais une bonne couverture les rendait moins dures.

Dans chacun de ces compartiments, se trouvait un gros bloc de glace d'environ un mètre de haut au départ, sur lequel on avait eu soin de disposer des oranges et des bananes. Ces blocs de glace rafraichissaient la température et formaient, en fondant, des ruisseaux sur les planchers de bois, sans inconvénients pour les bagages à l'abri sur les banquettes. Les fenêtres, sans vitres heureusement, étaient grillagées pour empêcher les singes d'atteindre les valises et d'en vider le contenu.

Le train s'arrêtait trois ou quatre fois par jour pour les repas servis dans un excellent wagon-restaurant. On se promenait sur la voie, on échangeait ses impressions, sans se presser. Ce fut un voyage très « couleur locale » dont la plupart d'entre nous gardèrent un joyeux souvenir.

A Calcutta, une série de représentations et de nombreuses réceptions et visites mirent tout le monde au travail. Irène Laure et son mari Victor eurent une action remarquable dans les milieux syndicalistes où lui, comme ancien élève de Marcel Cachin, se fit de nombreux amis. Frank Buchman luttait pour le haut patronat et les classes possédantes, encore très insensibles aux injustices sociales.

Ce furent des semaines éprouvantes, tant par le spectacle de cette affreuse misère que par la chaleur. Au bout de quelque temps, Frank emmena les plus âgées d'entre nous : Mme Herrenschildt, Mme Sally Slattery, Mme van Beuningen, Mme Emily Hammond et moi-même à Darjeeling, dans les contreforts de l'Himalaya, au-dessus des plantations de thé, où l'air vif nous rendit bien vite notre énergie. Tout le monde se sentait mieux, rien qu'à voir le premier feu flamber dans les cheminées de l'hôtel.

Le paysage était grandiose et cependant plein de charme. Les drapeaux de prières bouddhistes flottaient dans l'enclos des petites maisons. La population, déjà à moitié chinoise, était gaie et accueillante. Un matin, au lever du jour, une voiture nous emmena sur les hauteurs avoisinantes pour tenter de voir le Katchengjunga, la plus haute montagne après l'Everest. Sa forme parfaite, un peu isolée, dominait de ses 8 500 mètres toute la chaîne de l'Himalaya visible au loin.

Frank nous emmena aussi au Collège St-Thomas où était enterré son vieil ami le Dr Foss Westcott, ancien métropolitain anglican des Indes. Ce grand établissement groupait l'élite de la jeunesse du pays : chrétienne, hindoue, musul-

mane et bouddhiste. Dans l'indépendance et le respect des religions de chacun, les élèves assistaient tous ensemble au service du dimanche dans la chapelle. Frank y prit la parole et eut ensuite de nombreux entretiens avec les élèves et les professeurs. Son passage eut de profondes répercussions dont la réconciliation d'un des directeurs avec son fils. Six mois auparavant le garçon avait quitté la maison et s'était réfugié à Calcutta.

A la fin de notre séjour, une longue course en auto, très impressionnante, nous amena jusqu'à Kalimpong, petite ville frontière de l'Inde.

On commençait par traverser des forêts dont la végétation était luxuriante, puis les montagnes devenaient plus abruptes et, par des routes presque impraticables qui n'étaient souvent que des chemins muletiers, la voiture côtoyait des abîmes vertigineux. Ce fut avec soulagement qu'on atteignit Kalimpong où aboutissent les caravanes venues du Tibet pour échanger leurs marchandises avec les caravanes qui apportent du sel.

Nos émotions furent compensées par le pittoresque de ce marché où des artisans vendaient toutes sortes d'objets parmi lesquels ces excellents sacs fourre-tout en tissu que les Asiatiques portent en bandoulière. Ce fut une randonnée qui nous laissa un souvenir inoubliable.

Quatre semaines au Cachemire terminèrent cette campagne de six mois en Inde.

Si le paradis terrestre se trouvait en Asie, comme on le dit, le jardin d'Eden était sûrement dans ce pays de rêve. De nombreux retraités du *Civil Service* anglais s'étaient fixés à Shrinagar, la Venise asiatique, et habitaient dans de confortables *house boats* amarrés aux rives du lac. La population indigène vivait en aval, dans une agglomération de bateaux parmi lesquels on se faufilait en barques à rames, pour faire ses courses.

Chacun de nous voulait, d'ailleurs, rapporter de petits souvenirs pour ses amis d'Europe. Dans ce pays d'artisans industriels et d'artistes, tout était tentant. Des petits enfants, n'ayant parfois guère plus de six ans, vous entraînaient pour vous faire voir des tissus, cachemires et écharpes, et les ravissants objets de papier mâché que fabriquaient leurs parents.

Pendant les journées de détente, quand il n'y avait pas de représentation, nous allions en bateau visiter les célèbres jardins moghols du XVI^e siècle qui descendent en terrasses jusqu'au lac. Les Anglais s'en étaient inspirés pour les magnifiques jardins de la résidence du vice-roi à New Delhi.

Depuis l'indépendance et la partition, ce pays, jadis sous tutelle britannique, était devenu une pomme de discorde entre l'Inde et le Pakistan.

Il se trouva qu'au départ des Anglais personne ne se rappelait que le gouvernement britannique donnait, chaque année, une aide financière à certaines tribus de l'Himalaya pour assurer la paix avec ces populations guerrières.

Le maharajah du Cachemire eut un jour la désagréable surprise de voir descendre ces tribus, détruisant tout sur leur passage. Affolé, le maharajah téléphona à Dehli pour demander du secours. Des troupes furent envoyées d'urgence par avion, elle atterrirent au terrain d'aviation de Shrinagar pendant que les villas des retraités anglais brûlaient déjà aux alentours et dans les premiers faubourgs de la ville.

Les conséquences de cette intervention restent à payer car la population étant musulmane regarde vers le Pakistan. L'O.N.U. envoya des casques bleus pour sauvegarder le calme, mais la guerre éclata plus tard. Nehru put signer la paix quelques jours avant qu'il ne succombe subitement à une attaque. Mais depuis, cette paix est constamment menacée et ce joyau est revendiqué par les deux pays.

Le retour en Europe se fit par Téhéran, sur l'invitation du Chah de Perse et de Mossadegh, premier ministre d'alors. Après six mois en Inde où l'anglais est la langue courante, ce fut une surprise d'entendre les douaniers nous parler français.

M. Mossadegh lui-même parlait couramment notre langue, comme toutes les personnes cultivées au Proche-Orient à cette époque. Je servis d'interprète à Frank Buchman dans l'entretien qu'il eut avec lui.

« Vous êtes un très grand homme et vous faites de grandes choses, lui dit le ministre.

– Oh non, répondit Frank, je suis un homme très simple, mais j'essaie de faire ce que Dieu me dit. »

Le Chah parlant anglais, je n'assistai pas à l'audience au palais impérial ; mais il eut la gracieuse pensée de nous prêter deux voitures avec escorte pour permettre à quatre d'entre nous de voir la Mer Caspienne.

La voiture de l'Empereur ne connaissait pas d'obstacles et c'est à une allure terrifiante que nous traversions le pays et puis les hautes montagnes où l'on voyait encore les inscriptions qu'avait laissées l'occupation russe en 1945. Le paysage était splendide et après avoir franchi un col de plus de 2000 mètres, il faisait nuit quand nous arrivâmes à Ramsa où, dans l'hôtel encore fermé, un appartement avait été préparé exprès pour nous. J'avais une curiosité très géographique de voir la Caspienne, tout en m'attendant à y trouver surtout des raffineries de pétrole.

Ce furent des effluves de roses et de fleurs d'orangers qui me réveillèrent le matin. Des paons se promenaient dans le jardin et une grande allée bordée de roses et d'orangers en fleurs descendait en terrasse jusqu'au bord de la mer. La lumière du matin était douce et la mer d'un bleu tendre. L'arrière-pays était couvert de villas, le Chah séjournait par-

fois dans la sienne pour quelques jours de détente. Tout était calme, silencieux et poétique dans ce pays de miniature persane où je n'aurais pas été surprise de voir surgir une princesse. Je descendis sur le rivage et ce fut par plaisir touristique occidental que j'enlevai mes sandales pour faire quelques pas dans la Caspienne en ramassant deux ou trois pierres pour mon petit-fils Jacques Mallet qui en faisait collection.

Je remontais lentement vers l'hôtel, un peu perdue dans un rêve, quand je croisai un homme qui me salua en français. Surprise, j'échangeai quelques mots avec lui et lui demandai d'où il était. Il me dit qu'il était Alsacien, qu'il venait d'Ingersheim et se trouvait être au village au moment de l'accident mortel de Jean. Il était tout ému de savoir que j'étais sa mère et que le hasard nous avait fait nous rencontrer si loin du pays. Il tenait maintenant une petite pension de famille à Ramsa.

C'est un lieu commun de dire que le monde est petit, mais quelle coïncidence vraiment inattendue ! Cette rencontre avec quelqu'un qui pouvait me parler de mon fils dans ce coin si éloigné du monde était profondément bouleversante.

De retour à Téhéran pour deux jours, je pus voir encore le palais de l'empereur et le musée des antiquités admirablement réalisé par des conservateurs et des savants français. Ce fut d'ailleurs une jeune Française qui nous servit de guide.

Parmi les pièces les plus remarquables des fouilles se trouvaient quelques degrés de l'escalier du palais de Darius ; et les récits de la Bible prirent soudain pour nous une saisissante réalité tandis que nous contemplions ces marches qu'avait gravies le prophète Daniel quand il montait chez le roi pour lui expliquer ses songes.

A Téhéran, l'équipe se subdivisa en trois groupes : une partie rentra directement en Europe, quelques-uns allèrent

en Australie et d'autres, parmi lesquels Irène Laure et moi, accompagnèrent Frank Buchman qui se rendait à Constantinople pour voir Mgr Athénagoras.

Mgr Athénagoras était le chef de l'Eglise d'Orient, sans avoir sur elle l'autorité que le pape exerce sur l'Eglise latine. Il subsistait d'ailleurs des désaccords avec Athènes et, en 1953, les relations avec le patriarcat de Moscou n'étaient pas rétablies. Plus tard, la rencontre entre le pape et le patriarche à Jérusalem marqua le début du rapprochement des deux Eglises séparées depuis le schisme de 1054 ; et en 1966 les excommunications mutuelles étaient levées.

Mgr Athénagoras connaissait de longue date Frank Buchman et il l'appelait « l'apôtre Paul des temps modernes » à cause de ses voyages. Frank qui avait une stupéfiante connaissance des usages des pays les plus lointains, nous instruisit de la manière dont nous aurions à nous comporter pour cette visite solennelle.

Le siège du patriarche se trouve au Phanar, colline abrupte qui surplombe Constantinople. On y accède par un sentier très raide et de longs escaliers. Frank, qui ne marchait que très difficilement, était transporté par des porteurs turcs – dont la force est légendaire – et nous suivions, Irène et moi, en soufflant un peu pour rattraper le reste du groupe. Arrivé au sommet, tout le monde se rassembla devant des bâtiments très simples, avant d'en franchir le seuil. Puis, sans parler, on passa devant un petit oratoire qui précédait la salle d'audiences où le patriarche reçut Frank et l'assit à ses côtés, toujours dans un profond silence. Des religieux entrèrent, portant des plateaux avec de l'eau fraîche et du miel. Le silence ne fut rompu qu'une fois les rafraîchissements consommés, comme Frank Buchman nous l'avait bien expliqué. Nous étions assis sur des chaises alignées le long de la salle, tandis que se déroulait, sur un ton amical et joyeux, l'entre-

tien entre Frank Buchman et le patriarche. Celui-ci était un homme très grand et majestueux. Son visage exprimait la bonté. Puis il accompagna Frank jusqu'à la sortie et l'embrassa, après nous avoir donné sa bénédiction.

1953 était une année historique pour la Turquie. A Istanbul, toute la ville était pavoisée et les affiches officielles couvraient les murs. Bien que le turc s'écrive en caractères latins, comme le français, le sens nous en serait resté incompréhensible si deux dates « choc », 1453-1953 ne nous avaient réveillé la mémoire.

« 1453 : fin du Moyen Age, prise de Constantinople par les Turcs, chute de l'empire romain d'Orient. »

Tous les écoliers se souviennent de cette date qui fait point de repère et pour nous, Occidentaux, sonne un peu comme un glas.

Ici, au contraire, on fêtait une victoire ; non la chute, mais la prise de Byzance et la naissance de la Turquie d'Europe, avec ses conquérants qui allaient, pendant deux siècles, faire trembler la chrétienté et ne s'arrêter qu'aux murs de Vienne. Il n'y a rien de tel que les voyages pour nous apprendre à changer d'optique !

Que la ville s'appelle Byzance, Constantinople ou Istanbul, sa situation sur les rives du Bosphore en fait une des plus belles capitales du monde. Un quartier de la ville était bâti de maisons en bois qui bordaient la *Corne d'Or* d'où l'on s'embarquait en bateaux de plaisance pour traverser la Bosphore jusqu'à la Mer Noire et la frontière russe.

Les rives étaient couvertes, en cette saison printanière, d'arbres de Judée et de marronniers roses en fleurs qui se détachaient sur les pins et les rochers dans la magnifique lumière déjà un peu orientale de la Turquie.

Dans les rues très raides qui montaient du port, on croisait des hommes portant des armoires entières, les déménage-

ments se faisant à dos d'homme dans ces rues escarpées et non carrossables.

Après la prise de Constantinople, la célèbre église de Ste-Sophie avait été transformée en mosquée, et l'intérieur passé à la chaux. Au moment de la révolution de Mustapha Kemal, on en dégageda les fameuses mosaïques, et elle fut ouverte au public comme musée ; mais elle n'évoquait plus la grandeur du sanctuaire qui avait vu couronner tous les empereurs de Byzance.

La Mosquée Bleue nous laissa le témoignage inoubliable de l'art islamique par la beauté de ses céramiques et la légèreté de ses proportions.

Dans une ancienne chapelle chrétienne dont les Musulmans avaient recouvert les murs de couches de plâtre, des spécialistes, avec une patience infinie, étaient en train de dégager des mosaïques incomparables, surpassant en beauté tout ce qu'on avait pu trouver jusqu'ici. J'appris plus tard que cette opération était menée grâce à la générosité de M. et Mme Bliss que j'avais revus en 1935 à Dunbarton Oakes, centre culturel dont je voyais maintenant les effets à Constantinople.

Frank nous emmenait aussi voir tous ses vieux amis, où nous rencontrions des savants et une société cultivée et aimable.

Il ne nous restait que trois jours pour voir bien des merveilles, mais nous nous apprêtions à partir, car Frank nous offrait de l'accompagner à Londres qui se préparait aux fêtes du couronnement de la Reine Elisabeth. C'est dans l'apothéose de la pompe traditionnelle de la vieille Angleterre que se termina ce voyage de six mois en Orient.

CHAPITRE 12

« L'AMBASSADE DU CŒUR »

De retour en France, je trouvai notre maison devenue le point de rencontre des personnalités les plus diverses. Des hommes politiques, des hommes d'affaires, des syndicalistes venaient s'y retrouver, parfois prendre leur petit déjeuner avant de se lancer dans les tâches et les luttes de la journée.

« Pour moi, dit aujourd'hui M. Léon Girardot, ancien ingénieur en chef des Chemins de fer, la maison de Boulogne c'est un peu une station-service du cœur et de la conscience. J'y suis allé maintes fois pour me recharger en énergie spirituelle. J'y ai trouvé un climat qui fait fondre les divisions, les peurs, les incompréhensions, et qui prépare les esprits à aborder les problèmes du bon côté.

« Ce „ bon côté ”, je ne connais qu'une seule manière de le découvrir, celle que j'ai apprise dans cette maison tout comme à Caux : rechercher dans le silence ce qu'on doit faire. »

Je lui ai demandé d'écrire comment fut dénouée la crise qui faillit paralyser la SNCF en 1953. Je laisse ici à M. Girardot le soin de raconter lui-même cette histoire.

J'étais alors à la direction du personnel des Chemins de fer, chargé des salaires. Comme tout le monde le sait, le salaire est toujours trop élevé pour celui qui le paie et trop bas pour celui qui le reçoit ! Il n'y avait pas moins de cinq confédérations syndicales pour représenter les 400 000 employés, qui tous demandaient une augmentation de salaire ;

la direction des Chemins de fer perdait de l'argent et la trésorerie du gouvernement était à sec.

Que faire ? L'été précédent, plusieurs cadres et syndicalistes des Chemins de fer avaient participé à la conférence du Réarmement moral à Caux. Là, ils avaient appris à réfléchir en silence et à chercher dans chaque situation non pas qui a raison, mais ce qui est juste.

De retour à Paris pour l'habituel « rendez-vous d'octobre », nous avons décidé de tenter de discuter entre nous, à titre privé, du conflit qui menaçait de se produire. Il nous semblait juste d'aligner nos salaires sur ceux qui venaient d'être accordés à l'industrie du gaz et de l'électricité. C'était bien en principe, mais en pratique chaque syndicat avait sa propre interprétation des salaires équivalents ! Plusieurs fois, nous nous sommes réunis avant l'heure du travail, dans le bureau de l'un d'entre nous. Nous sommes de cette façon arrivés à une certaine communauté de vues.

Il nous est apparu que les Chemins de fer venaient de terminer leur reconstruction et d'amorcer leur programme de modernisation. Par conséquent nous étions certains de pouvoir améliorer nos principaux indices de productivité dans l'année qui suivait. Nous pouvions donc dire au gouvernement : nos caisses sont vides, mais nous sommes sûrs de gagner un pari sur la productivité ; il faut au départ que vous acceptiez de taire un sacrifice et nous fassiez confiance pour créer le climat moral qui permettra d'éviter le conflit.

Entre-temps, la situation entre la direction et les diverses positions syndicales était devenue de plus en plus tendue. Finalement, une nuit de mai 1953, je suis réveillé au milieu de la nuit par un coup de téléphone de mon directeur.

« Girardot, me dit-il, il paraît que les syndicats et vous-même avez déjà esquissé ensemble un plan pour les salaires. Est-ce vrai ?

– Oui.

– Alors, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

– J'ai essayé plusieurs fois, mais vous n'avez pas retenu mes suggestions !

– Alors, venez tout de suite au ministère des Transports pour exposer votre plan. »

J'y suis allé aussitôt. Je me suis retrouvé dans le bureau du ministre, où étaient déjà le directeur général, Louis Armand, et les principaux syndicalistes... Ce fut une nuit mémorable. Nous avons pu non seulement éviter une grève générale, mais aussi jeter les bases de plusieurs années de paix sociale aux Chemins de fer français.

On m'a évidemment chargé ensuite d'obtenir les crédits auprès des fonctionnaires du gouvernement pour permettre la mise en application de ce nouveau barème de salaires. Ce n'était pas commode. Dans ces négociations, j'ai cherché à faire triompher ce qui était honnête, ce qui était juste. Quand on se bat ainsi, on apprend à aimer les gens.

La « Maison de Boulogne » a été pour moi le meilleur des centres de formation, où je me suis entraîné à rechercher en équipe la bonne façon d'aborder les problèmes humains et sociaux dont j'avais la charge et d'établir une concertation ou un dialogue plus confiant, plus vrai et plus fécond.

Les faits que rapporte ici M. Girardot ne se passaient pas tous dans notre maison, mais nous en suivions avec intensité le déroulement. Cependant la France n'avait pas que des problèmes sociaux sur les bras.

En septembre 1953, encore pleinement engagée dans la guerre d'Indochine, la France voyait avec inquiétude la ten-

sion monter en Afrique du Nord, particulièrement en Tunisie. Le mouvement nationaliste du Néo-Destour réclamait l'indépendance totale. Son chef, Bourguiba, était en prison, ainsi que presque tous ses lieutenants.

L'un d'eux, Mohamed Masmoudi, avait même été condamné à mort par les Français, à qui il vouait une haine féroce. Finalement relaxé, il travaillait comme correspondant politique d'un journal de son pays à Paris, où il était sous surveillance de la police.

C'est dans ce climat que se déroula un événement totalement ignoré de la presse et dont les conséquences étaient imprévisibles.

Un de ses confrères, journaliste parisien, emmena M. Masmoudi à Caux. En entendant les témoignages de Mme Laure et voyant la réconciliation entre Allemands et Français, il sentit sa haine pour la France se dissiper. Il dit publiquement qu'au lieu de gagner l'Egypte pour libérer la Tunisie par les armes, il décidait de rentrer à Paris, confiant qu'une voie nouvelle pourrait s'ouvrir pour son pays.

Ce revirement d'attitude fit forte impression tant à Paris qu'à Tunis. Quelques mois plus tard, M. Mendès-France, devenu président du Conseil, proposa le passage à l'autonomie interne de ce Protectorat. Cela soulevait de graves difficultés. Deux de nos compatriotes, qui avaient été les témoins de ce qui était arrivé à M. Masmoudi à Caux, allèrent en parler au secrétaire d'Etat à la Guerre, M. Jacques Chevallier, membre du cabinet Mendès-France.

Les déclarations du nationaliste tunisien à Caux apportaient un élément tellement nouveau que le ministre lui-même donna son accord à l'organisation d'une rencontre officielle entre M. Masmoudi et M. Jean Basdevant, chargé des affaires marocaines et tunisiennes au Quai d'Orsay. Ce fut M. Chevallier qui prépara l'entrevue. Pour que celle-ci puisse avoir

lieu en privé, on proposa « l'ambassade du Réarmement moral » à Boulogne.

Un dîner de huit couverts fut fixé pour le 28 juillet.

La rencontre fit l'objet de soins minutieux sur tous les plans : le menu, le service aussi bien que le choix des invités.

Devaient être présents autour de la table, en plus des deux protagonistes et de M. Chevallier, qui était l'instigateur de toute l'affaire : M. Didier Lazard, ancien camarade de faculté de M. Basdevant, notre ami écossais Lawson Wood, qui connaissait déjà M. Masmoudi et habitait la maison, et M. Robert Carmichael, président de l'Industrie française du Jute. Lawson Wood eut l'idée de téléphoner à Caux pour inviter également deux Sud-Africains, anciens ennemis réconciliés : MM. George Daneel, héros de l'équipe internationale de rugby, et Manasseh Moerane, président des Instituteurs noirs de son pays.

Trois de nos jeunes filles devaient assurer le service. Mises pleinement au courant de l'importance de l'enjeu, elles devaient avoir leur rôle dans l'atmosphère qui allait présider à cette extraordinaire rencontre. N'y assistant pas moi-même puisqu'il s'agissait d'un dîner d'hommes, j'ai demandé à deux des convives de nous décrire ce moment historique.

M. Masmoudi défendant les intérêts de son pays, et M. Basdevant représentant ceux de la France, on peut dire que ces deux personnages étaient en fait « des deux côtés de la barricade ». Ils ne s'étaient évidemment jamais rencontrés.

M. Chevallier était le seul à tenir tous les fils en main. Or, moins d'une heure avant le dîner... coup de théâtre : il téléphona pour dire qu'il venait d'être convoqué par le Président du Conseil pour une réunion du Cabinet, à l'heure même du dîner. Désolé de ce contretemps, il nous chargea de bien vouloir l'excuser auprès de ses invités, ajoutant... qu'il n'avait fait savoir ni à l'un ni à l'autre qui ils allaient rencontrer !

« Nous décidâmes, dit Lawson, Wood, d'accueillir dans le hall d'entrée chacun de ces deux hommes séparément, pour leur expliquer la situation et les prévenir afin de leur donner la possibilité éventuelle de se récuser. »

L'un et l'autre restèrent, mais le début du repas fut glacial. Les deux principaux invités ne prononçaient pas une parole. Ce furent les Sud-Africains qui commencèrent à détendre l'atmosphère. Le Blanc mentionna l'esprit de supériorité raciale qui avait créé l'amertume de la population de couleur; le Noir parla de la haine qui envenimait le conflit. Tous deux reconnaissaient leurs propres torts.

« Puis, poursuit Didier Lazard, le dessert arriva. Je le vois encore : c'étaient des portions de tarte meringuée au citron, toutes préparées sur des assiettes, et qui furent apportées à chacun des convives.

« C'est alors que l'imprévu se produisit.

« M. Masmoudi, sans même toucher à son dessert, repoussa son assiette jusqu'au milieu de la table et, s'appuyant sur les coudes, le buste en avant, trapu mais inspiré, il prit la parole.

« J'ai commencé mes études en Tunisie, expliqua-t-il, je les ai achevées à Paris. J'ai donc eu l'avantage de recevoir une double culture. »

« Il avait la voix grave, calme, ses phrases étaient lapidaires. C'étaient celles d'un grand journaliste. Nous ne savions pas encore qu'il deviendrait plus tard un homme d'Etat.

« Il raconta comment il avait perdu sa haine des Français, puis passa aux rapports entre la Tunisie et la France. « Nous sommes responsables, dit-il, de la rive sud de la Méditerranée, comme vous êtes responsables de la rive nord... » Nous l'écoutions avec une intense attention.

« Il parla longtemps sans s'interrompre.

« Et pendant tout ce temps, ajoute Lawson Wood, M. Masmoudi n'eut pas un mot blessant à l'égard de la France – fait remarquable de la part d'un homme qui avoua plus tard avoir été « aussi bourré de haine qu'une bombe d'explosif ».

Lorsque M. Masmoudi eut terminé, M. Basdevant, tout naturellement, sentit qu'il devait répondre. Il le fit avec la circonspection du haut-fonctionnaire, mais néanmoins toutes choses étaient devenues différentes. Lorsqu'on se rendit au salon pour le café, les deux protagonistes passèrent la porte ensemble en causant familièrement.

Ce ne fut pas tout : les circonstances politiques voulurent que des négociations s'engagent peu de temps après entre la Tunisie et la France. M. Masmoudi n'était plus l'agitateur surveillé par la police, mais le négociateur désigné.

Les conversations eurent lieu rue de Solférino, au Ministère des affaires tunisiennes et marocaines. Les deux interlocuteurs étaient accompagnés chacun d'un certain nombre d'experts. C'est parmi ceux-ci qu'allaient se trouver de part et d'autre les éléments les plus intransigeants de sorte que – par un singulier paradoxe – M. Basdevant et M. Masmoudi devaient moins négocier l'un avec l'autre que, chacun, avec les membres de sa propre délégation !

On raconte qu'au cours des débats, lorsque la situation paraissait véritablement trop tendue, une suspension était proposée. M. Basdevant et M. Masmoudi descendaient alors dans les jardins du ministère se promener longuement l'un avec l'autre dans les allées. Ils cherchaient ensemble le meilleur moyen pour sortir la négociation de l'impasse.

Plus tard, lorsque les négociations eurent abouti à l'autonomie de la Tunisie, M. Masmoudi devenu ministre, accepta de se rendre aux Etats-Unis pour une nouvelle *mission internationale* que Frank Buchman se préparait à emmener en Asie.

A Washington, Masmoudi déclara : « Sans le Réarmement moral, mon pays serait aujourd'hui engagé dans une guerre inexpiable contre la France. » Lorsque cette nouvelle tomba sur notre télex à Boulogne, nous avons pensé : « L'affirmation est forte, c'est beaucoup dire ! Nous ne pouvons pourtant pas communiquer ça tel quel à la presse. » On alla trouver M. Basdevant au Quai d'Orsay pour demander son avis. « C'est parfaitement exact. Allez-y ! » répondit-il sans hésiter.

Trois ans plus tard, M. Masmoudi, devenu ambassadeur de Tunisie à Paris, désira amener quelques amis à Boulogne, et je lui répondis que cette maison était toujours à sa disposition. « C'est vrai, remarqua-t-il, cette maison, c'est l'ambassade du cœur. »

La *mission internationale* à laquelle M. Masmoudi, ainsi que d'autres hommes politiques, participaient en 1955, permit à Buchman d'entreprendre par la suite une campagne en Extrême-Orient – Philippines, Taiwan, Japon, Hong-Kong et Vietnam.

Irène Laure, un mineur de la Ruhr, Max Bladeck et sa femme, la princesse Ima Lieven et moi-même étions invités à y participer. Le voyage fut facile, avec escales à Karachi et Rangoon.

L'arrivée à Manille était impressionnante : dans la rade, on voyait la carcasse des cuirassés japonais qui y avaient été coulés.

Une assemblée du Réarmement moral avait lieu à Baguio, dans les montagnes. Beaucoup de pays d'Asie y étaient représentés, même le Japon.

A la fin de la conférence, l'équipe descendit à Manille. Les Japonais voulaient présenter une pièce de théâtre, traduite en

anglais, qu'ils avaient écrite eux-mêmes. C'était là un acte de courage, car ils avaient laissé le souvenir d'atroces cruautés. La représentation devait se tenir dans l'enceinte de la vieille ville, entièrement détruite; la guerre n'avait épargné qu'une seule des magnifiques églises espagnoles anciennes.

Le vélodrome où devait se donner la pièce était bondé d'une foule hostile. La tension était presque insoutenable. Auprès de l'estrade, au premier rang, se tenaient des diplomates accrédités à Manille.

Au lever du rideau, M. Hoshijima, l'envoyé du président Kishi du Japon, s'avança. La gorge serrée d'émotion, en quelques paroles très simples, il demanda pardon aux habitants pour tous les crimes que son pays avait commis. Une rumeur de soulagement s'éleva de la foule, la tension était rompue. Les applaudissements éclatèrent.

Une vieille femme s'approcha alors, allant jusque vers l'estrade à travers le rang des ambassadeurs et, toute tremblante, s'adressa à M. Hoshijima :

« Monsieur, votre peuple a tué mes quatre fils, qui sont morts dans cette enceinte. Ce que vous avez dit a éteint toute ma haine. Je vous en remercie. » Il y eut un long silence. Personne n'avait l'œil sec.

L'année suivante, le président Kishi, au cours d'un voyage officiel en Océanie, devait faire à son tour des excuses pour les souffrances causées par son pays. Le *New York Times* salua dans ce geste « la politique du cœur humble ».

Après la conférence de Baguio, une partie de notre équipe fut invitée à Saïgon pour une campagne de quinze jours, et une autre à Bombay. Tous se retrouvèrent ensuite à Delhi. Je logeais comme d'habitude à l'ambassade de France, chez notre fidèle ami le Comte Ostrorog, où je me remettais d'une grippe et des fatigues du voyage en attendant notre retour en Europe.

Je me réveillai un beau matin comme propulsée par un ordre intérieur : « Lève-toi, fais tes bagages. » Mon billet d'avion n'était valable que pour la semaine suivante et rien ne justifiait cette bousculade. Mais le sentiment était si impérieux que je sautai du lit, fis mes bagages, m'assis tranquillement et attendis les événements.

Soudain, le téléphone sonna. On me demandait si ma santé me permettait de venir tout de suite au bureau des Etablissements Tata, où toute l'équipe se réunissait : le gouvernement nous invitait à Simla dans les montagnes pour une dernière conférence. Il fallait réfléchir ensemble à cette nouvelle proposition. Je me rendis aussitôt à la réunion.

Le médecin me déconseilla de participer à cette conférence. Je racontai alors à mes amis la manière inattendue dont j'avais été contrainte de faire mes bagages le matin même.

« A quoi bon ? dit quelqu'un. Puisqu'il n'y a pas de place dans l'avion.

– En êtes-vous sûr ? Téléphonnez par acquis de conscience à l'aéroport. » Ce qui fut fait.

« On vient de nous rendre une place, nous répondit-on, Devons-nous la retenir pour cet après-midi ? »

Je demandai le temps de nous concerter. Après quelques instants de silence, chacun émit ses pensées.

« Nous ne pouvons pourtant pas vous laisser partir toute seule ! Pourquoi ne rentreriez-vous pas avec nos amis Bladeck qui partent dans huit jours ?

– Parce que j'ai eu cet étrange appel ce matin. »

Il n'y eut plus d'objections.

Je téléphonai à l'ambassade. Pour m'éviter de fatigantes allées et venues, Ostrorog proposa de venir me chercher avec mes bagages et de me conduire, l'heure venue à l'aérodrome,

ce qui facilitait naturellement beaucoup les formalités de douane.

C'était un petit avion qui faisait escale à Koweït et autres lieux, et j'arrivai tout tranquillement le lendemain à Paris, où m'attendaient des amis, prévenus par l'ambassade.

Huit jours après, les Bladeck s'embarquèrent à leur tour.

Leur avion se cassa en deux au décollage. Blessés, ils furent parmi les rares rescapés...

CHAPITRE 13

SUR LE CHEMIN DE LA RÉCONCILIATION

« *Völkerversöhnung oder Krieg* » (Réconciliation des peuples ou guerre), avait dit mon mari au moment de mourir. Pensait-il plus particulièrement à la réconciliation franco-allemande ? Je le crois. Certainement dans ce domaine notre maison a pu jouer un rôle dans l'évolution des rapports entre les deux communautés de part et d'autre du Rhin.

En 1968, l'avenue Victor-Hugo à Boulogne, où nous étions installés depuis quarante ans, fut solennellement rebaptisée en présence de membres de la municipalité et d'habitants du Parc des Princes pour devenir l'avenue Robert-Schuman. Heureuse de ce changement de nom, j'y vois surtout un hommage approprié à un homme d'Etat qui avait suivi avec grand intérêt ce que nous tentions de faire pour le rapprochement franco-allemand.

Robert Schuman connaissait bien notre maison. Il y avait retrouvé Frank Buchman quand celui-ci s'arrêtait à Paris. Les deux hommes s'étaient connus dès 1948 chez un ami commun à Saint-Cloud. Déçu par la vie politique, M. Schuman s'apprêtait alors à se retirer. Sa conversation avec Frank Buchman réveilla chez lui sa vocation : il sentait que comme Lorrain il était l'homme prédestiné à œuvrer à la réconciliation entre la France et l'Allemagne.

« Si je connaissais bien l'Allemagne d'avant 1933, aujourd'hui, je ne connais plus personne », avait-il dit à Frank Buchman. Celui-ci l'avait alors mis en rapport avec certains Allemands qui étaient venus à Caux, notamment avec le Dr

Konrad Adenauer. Ainsi s'étaient noués des liens de confiance mutuelle entre Robert Schuman et Frank Buchman.

Le Président Schuman préfaça l'édition française du livre de Frank, *Refaire le Monde*. « Ce qu'il faut et ce qui est nouveau, y écrivait-il, c'est une école où s'apprend par une sorte d'initiation réciproque le comportement pratique envers les hommes, où les principes chrétiens s'appliquent et se vérifient dans les relations d'homme à homme et parviennent à surmonter les préjugés et les hostilités qui séparent les classes, les races et les nations. »

Notre maison était un peu cette école-là. Pendant qu'avec le Dr Adenauer, M. Schuman créait les structures de l'Europe d'aujourd'hui, d'abord la Communauté européenne du Charbon et de l'Acier, puis la Communauté à Six selon le traité de Rome, nous essayions d'aider à vaincre « les préjugés et les hostilités » qui séparaient la France de l'Allemagne.

Un jour, l'un d'entre nous eut la pensée d'inviter un membre du gouvernement allemand à venir passer les fêtes de fin d'année en famille à la maison de Boulogne.

Aucun ministre allemand n'avait encore été reçu en France depuis la guerre.

Ensemble, ceux qui habitaient la maison cherchèrent comment mettre à exécution cette idée imprévue.

L'invitation fut transmise par l'intermédiaire de nos amis en Allemagne. A la fin de décembre 1954, le ministre arriva en voiture avec son chauffeur, par des routes verglacées. C'est avec beaucoup d'appréhension qu'il avait accepté cette invitation, ne sachant comment il serait accueilli en France.

Le soir de son arrivée, notre hôte assista à une saynète de Noël, *The Cowboy's Christmas*, que nous donnions dans notre bibliothèque. Je pus lui souhaiter la bienvenue en allemand, en lui disant combien nous étions émus de le voir dans

cette maison, où mon mari et mon fils avaient donné le meilleur d'eux-mêmes pour la réconciliation des peuples.

On s'assit autour de l'arbre illuminé pour écouter de vieux Noël. Nous voyions les bougies s'éteindre une à une et dans le silence chacun pouvait laisser parler son cœur.

A la fin de la soirée, le chauffeur, qui avait assisté lui aussi à cette fête, s'exclama : « *Das ist die neue Welt!* » (Ça, c'est le monde de demain !)

Cependant, le fossé que la guerre avait creusé entre la France et l'Allemagne rendait l'idée d'un rapprochement entre les deux pays inacceptable pour l'opinion publique. Nous sentions qu'au-delà des mesures politiques nécessaires, seul un changement d'homme à homme lui permettrait de se réaliser.

En 1955, on présenta un spectacle intitulé *L'Homme à la Clef* simultanément à Baden-Baden et à Paris, au théâtre de la Madeleine. Cette pièce de Peter Howard mettait en présence des diplomates de pays antagonistes et illustrait certaines idées de base du Réarmement moral. Ces représentations fournissaient l'occasion à des hommes politiques des deux pays de se rencontrer à titre privé soit en Allemagne, soit en France. Des liens nouveaux commençaient à se créer d'un pays à l'autre. De chaque côté, Frank Buchman cherchait à susciter un esprit d'unité européenne.

Lors du passage à Paris d'un certain nombre de députés allemands venus assister à cette pièce, un déjeuner de trente couverts fut offert à Boulogne à leurs épouses. D'abord, nous pensions donner un caractère un peu officiel à cette réception, mais le jour même l'idée nous vint d'essayer d'avoir une atmosphère aussi familiale que possible; les invitées furent réparties par petites tables pour faciliter les conversations.

Malheureusement, la grippe m'empêcha de présider ce dé-

jeuner dont je m'étais tant réjouie, et c'est Christiane, ma fille, qui me remplaça.

Les tables, décorées de fleurs printanières, étaient dressées dans la bibliothèque, où le soleil entrait à flots. Avec ses portraits en pied des ancêtres de la famille, cette pièce évoquait tout un passé d'histoire et de traditions.

Parmi les invitées allemandes il y avait Mmes Kroll et Wolf, deux femmes de députés au Parlement ; Mme Kuhn, dont le mari avait une manufacture de papier à Stuttgart, Mme Simpfendörfer, épouse d'un pasteur et fille de député.

Du côté français se trouvaient entre autres Mme Lucas, femme d'un député, Mme Macaux, femme du directeur d'un des principaux groupes sidérurgiques français ; Mme Carmichael, dont le mari était à la tête de l'Association européenne du Jute ; Mme Herrenschmidt de Strasbourg, avec laquelle j'avais voyagé en Asie ; Mme Breuil, épouse d'un délégué syndical.

La disposition des tables permettait la conversation à cœur ouvert sur toutes sortes de sujets, y compris la famille et les enfants ; des échanges très naturels et sincères s'établirent peu à peu.

Au moment du café, Christiane se leva et, parlant en allemand avec beaucoup de cœur, souhaita la bienvenue à nos hôtes de ma part et leur exprima mon grand regret d'être retenue par la maladie.

Puis elle raconta que le matin même était arrivé d'Allemagne un paquet inattendu. Il s'agissait d'une très belle nappe au fuseau, brodée par des réfugiées de la zone Est. Elle venait d'une Allemande de l'Est réfugiée à Hambourg, à qui sa fille l'avait donnée pour son anniversaire en y consacrant toutes ses économies.

Six mois auparavant, au cours d'une réunion publique dans sa ville, cette dame avait entendu parler de notre famille et

des changements qui s'y étaient produits. Elle eut alors envie d'offrir à la maison du Réarmement moral en France ce qu'elle avait de plus précieux.

Christiane fit ensuite le lien entre ce cadeau, qui l'avait beaucoup émue, et l'engagement pris par son père dans cette pièce même. Puis elle dit : « Nous avons connu les souffrances d'un pays scindé en deux. Je comprends ce que vous ressentez. »

Mme Breuil prit à son tour la parole. « En tant que Lorrains, nous avons été élevés dans une tradition de haine contre l'Allemagne, dit-elle. J'ai détesté les Allemands et le regrette profondément. Nous avons un si long passé de ressentiments, et pourtant je sais maintenant que tout cela peut changer. »

Il y eut un silence, puis Mme Kroll se leva et dit simplement : « Tout d'abord, je vous prie de m'excuser de ne pouvoir vous parler en français. Mon mari m'a bien encouragée à prendre des leçons de français, mais j'ai toujours refusé : je ne voulais rien avoir à faire avec la France. Je vous demande très, très sincèrement pardon pour cette attitude. Je suis si heureuse d'être aujourd'hui dans votre pays et je tiens à vous dire combien nous avons été sensibles à la chaleur de votre accueil. »

Soudain, la femme du député français s'exclama : « Moi aussi, j'avais une telle haine des Allemands que je pensais qu'il me serait impossible de jamais leur pardonner. J'ai même dit une fois à un lieutenant de l'armée d'occupation qu'un jour viendrait où je prendrais ma revanche. Je sens que ce jour est arrivé – mais c'est une tout autre revanche. »

Alors, se tournant vers Mme Kroll, elle lui serra la main en disant : « Je n'aurais jamais imaginé que nous puissions avoir tant de points communs ! »

L'instant était si émouvant que bien des personnes présentes avaient les larmes aux yeux.

On voyait le rapprochement prendre corps.

A une autre occasion, lors d'un de ses passages à Paris, Frank Buchman suggéra qu'on invite à déjeuner le Général et Mme Paul Ely, qu'il avait connus à Washington. Il y aurait aussi le Général Speidel d'Allemagne.

Le Général Ely était chef d'Etat-Major général de la Défense nationale, et le Général Speidel commandait les Forces terrestres Centre-Europe de l'OTAN à Fontainebleau.

Avant d'accepter l'invitation, le Général Ely demanda à sa femme, qui avait été déportée à Ravensbrück, s'il ne lui serait pas pénible de déjeuner avec un général allemand ; mais elle accepta volontiers, pleine de bonne volonté.

Le déjeuner se passa pour le mieux et, après le repas, au salon, le Général Speidel demanda aimablement à Mme Ely si elle connaissait l'Allemagne.

Mme Ely, fort embarrassée, rougit et bafouilla un peu, ne sachant que répondre. Le Général Ely, très détendu, vint à son secours et répondit : « Excusez ma femme. Elle ne connaît que... Ravensbrück.

– Ravensbrück ? s'écria le Général Speidel, bondissant de son siège, mais j'ai été déporté moi aussi à Ravensbrück. (En effet, sa position d'ancien chef d'Etat-Major du Maréchal Rommel l'ayant rendu suspect aux Nazis, le Général Speidel avait été arrêté au moment du complot contre Hitler.)

– Vous Général ! s'exclama Mme Ely. Serait-ce après l'attentat de juillet ? Ce jour-là il y avait eu un grand remue-ménage dans le camp. Le bruit courut qu'on avait amené un personnage très important. On devinait toujours quand il y avait des événements inhabituels. Mais nous n'avons jamais su ce qui s'était passé. »

La glace fut naturellement rompue par cette découverte pour le moins surprenante.

Comme M. Schuman, le Chancelier Adenauer suivait avec intérêt tout ce qui se faisait dans l'esprit du Réarmement moral pour le rapprochement franco-allemand. A chacun de ses voyages à Paris, Mme Laure et moi allions le voir et lui porter des fleurs à l'hôtel Bristol où il descendait toujours. Quand les pourparlers officiels qu'il avait eus à Paris avaient été encourageants, il ne manquait pas de nous le faire savoir.

Un jour, c'était en 1959, il arriva en France un groupe de mineurs des charbonnages de la Ruhr. Dans une pièce de théâtre qu'ils avaient écrite eux-mêmes et intitulée *Hoffnung* (Espoir), ils montraient le rôle que l'homme de la rue peut jouer pour créer une société meilleure. Le chancelier, qu'ils avaient informé, avait confié à ces mineurs la mission de se présenter, partout où ils auraient l'occasion d'aller, en Allemands conscients des erreurs passées de leur pays et décidés à les réparer.

Après une tournée en Allemagne, les mineurs avaient été invités à donner leur spectacle à Paris et dans la région parisienne, sous le patronage de M. Guy Mollet, ancien président du Conseil, et de M. Dardel, sénateur-maire de Puteaux. Le comité d'invitation comprenait aussi M. Gabriel Marcel, de l'Institut, et des dirigeants des centrales Force-Ouvrières et CFTC.

A leur arrivée dans la capitale, avant de présenter leur pièce au public, les Allemands cherchaient comment accomplir un acte de réparation pour les forfaits dont le nazisme s'était rendu coupable pendant la guerre.

M. Gabriel Marcel eut une pensée pleine d'audace et de foi. Il suggéra que toute la troupe se rende au fort du Mont-Valérien, haut-lieu de la Résistance, pour déposer une gerbe

à la mémoire des 4 500 Français qui y avaient été fusillés par les Allemands.

Le Mont-Valérien domine tout Paris, Suresne et la route qui descend sur la Seine à Rueil et la Malmaison. Le vue y est superbe, mais naturellement les civils ne peuvent pénétrer dans le fort. Une autorisation spéciale nous fut accordée pour la circonstance.

Geneviève de Gaulle (Mme Antonioz), nièce du Général, avait accepté de conduire ce pèlerinage. D'autres personnalités de la Résistance, dont Mme Ely, vinrent accueillir les mineurs devant l'enceinte. Le Capitaine Gilles avait été chargé par le Colonel Stuck, commandant du fort, de régler la cérémonie.

Quand tout le monde fut rassemblé à l'entrée, le capitaine nous fit suivre l'allée centrale qui conduit à la crypte creusée dans la colline où reposent les six cercueils contenant les cendres des victimes. Cette chapelle ne se visite pas et la clef se trouve à la Présidence de la République, à l'Élysée.

Les mineurs déposèrent une magnifique couronne à l'entrée du caveau, au nom du gouvernement allemand. Après une minute de silence lourde d'émotion, le cortège prit la route de la forteresse. Chacun en passant pouvait voir les cercueils éclairés dans la pénombre de la crypte.

Cette montée était un véritable chemin de croix pour les mineurs. Nous sentions tout ce que ce pèlerinage représentait pour eux. Plusieurs avaient milité dans le parti communiste et pensaient peut-être à leurs camarades morts en Allemagne, victimes eux aussi des nazis.

Arrivé au fort lui-même, on s'arrêta et on pénétra dans l'ancienne chapelle, interdite au public, où les condamnés passaient leur dernière nuit avant d'être exécutés à l'aube. Les murs étaient couverts de signatures et d'inscriptions, certaines criant vengeances, d'autres sans un mot de haine.

Je pensais aux paroles du Christ : « Père pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Et maintenant ? Mesurons-nous mieux les conséquences de la haine, et même du jugement ?

Lentement, le cortège se dirigea vers une clairière où une grande dalle marque, au pied d'une butte, le lieu des exécutions. Précédés par Geneviève de Gaulle et le Capitaine Gilles, nous suivions en silence, le cœur serré d'émotion, aux côtés de Mme Ely, encore chancelante, soutenue par une ancienne compagne de captivité à Ravensbrück ; de Mme Laure, de quelques journalistes et d'anciens déportés.

Le mineur Hans Hartung prit la parole. « Voici un des lieux les plus sombres de notre passé, dit-il. Le chancelier Adenauer nous a recommandé de ne jamais oublier les souffrances que nous les Allemands avons causées aux autres peuples. Nous ne pouvons pas vous demander d'oublier, mais nous vous demandons de nous pardonner. Nous avons résolu de consacrer nos existences à ce que de pareilles tragédies ne se reproduisent plus jamais. »

Geneviève de Gaulle répondit :

« Si un grand nombre d'entre nous, Français de la Résistance, sont morts, ce n'était pas pour défendre notre pays seulement, mais aussi les valeurs spirituelles les plus hautes, qui étaient mises en danger par le nazisme. Voilà pourquoi nous pouvons aujourd'hui nous retrouver ici. »

Et elle serra la main de chacun des mineurs.

A la sortie du fort, le Capitaine Gilles s'avança pour saluer à son tour les Allemands :

« Il faut beaucoup de courage pour faire la guerre, mais ces mineurs viennent de montrer une forme de courage supérieure. »

CHAPITRE 14

DEMAIN, L'INCENDIE

Du fait de la mort de Jean, il m'avait fallu assumer pour notre propriété de Schoppenwihr des charges auxquelles je n'étais pas préparée : reconstruire la ferme et les maisons d'habitation, et aussi me mettre au courant du domaine. Pour tout cela, n'étant qu'usufruitière, j'avais compté sur Jean. Pour accomplir ces diverses tâches, je trouvai partout une aide d'autant plus bienveillante que j'étais totalement incompétente.

Les années passaient et je ne savais que faire des ruines du château, trop endommagé pour être réparé. Je ne pouvais évidemment pas les faire abattre par les services de la Reconstruction. Les frais de démolition par une entreprise spécialisée étaient inabordables.

M. Chomel, l'architecte qui avait commencé à travailler avec Jean me cita un fait intéressant :

On venait de détruire dans la Cité et le vieux Paris des logements insalubres qui voisinaient avec des chefs-d'œuvre de la Renaissance et du XVIII^e siècle. On chargeait les pompiers à la fois de mettre le feu aux taudis et de protéger les bâtiments attenants. Cette expérience avait fait du bruit et M. Chomel me conseilla de proposer le château de Schoppenwihr pour faire une démonstration analogue en Alsace. L'idée fut acceptée.

Sous les ordres du colonel Ludmann, de Mulhouse, les pompiers de Colmar, d'Ostheim et de Ribeauvillé furent mobilisés. Même les pompiers allemands de Fribourg-en-

Brisgau furent invités à assister à cette manœuvre. Il s'agissait de faire crouler le château sans que le feu gagne le pavillon annexe où nous étions installés, ni la ferme aux immenses granges remplies de fourrage. La protection se faisait par des rideaux d'eau puisée par de fortes pompes dans les douves du château et les étangs du parc.

L'annonce de la démolition de Schoppenwihr ayant paru dans les journaux, les antiquaires, les brocanteurs et les curieux des environs vinrent pour acheter ce qui pouvait les intéresser.

J'avais pratiquement tout vidé et fait don de la grande cheminée Renaissance à la ville de Colmar. Au cours des années précédentes, Schwartz, le fidèle chauffeur de mes parents, et moi-même avions déjà retiré des ruines tout ce qui était utilisable pour bricoler : un bout de lustre cassé dont Schwartz faisait une applique, un bras de fauteuil retrouvé, quelques carreaux de faïence de Delft pour embellir nos salles de bains, etc... Maintenant, il ne restait plus que des volets, des serrures, des tuyaux. Comme le *Robinson suisse* avant que la carcasse du vieux bateau coule, chacun avait l'impression de faire une bonne affaire en dernière minute.

C'était en septembre 1958. La veille de l'incendie, j'invitai tous les vieux amis et parents pour un dernier adieu. Christiane avait arrangé un buffet dans notre maison, et les Bérard, Pourtalès, Bussierre, Reinach, d'Andlau, etc... vinrent pour cette triste et dernière visite. La plus émue était Charlotte de Reinach, qui avait près de 80 ans. Elle se promenait dans chacune des pièces qu'elle avait pratiquement toutes occupées, étant venue chaque année depuis sa petite enfance chez mon oncle Bussierre. Elle était la doyenne et le meilleur des guides pour les jeunes générations.

Puis, mélancoliquement, les gens s'en furent comme après un enterrement...

La journée terminée, je voulus, avant la tombée de la nuit, me promener seule dans les ruines du château pour revoir une dernière fois chaque pièce de la vieille demeure en pensant à tous ceux qui y avait vécu et à mes parents, encore si récemment en vie.

Au rez-de-chaussée, à gauche en entrant, la salle à manger n'a pas trop souffert. Elle est exactement comme on la voit sur la petite aquarelle du XVIII^e siècle représentant un dîner chez les Berckheim, les dames en chapeau d'un côté avec les enfants, les messieurs en face, avec les invités et le professeur de harpe.

A droite, le salon long de vingt-cinq mètres est éventré par l'explosion des mines qui y avaient été entreposées. Il avait été ajouté au XVIII^e siècle, du côté est de ce petit manoir entouré d'eau; il était alors surmonté d'une terrasse. Par les trois grandes baies donnant au nord sur les montagnes, on voyait le Haut Koenigsbourg et les trois châteaux de Ribeaupillé.

Malgré la grande cheminée Renaissance où flambaient les feux de sarments de vignes, ma mère trouvait cette longue pièce froide, et quand mes parents modernisèrent la maison, ils construisirent au-dessus du salon une bibliothèque face au midi et des chambres d'amis. L'escalier est encore assez solide pour me permettre de monter à la bibliothèque, mais la façade est arrachée et il ne reste rien des belles boiseries en bois d'aulne.

Sur le palier du premier étage, je revois mon père dans son bureau... Je lui servais parfois de secrétaire quand il se préparait aux sessions du Conseil général ou répondait aux lettres de ses électeurs.

Je m'entendais bien avec lui et je l'aimais beaucoup. Jamais je ne l'ai entendu médire de quiconque. Mais si quel-

qu'un avait perdu son estime, son nom n'était plus jamais prononcé.

Par contre, mon père était très « soupe au lait ». Je me souviens toujours d'un déjeuner de famille, rue de Berri, chez ma grand-mère Berckheim. Il arpentait la pièce, ruminant ce qu'il allait dire à une personne contre laquelle il s'était fâché. Il était furieux.

« Je t'en supplie, Christian, ne te brouille pas avec lui !

– Rassure-toi, Maman, je ne lui dirai rien de désagréable. Je lui dirai simplement : « Mon pauvre ami, je ne t'en veux « pas - parce que tu n'es qu'un imbécile. Mais ta femme est « une peste et ton fils est un cochon. »

Tout le monde éclata de rire, et mon père aussi. Je crois que l'histoire en resta là.

Avant la guerre de 1914, il y avait encore dans cette pièce, sur une longue table Renaissance, la trentaine de pipes de mon oncle Bussierre, dont le tabac anglais parfumait toutes les boiseries.

Voici, à côté, le joli boudoir Louis XVI de ma mère, tout éventré par un obus. Elle y travaillait pour la Croix-Rouge, créant des consultations de nourrissons dans les villages, avec son grand sens de l'organisation et son tact habituel. Une plaque à l'école d'infirmières rappelle tout ce qu'elle a fait pour la Croix-Rouge et pour l'hôpital Pasteur.

Pourtant, son rôle de maîtresse de maison était bien absorbant. Il y avait entre 1920 et la mort de mon père en 1935 de nombreuses séries de chasse, et presque toujours entre-temps des invités à demeure, comme l'ancien ambassadeur à Pétersbourg, M. Paléologue. Il était un narrateur captivant quand il nous racontait ses souvenirs du Roi Ferdinand de Bulgarie et de la Cour de Russie. C'est lui qui, le premier, m'a fait entendre les dessous de l'affaire Dreyfus et du procès

de Rennes. Je me rappelle alors les sentiments que j'avais eus, comme enfant, en voyant le désespoir et l'humiliation de mon père quand, pendant les manœuvres en Autriche, l'Empereur François-Joseph avait fait disparaître les journaux pour lui éviter la souffrance de lire les dépêches et les articles sur la falsification d'un document qu'on appela « le faux Henri ».

Dans le grand salon, je revois Joffre, racontant la bataille de la Marne, nous dire comment il s'était fait des ennemis mortels en limogeant certains généraux incapables imposés par les politiciens. Sa fermeté avait causé sa disgrâce. On eut la mesquinerie de prétendre qu'il n'avait été pour presque rien dans la victoire de la Marne. « Je ne sais pas qui l'a gagnée, disait-il en souriant ; mais je sais bien qui l'aurait perdue ! »

Et puis, je revois encore Foch, Gouraud, avec ses extraordinaires yeux bleus qui avaient tant impressionné les garçons.

Au premier étage, la chambre Empire évoque pour moi le souvenir de Lyautey, toujours infatigable, qui nous tenait éveillés jusqu'à minuit. Ma mère, fatiguée, demandait à se coucher et levait la séance. Pendant qu'on se disait bonsoir sur l'escalier, si les adieux se prolongeaient tant soit peu, il bondissait hors de sa chambre : « Comment, on cause encore ? » et reprenait la conversation de plus belle pendant que Durosoy, son officier d'ordonnance, et Edmond de Pourtalès, mon cousin, riaient sous cape.

Le Maréchal avait besoin de très peu de sommeil. Son esprit était toujours au travail et souvent il réveillait le pauvre Durosoy à trois heures du matin pour lui dicter des notes sur la pacification du Maroc.

Le mobilier de la chambre Empire fut, pendant la guerre, transporté par les Allemands au château de la Robertsau

pour meubler la chambre où logeait le Maréchal Goering. Il fut ramené ensuite à Schoppenwihr et je l'installai dans l'ancienne chambre de Robert.

Si les meubles pouvaient parler, que dirait ce lit qui abrita le sommeil de ces deux maréchaux – les rêves de pacification de Lyautey et les cauchemars de Goering à l'approche de la défaite ?

Mais revenons aux souvenirs des jours heureux.

Les dîners, autrefois, surtout avant 1914, étaient d'une grande élégance. Louis Sutter, le maître d'hôtel, dirigeait les jardiniers pour les décorations de table. La spécialité était un surtout en petits bégonias « Gloire de Lorraine » montés en guirlande entre les candélabres. Parfois, la table était ornée de fuchsias, avec des statuette de Niderwiller, le dîner étant servi dans le magnifique service de « Charles-Théodore » dont les Allemands ne nous ont laissé, après la guerre de 1940, qu'une ou deux salières et six assiettes.

Le plus somptueux surtout a été une table toute en orchidées, pour un grand personnage dont je ne me souviens plus, les fleurs m'ayant plus impressionnée que l'invité ! Ma mère, qui adorait les fleurs, avait acheté à Munster, pour cent Mark seulement, des pieds d'orchidées que liquidait un horticulteur, et les excellents jardiniers de Schoppenwihr en avaient fait beaucoup de boutures. En décembre, il y avait du muguet dont les griffes arrivaient gelées de Hambourg. C'était une grande spécialité allemande. Il y avait aussi du lilas blanc, qu'on chloroformait dans une armoire spéciale et qui fleurissait pour Noël.

Mes cousins Pierre de Seynes et leurs enfants, le ménage Paul de Pourtalès, frère de ma mère, venaient souvent à Noël, et pour le Réveillon les enfants jouaient la comédie ou des charades. François, âgé de 9 ou 10 ans, joua *La Mort de Pierrot*, avec Elisabeth de Seynes en Colombine, de manière

si émouvante que Christiane, âgée de trois ans, se mit à sangloter. Elle fut consolée par son grand-père Watteville. Jean de Maupeon m'a avoué qu'il en avait eu lui-même les larmes aux yeux. Combien de fois, après la guerre et la mort de François, nous avons reparlé de cette saynète comme d'une tragique prophétie.

Après la victoire de 1918, rien n'était trop beau pour fêter le retour de l'Alsace à la France. Mon père surtout voulait que les officiers un peu dépaysés par la langue se plaisent en Alsace. Les cavaliers du 11^e et 12^e Dragons étaient souvent des gens du monde habitués à la chasse et bons fusils. Mon père, fanatique chasseur, faisait profiter les autres de sa passion. Il avait loué la moitié des chasses du pays. Quand en hiver les sangliers de Lorraine ravageaient les champs, il fallait pour les détruire faire en forêt de Bischheim d'interminables battues, ordonnées par la Préfecture. On passait de longues heures assis à entendre les chiens se rapprocher ou s'éloigner, un sanglier pouvant se déplacer de 40 kilomètres dans sa journée. Il faisait froid mais, pendant ce temps d'attente, je préparais mes cours d'anatomie pour les élèves de l'Ecole d'infirmières.

En septembre, il y avait la passée des canards dans les bras d'eau de la forêt du Niederwald. Nous partions, mon père et moi, vers les quatre heures du matin selon la saison. Le garde marchait en tête avec sa lanterne, et nous suivions à pas feutrés pour ne pas éveiller la forêt. Avant que le ciel ne blanchisse, il fallait se dissimuler sous un saule ou un aulne, au bord de l'eau, avec si possible assez de coin de ciel pour voir venir les canards. On attendait sans bouger. Tout était silencieux ; parfois on entendait une grenouille sauter dans l'eau ou soupirer une chouette. C'était un merveilleux moment de communion avec la nature. A l'aube, on percevait, comme un froissement de soie, les glissements d'ailes des

premiers canards se posant sur l'eau et, au lever du jour, c'était la passée. Elle durait environ vingt minutes. Nous rentrions à la maison au petit jour quand le chien avait rapporté les canards tirés.

Parfois, on repartait après un petit déjeuner, un bain et un brin de sommeil, pour tirer des perdreaux à 10 heures. Mon père aimait que je chasse avec lui. Il était sévère ; dans les battues, tout le monde était supposé comprendre la manœuvre à demi-mot et quand, par hasard, je m'étais placée au bon endroit, il me disait avec une indulgence paternelle : « Tu as l'instinct de la chasse », et cela faisait sa joie... et la mienne.

Schoppenwihl, grâce à la présence du Prince et de la Princesse Metternich après 1870, et l'atmosphère de chasse que mon père y entretenait, avait gardé ce quelque chose que seuls ceux qui ont vécu en Autriche peuvent comprendre. De tout cela, il ne reste que la tête de cerf de Bajna sauvée du grand escalier du château, et qui se trouve maintenant sous le pignon du pavillon en face de notre maison. Avant les deux guerres, le clocheton qui surmonte ce pavillon sonnait les heures au château. Jean tenait beaucoup à ce clocheton et l'avait fait déplacer sur le « Séjour » des communs. Il contenait deux cloches anciennes du XVII^e siècle. Elles furent emportées par les Allemands pendant la guerre de 1914 et envoyées, avec la plupart des cloches du pays, à la fonderie de Grafenstaden. On put en sauver une, que la fonderie remit à mon père, le nom et les armes étant encore lisibles. Quand tous les travaux de reconstruction furent enfin terminés, en 1964, je pus réaliser mon rêve longtemps caressé de faire fondre la deuxième cloche et mettre une sonnerie électrique à la pendule du clocheton. La cloche fut fondue par Causard à Colmar. Elle sonne avec l'autre en tierce mineure et porte cette inscription : « A la mémoire de Fran-

çois de Watteville, mort pour la France. Que la paix soit dans tes murs. »

Mes parents pouvaient être très simples, mais en Alsace ils voulaient que leur position privilégiée donne des joies à tous. Ils se sentaient certaines obligations, et bien que cela fatiguât ma mère, si délicate, je crois qu'ils avaient raison.

Tout cela est encore vivant dans ma mémoire et en repassant ces souvenirs je reprends mon pèlerinage pour monter prudemment au second étage, où se trouvent les chambres d'amis. Celle des « Demoiselles de Berckheim », d'où on voyait au loin la Tête de Faux, dans les Vosges, n'a plus que son seuil, le parquet s'étant effondré en-dessous, dans la chambre de ma mère. Dans d'autres chambres, on voit le ciel à travers le toit où nichent les chouettes.

Le soir tombe, mais dans la pénombre les murs deviennent vivants. Ma mémoire ne voit que les personnages et non plus les ruines. Je veux vite monter au troisième, dans les chambres d'enfants et celles de Marie Sutter et de Louis, son mari. Depuis ma toute petite enfance, ces fidèles serviteurs avaient tous deux été si bons pour moi.

Louis était venu chez mon oncle Bussierre à l'âge de treize ans, comme garçon d'office, sous les ordres de Laurent, le vieux maître d'hôtel. Bien plus tard, il racontait en riant les débuts de son apprentissage. Un jour, c'était l'automne, Laurent lui dit d'aller au grand salon pour voir s'il n'y faisait pas froid. « Et s'il ne fait pas assez chaud, tu ouvriras la bouche. » (Il pensait à la bouche du calorifère à air chaud.) Un moment après, Louis revint rendre compte à Laurent : « Il ne faisait pas chaud, j'ai ouvert la bouche mais ça fait pas de différence. » Cette histoire avait toujours le même succès.

A cette époque, au moment des grandes chasses, les invités amenaient leur personnel, la femme de chambre pour Ma-

dame et le valet de chambre pour Monsieur. Lorsque celui-ci était un grand tireur, le valet de chambre l'accompagnait pendant les battues, et lui servait de chargeur. Un très bon fusil pouvait ainsi descendre ses quatre perdreaux en quatre coups, deux en avant et deux en arrière.

Le maître d'hôtel était toujours assis en face du cuisinier aux repas de l'office, et le personnel invité était placé à droite et à gauche. La préséance était donnée à ceux qui étaient depuis le plus longtemps au service de la même famille. Bel hommage à l'honneur professionnel.

A 18 ans, le jeune Alsacien Louis Sutter, apte à être enrôlé dans l'armée allemande mais ardemment patriote, passa la frontière sachant qu'il ne pourrait jamais revenir voir sa mère. Il entra au service de mes parents, fit son service militaire en France ; et quand on allait en Autriche, ne pouvant prendre le train par Strasbourg, il rejoignait Vienne par l'Arberg pour éviter l'Allemagne.

Quand mes parents, bien plus tard, allèrent à Schoppenwihl, mon père obtint une amnistie pour lui et il put revoir sa mère.

Au début de la guerre de 1940, à Schoppenwihl, il fut atteint d'un cancer et transporté à l'hôpital pour y être opéré. Après cinquante ans de service, il lui fut épargné de voir la défaite, car il mourut à l'hôpital deux ou trois jours après son entrée. Je le vois encore quand on a descendu sa civière de sa chambre, donnant un dernier ordre avec son ton de général en chef et son accent haut-rhinois qu'il n'avait jamais perdu : « Oufrez les deux battants ! » de peur que la civière n'écorne la porte. Il avait du commandement et était difficile de caractère, mais ceux qu'il avait formés connaissaient leur métier, et la Maison de Boulogne profite maintenant de tout ce que Marcelle Schwartz a appris grâce à lui et à sa femme, tout comme pour moi, l'art de recevoir appris de ma grand-

mère et de ma mère m'a servi dans les grands dîners et les réceptions données pour les diplomates de tous les continents. Quand on a le recul de l'âge, on voit avec étonnement comme la route a été jalonnée d'étapes qui servent pour un but lointain.

Mon dernier souvenir de ce château, ce sont les soirées dans la bibliothèque où nous écoutions, mon mari et moi, les nouvelles de la radio. Maman faisait un fauteuil en tapisserie, son crapaud d'ivoire contenait des ciseaux à broder anciens, en or avec de petits ornements en émail. Elle m'avait raconté que sa grand-mère Bussierre coupait au vol les guêpes en deux avec ces ciseaux ! Hélas, je n'ai pas sauvé ce petit nécessaire, qui était encore sur la table à la fin de juin 1940, quand je suis retournée de l'hôpital à Schoppenwihl le jour où les Allemands m'ont arrêtée.

Je pense à tout cela en me promenant dans ces pièces en ruines. Mme de Berckheim, née Glaubitz, a dû en faire autant après les guerres du Premier Empire et tous ses deuils. J'ai retrouvé sa correspondance avec son intendant. On aurait cru que tout cela se passait de nos jours : mêmes réquisitions, mêmes difficultés avec l'occupant, et même avec l'Administration française pour la succession de son fils, tué à la Bérésina. Il y a tant de choses que nous ne savons pas de ceux qui nous ont précédés.

Les titres de propriété de la terre de Schoppenwihl datent du XV^e siècle. Elle passa en 1524 des Reich de Reichenstaden aux Sigmarshofen et aux Breitenlandenbergr. Elle fut ravagée, une première fois, pendant la guerre de Trente Ans, et les Berckheim, qui en avaient hérité par mariage, en relevèrent les ruines. Plus tard, à la mort du Général de Berckheim, sous le Premier Empire, sa veuve épousa le Marquis de Boubers et leur fille, Clémentine, se maria avec le Vicomte de Bussierre, frère de ma grand-mère Pourtalès. Celui-ci

laissa Schoppenwihr à ma mère afin que, par son mariage, la terre retourne à la Maison de Berckheim. Elle passa ainsi de famille en famille par mariage ou héritage, sans jamais être vendue.

S'il y a des fantômes, ils doivent être nombreux dans ces vieux murs qu'un vivant parcourt pour la dernière fois.

Demain, on y mettra le feu...

L'incendie et la manœuvre furent très « réussis ». Pour les enfants, le public et la télévision, c'était un spectacle exceptionnel. Pour moi, au moment où tout s'écroula, ce fut un peu comme si j'avais assisté, impuissante, à un meurtre.

Et nous n'étions, hélas, pas au bout de nos peines, car les briques qui obturaient provisoirement la façade éventrée et le béton coulé par mes parents en 1910 pour consolider le toit ne pouvaient brûler. Il aurait fallu les faire sauter, mais aucun entrepreneur n'avait le droit d'employer de la dynamite. C'était pire qu'avant.

Enfin, en 1961, après trois ans de vaines recherches, j'avais presque perdu l'espoir de jamais démolir ces hideuses ruines en béton, quand on m'indiqua un entrepreneur italien qui, dans les Vosges et les villages de l'ancien front, était autorisé à employer de la dynamite pour faire sauter des abris. Il accepta le travail et s'en tira magistralement. Artiste, il sut garder quelques pans de murs qui évoquent aujourd'hui l'emplacement du château.

Evitant les fleurs cultivées qui eussent donné à cette terrasse l'aspect d'un square, je n'y fis planter que des fleurs sauvages, des églantiers et des buissons, qui gardent le caractère un peu mélancolique convenant à ces ruines. De là, le regard se porte au loin sur la magnifique vue des Vosges.

CHAPITRE 15

DEUX AMIS - DEUX VIES

Au terme de ces souvenirs, je veux encore évoquer deux figures qui m'ont semblé des plus marquantes parmi celles que j'ai connues, deux personnalités qui étaient sans doute les plus différentes que l'on puisse imaginer. Avec l'une et l'autre j'avais des liens de profonde amitié. Nous avons vécu ensemble bien des expériences mémorables.

L'une était la Princesse Séraphima Lieven, de Lettonie, « Ima » comme l'appelaient ses amis ; l'autre était le grand syndicaliste français Maurice Mercier. L'une avait été la victime de la révolution communiste en Russie, l'autre s'était battu dans les Brigades rouges internationales pendant la guerre d'Espagne. Elles reflètent cette diversité de personnalités que seule peut réunir la poursuite d'un but commun, et qui a rendu toutes ces années si passionnantes et enrichissantes.

Ima était née en 1898 d'une famille princière de Lettonie. Son père, qui se consacrait entièrement au vaste domaine familial de Mezothén en Courlande, avait réalisé de grands progrès techniques dans son exploitation agricole. Il était en avance sur son temps : ses ouvriers participaient aux bénéfices des récoltes.

La grand-mère d'Ima avait été une adepte fervente du mouvement de renouveau chrétien qui toucha profondément

la Russie à la fin du XIX^e siècle ; mais les autorités voyaient d'un mauvais œil les chrétiens trop « révolutionnaires ».

En 1905, la défaite des armées russes dans le conflit russo-japonais avait amené un début d'insurrection et des bandes de pillards commençaient à parcourir le pays et à brûler des propriétés. Mezothen fut épargné de façon quasi miraculeuse.

Puis ce fut la guerre de 1914. Son père y prit part comme officier du régiment des Chevaliers-Gardes. En 1915, les Allemands envahirent une partie de la Courlande. Le front se rapprochait, les récoltes prêtes pour la moisson furent abandonnées sur pied et tout ce qui pouvait se déplacer, bêtes et gens, prit la route de l'exil.

« Nous sommes partis, raconte Ima, avec les derniers chevaux, conduits par ma mère. Il nous fallut dire adieu à Mezothen et nous réfugier chez ma grand-mère, puis plus tard, en hiver, dans une auberge d'été. Non seulement nous ne pouvions pas nous y chauffer, mais comme l'éclairage faisait complètement défaut, nous passions la majeure partie du temps dans le noir : la nuit tombait à trois heures.

Ma mère, assise sur le bord de son lit, dans l'obscurité, nous dit une fois : « Un pays où règne la corruption, l'irresponsabilité, la malhonnêteté sous toutes ses formes ne peut pas s'attendre à une victoire. Dieu ne peut pas donner Sa bénédiction quand le pays est pourri de haut en bas. Il faut faire face à la réalité : nous nous trouvons au bord d'une catastrophe. »

Ses prophéties se sont trouvées réalisées par la révolution de 1917 qui gagnait sans cesse du terrain. Un matin, on frappa à notre porte : c'était la Milice rouge qui venait nous arrêter. On nous embarqua dans des wagons à bestiaux sur des caisses de munitions. Il faisait 28 degrés au-dessous de zéro, et bien entendu il n'était pas question de faire du feu.

Plus loin, on nous fit descendre pour nous présenter à un bureau d'enregistrement. Il y eut discussion entre les gardes du convoi qui parlaient à haute voix : « Il n'y a qu'à pendre tous aux arbres du cimetière ! » disait l'un des chefs. Mais ils renoncèrent à ce projet, trop difficile à réaliser.

Mon père avait été nommé responsable du convoi. Nous étions trois cents personnes. Un jour, nos wagons furent rattachés au Transsibérien. Le voyage vers l'Est commençait, mais nous ne connaissions pas notre destination. Pendant des centaines et des centaines de kilomètres, on ne voyait qu'un champ de neige...

Notre train s'arrêta pendant une huitaine de jours en bordure de la forêt de l'Oural, dans un village dont les habitants ignoraient que la Révolution avait éclaté.

De là, nous continuâmes sur Ekasterinebourg. Tout d'un coup, le train s'arrêta et on nous annonça que nous étions au terme du voyage. Nous voilà alignés sur le quai le long du train, tandis qu'une grande discussion s'engage entre nos gardes et les Soviets responsables, qui voulaient nous fusiller tous sur-le-champ. L'un de nos gardes nous conduisit à la prison de la ville ; nous nous rendîmes compte après coup qu'il nous avait ainsi sauvé la vie.

Quelques semaines plus tard, on nous apprit que nous étions sur les listes d'otages rapatriés. On nous rembarqua et, au bout d'un mois, nous atteignîmes enfin la Lettonie, où passait la ligne de démarcation entre la Russie et les territoires occupés par les Allemands. Malgré la joie de retrouver la liberté, nous avions le cœur lourd, et je passai la nuit à pleurer parce que je savais que je quittais ma patrie pour toujours. »

Après avoir dû abandonner les privilèges de son rang, Ima perdait son pays.

En novembre 1918, la Lettonie avait obtenu son indépendance. « Théoriquement, nous étions libres, tant de l'occupant militaire allemand que de la domination russe ; mais les troupes bolchéviques cherchaient à s'installer partout où les Allemands laissaient la place vide. Après une dure bataille, les Bolchéviques durent se retirer ; seulement les traces de leur passage étaient terrifiantes. »

Ima s'installa à Riga et se mit à gagner sa vie. Puis il lui fallut changer de climat pour raisons de santé. Elle arriva à Paris en 1923. « J'y menai ma barque à ma guise, ravie de mon indépendance », disait-elle.

Elle dirigea un garage où s'employaient un certain nombre de Russes, puis travailla comme secrétaire dans une compagnie pétrolière. En 1936, elle participa même à une grève sur le tas, expérience inattendue pour elle !

Au moment de l'avance des Allemands en France en 1940, elle fut obligée de quitter son emploi.

Avant l'entrée de la Wehrmacht dans Paris, elle partit pour Bordeaux et Toulouse avec un camion de réfugiés. Elle aida à recevoir femmes et enfants venant du Nord. Puis elle travailla avec les Quakers pour organiser les secours, et pendant cinq ans elle parcourut le Midi, visitant les camps de réfugiés. Elle sauva au risque de sa vie des résistants et des Juifs recherchés par la Gestapo.

Pendant ces années au contact des réfugiés dont elle comprenait si bien le sort, elle avait été amenée progressivement à réfléchir à sa propre destinée et à celle de son pays. Non en observateur et en victime, mais dans l'humilité et une totale confiance en Dieu.

Après la Libération, de retour à Paris, elle reprit contact avec des amis qui lui avaient fait connaître le Réarmement moral déjà bien avant la guerre. Peu à peu, elle découvrit là sa raison de vivre et vint habiter avec nous peu après notre

reprise de la maison de Boulogne en 1948. Elle renonçait à son appartement parisien et à l'indépendance qui lui était si chère pour prendre part à notre vie commune, bien différente de celle qu'elle avait connue.

Dans notre maison, elle retrouvait un foyer et une famille. Elle avait une chambre minuscule, au deuxième étage, mais elle y était heureuse. Elle participait à la vie et aux activités de la maison. Dans le va-et-vient du travail, des réceptions et des conférences, elle trouvait toujours moyen d'écouter ceux qui venaient lui soumettre un problème ou lui demander conseil. « Quand le cœur est assez grand, disait-elle, il y a du temps pour tous et pour tout. »

Attentive aux petits devoirs quotidiens, elle disait aussi : « Il faut chercher l'inspiration même pour ce que l'on sait faire. Les grandes choses découlent des petites obéissances. »

Elle était une véritable artiste pour arranger les fleurs et tous ceux qui venaient dans la maison admiraient ses bouquets. Elle nous raconta comment une fois, pendant les perquisitions de la Gestapo à Toulouse, pendant la guerre, un bouquet avait sauvé la vie d'un homme. Ces fleurs, qu'elle avait disposées devant la fenêtre de son petit logement, avaient tellement frappé les policiers qu'ils ne virent pas l'homme qu'ils recherchaient, assis dans la même pièce.

Elle apprit à aimer la France et se fit naturaliser Française. Mais elle n'avait aucune illusion sur notre pays : « C'est dans l'humilité que la France trouvera sa destinée, qui est de servir et non de briller, me dit-elle un jour. Plus que tout autre peuple, les Français sont toujours à se demander qui a tort au lieu de chercher ce qui est juste ; et cela amène la sur-enchère des points de vue. »

Souvent, dans les périples autour du monde où nous entraînaient l'action de Frank Buchman, Ima était du voyage. Avec Irène Laure, qui avait été à la tête des Femmes so-

cialistes, nous étions les trois représentantes de la France au sein de cette équipe internationale. Ima avait une vaste connaissance des langues, et la princesse servait d'interprète à son amie socialiste, soir après soir, repas après repas, meeting après meeting, sous les cieux d'Amérique ou d'Asie.

En 1957, au cours de ce long périple qui nous amena en Extrême-Orient, nous avons vécu côte à côte des moments inoubliables. Je pense, par exemple, à cette cérémonie qui eut lieu à Rangoon dans un monastère bouddhiste, à l'invitation de son supérieur. Devant l'auguste assemblée des bonzes dans leurs toges couleur safran, tout notre groupe était, à l'instar de nos hôtes, assis à terre, pieds nus.

Ima faisait aussi partie de la délégation invitée en 1958 au Vietnam par le Président Diem, à qui je remis le premier exemplaire du livre de Frank Buchman, *Refaire le Monde*, préfacé par M. Robert Schuman.

Après ces longs voyages, Ima aimait à rentrer à Boulogne, qui était devenu son port d'attache.

Elle ne parlait guère et ne s'imposait jamais, et pourtant elle avait un effet catalyseur sur les personnalités si diverses qui vivaient autour d'elle. « Nos volontés sont comme des lames d'acier, disait-elle. Si elles sont aimantées par la recherche de la volonté de Dieu, elles se courbent et alors elles convergent dans la même direction. Mais dès qu'elles s'en éloignent, chacune se redresse et il n'y a plus d'unité possible. »

Au retour de notre seconde expédition en Asie et en Océanie, une maladie inexorable se déclara, ne lui permettant plus de voyager. Ses forces diminuaient, et cependant elle ne craignait pas l'avenir. « La peur est un refus – le refus de la souffrance et du sacrifice », disait-elle.

Elle parlait très peu de Dieu, mais il émanait d'elle un extraordinaire rayonnement. « Une croyance qui n'est pas

basée sur la réalité de la foi est une trahison. Nos souffrances physiques révèlent et amplifient ce qui se passe dans notre cœur. »

Toute sa vie, elle devait passer par des dépouillements successifs, mais jamais je ne l'ai vue se révolter. Elle n'était pas femme à se prendre en pitié.

Son mal augmentait implacablement. Ne pouvant plus monter ou descendre les escaliers de notre maison dépourvue d'ascenseur, elle dut renoncer à sa petite chambre du deuxième étage, qu'elle aimait tant.

Heureusement, elle put être accueillie dans l'appartement de nos amis Robin et Claire Evans, situé au rez-de-chaussée juste en face de notre maison. Elle y passera encore deux années. Elle était soignée avec dévouement et pouvait souvent participer à la vie commune en traversant l'avenue dans son fauteuil roulant.

Mais le jour vint où même cette dernière joie lui fut retirée. Ses membres se paralysaient toujours plus, nous obligeant à trouver pour la soigner une maison spécialisée.

C'est ainsi qu'elle dut être hospitalisée près de Dreux. Jamais elle n'émit la moindre plainte. Jusqu'à sa fin, en décembre 1967, elle consacrait toute son attention et tout son cœur à chaque personne qui venait lui rendre visite. La souffrance physique ne la faisait pas se replier sur elle-même. Son esprit restait libre. « L'indifférence est aussi dangereuse que la haine, nous disait-elle souvent ; et l'ignorance aussi coupable que l'indifférence. »

Encore la veille de sa mort, elle dicta à une amie venue la voir plusieurs lettres destinées à des gens de tous les coins du monde.

Elle repose maintenant au cimetière russe de Sainte-Genève-des-Bois.

Ayant partagé l'existence des réfugiés, des déportés, des

condamnés à mort, des apatrides et des infirmes, cette femme d'élite avait un message universel.

Je la revois encore, en pleine crise de mai 1958, au moment où la France était au bord de la guerre civile, s'adressant à un auditoire essentiellement ouvrier à Blancmesnil, dans la banlieue rouge de Paris. Elle était timide et il lui fallait du courage pour parler en public. Elle évoqua ce qu'avait représenté la décision qui avait marqué sa vie :

« J'avais toujours considéré que nous étions les héros et les martyrs de la révolution, dit-elle, les victimes des événements. Ce n'est pas vrai ; nous en étions les responsables : une classe privilégiée qui refuse de se consacrer corps et biens au réarmement moral du monde se condamne à la colère des non-privilegiés.

« J'ai opté définitivement pour la plus grande révolution, celle qui atteint les racines mêmes de l'injustice parce qu'elle les attaque au plus profond de la nature humaine, dans la volonté des individus et des peuples. De ce jour, j'ai cessé d'être anticommuniste.

« Je sais aussi que des révolutionnaires qui limitent leur objectif et refusent de se consacrer de toutes leurs forces au réarmement moral de toutes les classes dans le monde entier se condamnent inévitablement à l'impasse.

« C'est pourquoi nous menons une lutte mondiale, sans frontières de classe, de race ni de nationalité, où chacun apporte le meilleur de lui-même et de son héritage. »

Quand on fit aménager dans notre maison une deuxième salle à manger, elle fut dédiée à la mémoire d'Ima Lieven et des dons affluèrent du monde entier. Telle était la marque qu'elle avait laissée dans tant de cœurs.

Le 3 novembre 1971, notre maison était en fête pour une cérémonie assez inhabituelle : notre ami Maurice Mercier, secrétaire général de la Fédération du textile Force-Ouvrière allait être promu officier de la Légion d'honneur.

Certains pourraient s'étonner qu'un responsable syndical ait demandé que cette remise de décoration ait lieu chez nous plutôt qu'au siège de sa Centrale ou à la Bourse du Travail. Mais, comme il devait lui-même l'expliquer à la clôture de la cérémonie, il trouvait dans la maison du Réarmement moral l'état d'esprit qu'il désirait voir se répandre en France, notamment dans les rapports sociaux.

Ses amis étaient venus nombreux pour l'entourer en cette occasion, non seulement ses collègues syndicalistes, mais aussi des personnalités du patronat et de l'administration.

Tous sentaient que cette soirée était pour Maurice Mercier l'aboutissement naturel de l'itinéraire qu'il avait suivi.

Sur le buffet dressé dans la salle à manger, un grand gâteau, offert par le personnel d'un hôtel parisien, portait les mots : « Accords du 9 juin 1953. » Cette inscription rappelait une étape importante dans la vie de Maurice Mercier et de ses partenaires de l'industrie.

Ce jour-là, le patronat et trois des organisations syndicales du textile avaient pris devant l'opinion publique – selon les termes du protocole d'accord – « l'initiative d'aborder de front et en toute franchise les problèmes essentiels de l'industrie textile ». Cet accord avait été le fruit non d'une nouvelle tactique, mais d'un nouveau type de relations entre négociateurs.

De tout temps, Maurice Mercier s'était battu pour améliorer le sort des travailleurs. Embauché à l'âge de treize ans dans une usine textile, il milita très vite dans la section syndicale, dont, à vingt ans, il devint le secrétaire. En 1934, il

adhérait au Parti communiste, qui allait façonner son esprit pendant les années du Front populaire, puis de la Résistance.

Au moment de la scission de la CGT, Maurice Mercier créait la Fédération du textile dans la CGT Force-Ouvrière ; durant un quart de siècle, il dirigea cette Fédération.

C'est en 1950 que, par sa rencontre avec le Réarmement moral, il avait amorcé ce qu'il a appelé « la seconde action révolutionnaire de ma vie ». Pour lui, il n'était pas question de renier son engagement syndical, mais de le pousser plus loin et avec davantage d'efficacité, grâce à un élément nouveau : le changement du comportement des hommes. Il s'aperçut alors que patrons et syndicalistes peuvent ensemble poursuivre à la fois le progrès social et le bien de l'industrie, et que les antagonismes ne sont pas insurmontables.

Depuis cette époque, il arriva souvent à Maurice Mercier comme à moi d'être pour ainsi dire catapulté dans l'action mondiale du Réarmement moral. Nous avons fait connaissance lors du premier déplacement que Maurice Mercier avait fait pour rejoindre Frank Buchman en Amérique. Depuis ce voyage, il m'appelait amicalement « la baronne révolutionnaire » !

Entre Frank Buchman et lui, une amitié pleine d'humour devait se développer au cours des années. « Frank, disait plus tard Maurice Mercier, il a l'œil électronique et il traverse les continents comme on va à la messe ! »

Maurice Mercier était un réaliste. A peine eut-il compris les ouvertures nouvelles qu'un esprit de confiance réciproque pouvait entraîner dans les entreprises qu'il passe à l'action. Il sillonne la France pour encourager ses militants du textile à venir à Caux et à y amener leurs ingénieurs, leurs patrons. Au cours du même été, quatre-vingts délégations d'usines participeront aux conférences. L'ambiance et l'optique différentes découvertes à Caux contribuèrent à créer dans les

entreprises le climat qui permit la signature de la Convention nationale et d'autres accords. Le résultat final fut une amélioration importante des conditions de vie du demi-million de travailleurs que comptait alors le textile.

Ces événements spectaculaires étaient sans doute présents à l'esprit de tous les participants à la cérémonie, aux amis de Maurice Mercier qui remplissaient la bibliothèque en ce jour de fête. Mais en le voyant ce soir-là au milieu d'eux, je repensais à un aspect moins connu de son action : les entretiens en tête-à-tête, les heures qu'il avait passées avec un industriel ou un ministre dans le calme de cette même bibliothèque...

A l'heure des discours, chacun des orateurs parla avec simplicité et conviction.

Soulignant l'importance des accords de 1953, M. André Bergeron, secrétaire général de la CGT-FO affirma : « C'est probablement en partant de cet accord que nous avons pu, les uns et les autres, élargir le champ de la politique contractuelle. »

Puis ce fut un représentant du patronat, M. Jean de Pré-cigout, qui prit la parole. Le président de l'Union des Industries textiles décrivit de façon très chaleureuse l'esprit qui avait animé les négociations :

« Nous n'avons pas toujours été d'accord sur tout, dit-il à Maurice Mercier, mais c'est de l'affrontement, parfois, que sortent la vérité et le progrès, à condition que ce soit un affrontement de bonne foi... C'est parce que, même lorsque la discussion était difficile, nous avons trouvé en vous un interlocuteur de bonne foi que je suis heureux d'associer toute l'industrie française à cette manifestation de sympathie et à cette cérémonie d'honneur. »

C'est M. Jean-Pierre Lévy, membre du Conseil d'Etat, ancien directeur du Textile au ministère de l'Industrie, qui

allait procéder à la remise de la décoration. Il souligna particulièrement le rôle joué par Maurice Mercier dans la Résistance :

« Avec vingt-cinq ans de recul, ce n'est là qu'un petit moment de l'histoire et de la carrière d'un individu, ajouta-t-il ; mais pendant ces cinq années, Maurice Mercier a pris des risques considérables, et c'est là une marque de qualité humaine malheureusement trop rare. Il l'a fait avec un courage qui mérite récompense. Cette récompense honore à la fois le résistant, le militant syndicaliste et l'homme. »

Après qu'il lui eut épinglé la croix et donné l'accolade, les applaudissements éclatèrent. Le silence revenu, la voix de Maurice Mercier, modeste, presque timide, se fit entendre :

« On a beau prendre un petit air indifférent, ça fait quand même quelque chose !... »

Nous étions tous très émus, et à mon tour je me tournai vers lui :

« Après tant d'années d'amitié, permettez, cher Maurice, qu'à mon tour je vous embrasse.

– Ce n'est pas tous les jours, dit-il, en riant pour cacher son émotion, ce n'est pas tous les jours qu'un syndicaliste est embrassé par une baronne. »

Puis, répondant à M. Lévy, Maurice Mercier reprit :

« Si je suis dans cette maison, c'est pour une raison importante. Ce n'est pas le niveau de vie qui fait l'économie et qui fait la nouvelle société, c'est l'état d'esprit – un état d'esprit mis en action. Il y a ce que nous savons : séminaires, formation professionnelle, etc..., et il y a ce qui agit à côté de nous quand nous sommes dans la bonne direction, sans quoi les conflits naissent et se prolongent au sein d'une même organisation, d'un même parti politique.

« Ce que je souhaite, c'est que tous ceux qui sont présents

aujourd'hui repartent en emportant avec eux l'esprit qui nous permettra de faire la nouvelle société. »

Maurice Mercier devait venir une fois encore dans notre maison. Il se savait atteint d'une grave maladie. En avril 1972, il tint à réunir à Boulogne un certain nombre de ses amis syndicalistes à qui il avait à cœur de transmettre le feu de sa conviction révolutionnaire. Ils vinrent de six pays d'Europe. Rassemblant ses dernières forces, il parlait comme un prophète.

Il montra que le progrès technique et le progrès du niveau de vie laissent prévoir un avenir chargé de problèmes, à moins que l'homme ne triomphe de l'égoïsme.

« Quel sera l'homme de l'an 2000 ? » Il évoqua l'engagement et la discipline de l'homme chinois et secoua ses auditeurs en leur lançant, d'une voix où vibrait toute sa passion de vieux militant : « Vous ne vous rendez pas compte du potentiel révolutionnaire que vous avez dans le Réarmement moral. J'aimerais que vous sentiez comme moi à quel point la route est libre. Rien d'autre n'apportera une réponse aussi complète. »

C'est cette jeunesse de cœur, cet enthousiasme prophétique qui me captivaient chez Mercier. Aujourd'hui, la voix de ce grand syndicaliste s'est tue, mais elle résonne toujours dans nos cœurs, comme celle d'Ima Lieven, comme celle de tant d'amis généreux qui depuis vingt-cinq ans ont animé la maison de Boulogne ; car ce qui s'y fait n'est lié à aucun de nous : la vie continue.

Dans le courant des gens qui passent chaque jour notre porte, j'imagine déjà ceux qui demain iront plus loin, encore plus loin que nous pour réconcilier les peuples et créer un esprit nouveau.

EPILOGUE

Au moment où s'achève le récit de ces souvenirs, je repense à un rêve que je fis quand j'avais douze ans. Naturellement, il m'était incompréhensible à cet âge, mais au cours des années il me sembla résumer le sens de ma vie.

Je rêvai que, très petite fille, j'étais nichée dans les bras du Seigneur Jésus. Nous nous trouvions dans un étrange paysage d'éboulis, comme une immense grotte aux parois abruptes. A nos pieds, dans une sorte de cirque sans issue, tournait en rond une multitude de gens dont on ne voyait pas le visage. Nous étions assis à mi-hauteur de ce paysage désertique, voyant en bas tourner ces hommes tout en brun, couleur de terre.

« Seigneur, lui dis-je, que font ces hommes qui tournent en rond ? Je voudrais aller le leur demander.

– Si tu t'en vas, tu ne me retrouveras plus ici.

– Mais si ! Reste ici, je descends voir et te promets de revenir. Je te retrouverai facilement parce qu'on voit ta lumière de partout. Surtout, attends-moi ! »

Il entrouvrit ses bras et je me laissai glisser, toute petite, le long de ses genoux.

Sans me retourner, je courus vite voir ce qui se passait dans cette foule. C'étaient des grandes personnes, beaucoup plus grandes que moi, et je leur demandai poliment :

« Pardon, pourriez-vous me dire ce que vous êtes en train de faire ? »

Pas de réponse. Je m'adressai à d'autres, tout en marchant à leurs côtés, mais personne n'avait l'air de m'entendre. Toute

communication semblait impossible. Personne, d'ailleurs, ne regardait ou n'entendait son voisin.

A mesure que je marchais avec eux, je me sentais grandir et je devenais de plus en plus de leur taille. Mais, au bout d'un certain temps, cela devint fastidieux et je décidai de remonter auprès du Seigneur Jésus.

Me frayant un chemin dans la foule et tournant mes regards là où je pensais le trouver, je ne vis plus personne ! Je levais les yeux tout autour de la falaise, mais il était parti ! Il ne m'avait pas attendue, malgré mes recommandations. J'étais furieuse et pleine d'amers reproches.

J'étais devenue grande et me mis à tourner en rond, comme tous les autres. Peu à peu, je me souvins de ce qu'il avait dit et me rendis compte que je n'avais pas voulu comprendre ce dont il m'avait prévenue.

Ma colère tombait à mesure. C'était bien de ma faute et pas de la sienne. Alors, désespérée, je finis par m'asseoir sur une pierre en pleurant et Lui demandai pardon de ne pas l'avoir écouté.

Pendant que j'étais assise sur cette pierre, je vis à ma gauche une sorte d'éboulis, comme l'entrée d'un tunnel au milieu des pierres.

Peut-être, me dis-je, y a-t-il une issue. Tout vaut mieux que de rester ici à pleurer. Tu n'as que ce que tu mérites ; lutte et cherche !

Je m'enfonçai dans le passage obscur, m'écorchant les genoux et les mains, mais avançant sans y voir clair sur ce qui me semblait être un chemin.

Tout d'un coup, je crus apercevoir un peu de jour au loin. Cela me redonna du courage et, avançant toujours, je débouchai sur un grand verger, en plein soleil, dans lequel, j'en étais sûre, je retrouverais Celui que je cherchais. Tournant mes regards dans toutes les directions, je ne Le vis pas, mais

je sentais Sa présence. J'étais sûre qu'Il était là, partout, mais d'une manière différente. Je n'étais plus une enfant et je ne pouvais plus être blottie dans Ses bras.

J'étais là pour travailler. Mais à quoi ? Je ne savais pas. Je me trouvais dans ce beau verger, entourée d'arbres chargés de fruits. Au pied de ces pommiers se trouvaient des corbeilles. Je compris que je devais ramasser les pommes et les mettre dans les paniers... et, ce faisant, je me réveillai.

Bien, bien plus tard, je crus saisir la signification de ce rêve, dont je n'avais pas toujours tenu compte au cours de ma vie. Mais avec les années, sur le tard et à mesure que je ramassais les fruits, il me sembla en comprendre le sens.

Peut-être notre maison de Boulogne est-elle l'un de ces paniers dans lesquels Dieu ramasse Ses fruits.

Schoppenwahr, 8 septembre 1973

DOCUMENT PUBLIÉ PAR LA GESTAPO A PROPOS DU GROUPE D'OXFORD

D'un long rapport secret de 226 pages publié en 1942 par les Services secrets de Sécurité du Troisième Reich et consacré au « Mouvement du Groupe d'Oxford », on a reproduit ici la traduction de quelques passages, les plus caractéristiques de l'esprit du document.

Le Groupe d'Oxford lie constamment son travail de changement des âmes à la création d'un nouvel ordre mondial, aux niveaux économique, culturel, politique et international.

A cause de ses objectifs essentiellement pratiques, et par fidélité au « christianisme primitif », le Groupe d'Oxford se refuse à voir dans la différenciation des peuples et des races humaines une réalité voulue par Dieu. Au contraire, il considère les barrières qui se dressent entre les groupes humains comme un obstacle à surmonter avant tout établissement d'un ordre mondial nouveau sur une base chrétienne. Par un travail personnel auprès des individus et selon une pensée et des méthodes décadentes, il s'efforce d'amener l'humanité à devenir un seul peuple et une seule race. Il se fait l'avocat d'une conception romantique de la fraternité humaine et exige que les rapports et les devoirs nationaux et raciaux soient conçus dans la perspective d'une brumeuse idéologie du Royaume des Cieux. Il incite les hommes à avoir honte de la race à laquelle ils appartiennent, ce qui a pour conséquence inévitable une dégénérescence biologique des peuples.

Il nie par là-même la notion « un état, un peuple » et constitue, dès son point de départ comme dans ses objectifs, sous un couvert religieux, une attaque contre l'Etat national. Il est profondément marqué par les conceptions de la démocratie occidentale et, par certains points essentiels, de l'idéologie humanitaire propre au marxisme. D'où l'appui chaleureux et la participation active (au Groupe d'Oxford) de tant d'hommes d'Etat des pays démocratiques ainsi que d'un certain nombre de partis de tendance marxiste.

LE FIL CONDUCTEUR

... (Le Groupe d'Oxford) exige de ses participants qu'ils se soumettent entièrement à la Croix du Christ et qu'ils s'opposent à la croix gammée, puisque celle-ci veut détruire la Croix du Christ. Même si l'on n'avait vu jusqu'à présent dans le Groupe d'Oxford qu'une méthode et non une conception du monde, il est évident qu'il se dresse résolument contre le national-socialisme.

... En tout état de cause, le mouvement des Groupes d'Oxford est une agression contre l'Etat national. Il faut donc être extrêmement vigilant à son égard. Il prêche la révolution contre l'Etat national et est donc, camouflé sous des dehors religieux, son ennemi déclaré, ceci tant dans ses méthodes que dans ses objectifs.

TABLE DES MATIERES

Prologue	7
1. Souvenirs d'enfance	9
2. Jours heureux avec Robert	21
3. Je « rempile »	32
4. « Que faisons-nous ce soir ? »	51
5. Avec ma valise	66
6. « Diesen Vogel lassen wir nicht los »	91
7. Quand tout le monde doute... ..	107
8. Un document révélateur	126
9. Un arbre fleurit	131
10. Cette maison nous a été rendue	137
11. A travers l'Orient	158
12. « L'ambassade du cœur »	171
13. Sur le chemin de la réconciliation	182
14. Demain, l'incendie	191
15. Deux amis – deux vies	203
Epilogue	216
Document de la Gestapo	219

Imprimé en France - CAPNORD Impressions Paris

Dép. lég. 2^e trim. 1993 - ISBN 80037-025-6